

Friedrich Hölderlin, période de la tour : 1807-1843

Symptomatologie et hypothèses pour un diagnostic

Georg Wolfgang Wallner

I INTRODUCTION	page
Introduction	5
A Curriculum vitae	5
B Réflexions à propos des sources	7
 II SYMPTOMATOLOGIE	
A Comportement général	12
B Lettres	18
C Poésie	20
D Feuilletts d'album, dédicaces, apophtegmes	24
E Vue d'ensemble	25
 III HYPOTHESES POUR UN DIAGNOSTIC	
Introduction	99
A Schizophrénie	100
A.1 Description clinique	
A.2 Critères diagnostiques	
A.3 Comparaison avec la symptomatologie	
B Troubles de l'humeur	107
B.1 Introduction	
B.2.1 Critères diagnostiques : Manie	
B.2.2 Critères diagnostiques : Dépression	
B.3.1 Comparaison avec la symptomatologie : Manie	
B.3.2 Comparaison avec la symptomatologie : Dépression	
C Trouble de stress post-traumatique	113
C.1 Introduction	
C.2 Critères diagnostiques	
C.3 Comparaison avec la symptomatologie	
D Vue d'ensemble	116
E Critères additionnels pour le diagnostic	117
E.1 Traits caractéristiques de l'affect et de la cognition	
E.1.1 Présentation des traits additionnels	
E.1.2 Trouble du langage	
E.1.3 Comparaison avec la symptomatologie:	
E.1.3.1 Discours	
E.1.3.2 Lettres	
E.1.3.3 Poésies	
E.1.4 Troubles de la perception	
E.1.5 Vue d'ensemble	
E.2 Histoire psychologique de la famille	

E.3 Structure de la personnalité avant l'apparition de la pathologie	
E.4 L'âge au début de la maladie	
E.5 Evolution à long terme	
F Conclusion	130
G Comparaison avec d'autres études	130
 IV CONCLUSION	 150
 V EPILOGUE	 151
 VI APPENDICE	
A Transmission familiale	152
B Correspondance des codes	153

Moitié de la vie

*De poires jaunes
Et chargée de roses sauvages
La terre pend dans le lac :
Vous, cygnes gracieux,
Et ivres de baisers
Vous plongez la tête
Dans la sainte eau simple.
Malheur ! où prendre, venu
L'hiver, les fleurs, où
L'or du soleil
Et l'ombre de la terre?
Les murs se dressent
Muets et froids, au vent
Cliquètent les bannières.*

I INTRODUCTION

Dans cette étude, j'essaie d'établir une symptomatologie complète de Hölderlin pour la période de 1807 à 1843 – la « période de la tour » - pressentie dans la poésie introductive -, en tenant compte de l'évolution temporelle des symptômes. Ensuite, à partir du tableau symptomatique je discute des hypothèses différentes pour un diagnostic d'une éventuelle pathologie psychique : d'abord dans le cadre des critères des systèmes de classification modernes, puis en tenant compte de critères diagnostiques ultérieurs. Un programme délimité, limité, pour éclaircir dans quelle mesure la psychiatrie peut, dans le cadre de la classification psychiatrique actuelle, contribuer à la compréhension du tableau symptomatique de la période de la tour.

Une limitation consciente donc, soit dans le choix de la période, soit à l'égard de l'analyse des symptômes. Un découpage de la problématique générale, un pas préliminaire vers un traitement plus complet.

Il est clair que chaque tentative d'évaluation objective trouve ses limites dans la réalité. Déjà la présentation des symptômes se base sur une certaine interprétation et sélection des témoignages, où on ne peut pas exclure une composante subjective, personnelle. La formulation d'hypothèses diagnostiques, finalement, est inévitablement influencée par des connaissances, expériences et convictions personnelles. Ce travail, donc, devrait établir la base pour une future discussion, devrait rester ouvert à des contributions, idées ultérieures. Pour introduire le lecteur au sujet et à la problématique, je joins ici un bref curriculum vitae de Hölderlin, et quelques remarques à propos des sources à disposition. Ensuite, je présente, dans le chapitre II, la symptomatologie. Dans le chapitre III je discute des hypothèses pour un diagnostic.

A Curriculum vitae

1770 Le 20 mars, naît Johann Christian Friedrich Hölderlin à Lauffen sur le Neckar. Il est le premier enfant de Johanna Christiana Heyn (1748-1828) et de Heinrich Friedrich Hölderlin (1736-1772), administrateur des biens du convent de Lauffen.

- 1772 Le 5 juillet, mort du père, d'apoplexie. Le 15 août, naît la sœur Maria Eleonora Heinrike.
- 1774 Le 10 octobre, la mère se remarie avec Johann Christoph Gok (1748-1779), secrétaire municipal et commerçant en vins à Lauffen, plus tard bourgmestre à Nürtingen.
- 1776 Le 29 octobre, naît le demi-frère Karl Gok. Hölderlin entre à l'école (« Lateinschule ») de Nürtingen ; plus tard, son condisciple est Schelling, de 5 ans son cadet.
- 1779 Le 13 (ou 8) mars, mort de son beau-père, de pneumonie.
- 1784 Entrée à l'école (petit séminaire) de Denkendorf comme pensionnaire. Hölderlin commence à écrire des poésies.
- 1786 Entrée à l'école conventuelle (séminaire) de Maulbronn. Amour pour Louise Nast, amitié avec Immanuel Nast.
- 1788 Le 21 octobre, entrée dans le Stift (le grand séminaire protestant) à Tübingen, pour des études de théologie. Amitié avec Neuffer et Magenau. Hölderlin commence à écrire des poésies de façon intense et durable. Premier voyage.
- 1790 Alliance d'amitié avec Hegel et Schelling. Création des hymnes de Tübingen. Le 22 octobre, reçoit le titre de « Magister » (la maîtrise). Hölderlin s'intéresse aux idées de la révolution française.
- 1793 Examen final et promotion. Commence l'„Hypérion“. Fait la connaissance de Schiller. A la fin décembre, commence à travailler comme précepteur chez C. v. Kalb à Waltershausen, en Saxe.
- 1794 Hölderlin termine le « Thalia-Fragment » de l'Hypérion, publié par Schiller. Rencontre avec Goethe, Herder et autres grands ; enthousiasme pour Fichte. Relation d'amour avec Wilhelmine Kirms.
- 1795 Le 14 janvier, congé du poste de précepteur, installation à Jena, amitié avec Sinclair. Fin mai, retour à Nürtingen. Le 15 juillet, naissance de Luise Agnes Kirms. Fin décembre commence à travailler comme précepteur chez le banquier Jacob Friedrich Gontard, à Frankfurt/Main.
- 1796 L'été, voyage à Bad Driburg avec Heinse et Susette Gontard. Amour pour S. Gontard.
- 1797 Publication de la première partie d'Hypérion. Echange intense avec Hegel.
- 1798 Le 25 septembre, quitte la maison Gontard et s'installe à Homburg. Première version de l'Empédocle. Hölderlin reste en contact avec S. Gontard par lettres et brèves rencontres. Fréquentation de cercles oppositionnels, républicains, en Württemberg.
- 1799 Echec des projets républicains souabes après la déclaration du général Jourdan, le 16 mars. Contacts amicaux avec la cour de Hessen-Homburg. Publication de la deuxième partie d'Hypérion. Projet d'édition d'une revue poético-philosophique, qui échoue. L'Empédocle reste inachevé.
- 1800 En début d'année, emprisonnement de plusieurs révolutionnaires souabes. Retour à Nürtingen, à partir de fin mai, séjour à Stuttgart chez Landauer.
- 1801 Le 9 février, traité de paix de Luneville. A partir du 14 janvier, précepteur chez A. Gonzenbach à Hauptwyl (Suisse). Congé le 11 avril, retour à Nürtingen. Echec de l'espoir d'une chaire à l'université de Jena. Le 10 décembre, départ pour Bordeaux.
- 1802 Fin janvier, précepteur chez le consul Meyer à Bordeaux. Congé et départ le 10 mai, au retour, bref séjour à Paris. Le 22 juin, meurt S. Gontard. Retour à Nürtingen début juillet : « méconnaissable, dépenaillé, maigre, dans un état de grande excitation ». Signes manifestes d'un trouble psychique. Travail intense : hymnes et traductions de Sophocle et Pindare. L'édition d'un recueil de ses œuvres échoue.
- 1804 En avril, publication de la traduction de l'Oedipe roi et de l'Antigone de Sophocle. Le 19 juin, Hölderlin quitte Nürtingen et se transfère à Homburg. Nommé bibliothécaire de la cour. Renoue des contacts avec les cercles oppositionnels.

- 1805 En début d'année, fin de l'amitié avec Sinclair. Des projets révolutionnaires sont dévoilés par trahison : le 26 février, Sinclair est emprisonné ; il est relâché le 10 juillet, mais pas innocenté. Les « Nachtgesänge » publiées chez Wilmans. Le 27 novembre, la mère demande le « Gratia », une allocation pour son « fils malade ».
- 1806 Le 12 juillet, dissolution de la principauté de Hessen-Homburg. Le 11/12 septembre, transfert forcé de Hölderlin et internement contre sa volonté à Tübingen dans le « Klinikum » (clinique avec service psychiatrique), le 15 septembre, début du traitement sous J. Autenrieth. Le 4 novembre le « Gratia » est accordé.
- 1807 Le 3/4 mai, Hölderlin sort de la clinique, jugé « inguérissable ». Placé en pension chez la famille du maître menuisier E. Zimmer.
- 1822 Amitié avec W. Waiblinger (1804-1830), et contact avec lui jusqu'en 1826. Deuxième édition d'Hypérion.
- 1826 Début juin, publication du recueil de ses poésies, édité par L. Uhland et G. Schwab. Waiblinger se transfère à Rome.
- 1828 Le 17 février, mort de la mère (« fléchissement de la nature »).
- 1838 Le 18 novembre, mort de son père tuteur Ernst Zimmer.
- 1841 Fréquente C. T. Schwab (1821-1883) ; contact avec lui jusqu'à la mort.
- 1842 A l'automne, publication de la deuxième édition de ses poésies.
- 1843 Le 7 juin, mort de Hölderlin.

B Réflexions à propos des sources

Une grande partie des témoignages concernant la « période de la tour » est contenue dans le recueil de Wittkop /1/ qui s'appuie d'une partie importante sur les grandes éditions des œuvres complètes /2,3/.

Les sources sont inégales quant à leur significativité et leur fiabilité. On peut différencier les témoignages directs, provenant de Hölderlin-même, et les témoignages indirects, par lesquels sont transmis citations, comportements, ou circonstances de vie en référence à lui.

Les témoignages directs de Hölderlin de la période de la tour sont : ses lettres /4/, ses poésies, et quelques apophtegmes. Dans ces écrits, Hölderlin ne se réfère presque jamais à son état ou à ses conditions de vie ; l'extraction d'informations sur son état est donc liée à une interprétation.

Les témoignages indirects se divisent en catégories différentes, en rapport à la façon plus ou moins immédiate de la transmission de l'information.

Plusieurs lettres ou comptes rendus contiennent des citations directes de dires de Hölderlin, qui peuvent pourtant être déformées à cause de malentendus ou d'une édition par l'intermédiaire /5/. La même chose vaut pour la transmission indirecte de certains documents écrits /6/. Diverses lettres, notices et notes de journal, écrites par des témoins, transmettent des informations assez immédiates à l'égard du comportement et de l'état de Hölderlin. D'une importance de premier ordre sont ici les comptes rendus de la famille d'accueil, écrits par Ernst et Lotte Zimmer, à la famille de Hölderlin. Illustration immédiate de l'état momentané, fondé sur une connaissance intime, sans déformation ou peut-être légèrement enjolivée. Des témoignages importants, dans cette catégorie, sont les notes de journal de W. Waiblinger et de C. T. Schwab ; elles sont immédiates, même si pas toujours libres de déformations, d'influences et d'opinions préconçues.

Moins immédiates sont les informations ayant subies une élaboration, une édition et parfois une censure, contenues dans des relations, notices biographiques et biographies diverses. Ici, les relations tardives, surtout, portent l’empreinte des relations précédentes – au point qu’on se demande parfois, si la rencontre avec Hölderlin avait véritablement eu lieu /7/.

Les documents les plus importants, dans cette catégorie, sont les biographies de W. Waiblinger et de C. T. Schwab /9-11/. En addition, il y a une série de publications mineures, ayant pour sujet la maladie et la biographie de Hölderlin. La présentation de Waiblinger s’appuie sur un contact intense durant plusieurs années, qui avait abouti à une relation personnelle étroite, et se démarque, en plus, par l’exactitude de l’observation, la prétention scientifique et la capacité à l’immersion dans l’autre démontrée par l’auteur. Elle est une des sources majeures pour cette étude /12/. Elle a grande importance aussi par le fait que presque tous les témoignages postérieurs ont été rédigés sous son influence.

La biographie de Schwab a été sujette, d’un côté, à l’influence et la censure de la famille /13/, elle est enjolivante, et, de l’autre côté, influencée par la connaissance de l’œuvre de Waiblinger. Malgré cela, elle se fonde sur une bonne connaissance personnelle du comportement de Hölderlin.

Enfin il existe des témoignages où le personnage Hölderlin apparaît dans une forme poétisée, et où il faut supposer des déformations de la réalité dans l’intention de rendre plus attractive la présentation. Dans cette catégorie, on peut nommer : les « Reiseschatten » de Kerner /19/, le roman « Phaéton » /20/ et quelques poésies, parmi d’autres de Waiblinger /21/. Difficile de juger de leur significativité. La représentation dans « Phaéton » est confirmée par le journal et la biographie de Waiblinger /22/, elle transmet l’hymne « En bleu adorable ... » ; les observations dans les « Reiseschatten » ne sont pas confirmées par d’autres documents /23/.

Dans ce qui suit – surtout dans les annotations pour le chapitre II - j’essaie intentionnellement de présenter la totalité des textes significatifs en référence à la symptomatologie. D’un côté, pour exclure une sélection de tonalité personnelle, biaisée des symptômes, de l’autre côté, pour établir une base complète pour des travaux ultérieurs. Ce choix est évidemment au détriment de la concision et la clarté.

Citations, remarques et indications des sources pour le chapitre I :

- /1/ Gregor Wittkop (ed.): Hölderlin, der Pflegesohn, J. B. Metzler (1993);
- /2/ Friedrich Hölderlin: Sämtliche Werke. Große Stuttgarter Ausgabe. Hrsg v. Friedrich Beißner, Adolf Beck und Ute Oelmann. Bd. 1-8 Stuttgart (1943-1985), ensuite (StA);
- /3/ Friedrich Hölderlin: Sämtliche Werke, 'Frankfurter Ausgabe', volume 9. Edité par Michael Franz et D. E. Sattler. Roter Stern, Frankfurt (1983), ensuite (FHA);
- /4/ Il faut tenir compte du fait que c'était la famille de Hölderlin qui a conservé puis transmis les lettres: on peut supposer qu'elle ait supprimé des passages, ou des lettres entières.
- /5/ Des exemples significatifs sont, ici, la transmission déformée de certains mots, p. e. « Killalusimeno », « pallaksch », ou l'incertitude entre « Scaliger Rosa » et « Salvator Rosa », ou entre « prachatig » et « prachtasiatisch » etc.;
- /6/ voir la question de l'édition de l'hymne « en bleu adorable ... » par Waiblinger.
- /7/ En fait, quelques « comptes rendus » semblent complètement inventés - voir le récit inventé par P. Chasles (in /8/, p 346,), ou des témoignages très douteux comme celui de Hackländer (StA 7,3, No 645, p 376, et /3/, LXV), Brunold (en /3/, LXXXVI), Ring (/3/, LXXXIX), et peut-être aussi de Kühne (en /1/, (328));
- /8/ P. Bertaux : Hölderlin ou le temps d'un poète, Gallimard (1983) ;
- /9/ Wilhelm Waiblinger: Friedrich Hölderlins Leben, Dichtung und Wahnsinn, (1827/1828) in /1/ (181) ;
- /10/ Christoph Theodor Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon (2003);
- /11/ Christoph Theodor Schwab: Entwurf zu einer Biographie (1842), in /1/ (417);
- /12/ Pourtant, elle a été critiquée vivement, par le demi-frère de Hölderlin, K. Gok, et par P. Bertaux. Cela mérite un regard plus détaillé.
Gok accuse Waiblinger (et d'autres) d'avoir diffusé des affirmations fausses à propos de la vie de Hölderlin /13/, mais ne spécifie pas. Communément on a supposé qu'il veut démentir l'information biographique (douteuse), qu'en France (1802) Hölderlin ait mené une vie déréglée. Peut-être que cela n'est pas correct ou complet. La biographie de C. T. Schwab, contrôlée par Gok, se distingue de celle de Waiblinger en trois points sensibles pour la famille (à part le ton général globalement enjolivé): l'information que Hölderlin a été obligé de devenir théologien (selon E. Zimmer, qui répète cette information, déjà avant sa naissance par vœu) est démentie, la notice concernant les « débauches » de Hölderlin en France est démentie comme absurde en peu de mots, et l'information, que la famille ait interrompu la relation de Hölderlin avec Eberhardine Blöst, que celle-ci ait épousé ensuite Gok, et que cet événement ait contribué à « accomplir la folie » de Hölderlin, et que Hölderlin à cause de cela ait refusé à jamais de reconnaître son frère, est totalement absente. La critique de Gok pourrait donc être motivée par des raisons subjectives; en plus, elle concerne la biographie, et absolument pas la description de la pathologie.
Bertaux, de son côté, accuse Waiblinger d'avoir exagéré l'intimité de sa relation avec Hölderlin, et d'avoir « parasité » Hölderlin comme matériel pour ses publications. De plus, il lui reproche d'avoir rendu plus attractive la biographie pour le public – au moyen d'une description exagérée et manquant d'équilibre – et, avec cela, d'avoir initiée la légende du « poète frappé de démence » /14/.

A l'égard du premier point, Bertaux semble avoir tort, si on tient compte des observations excellentes de Waiblinger /15/, et de la réaction de Hölderlin au contact de celui-ci (on pourrait parler de réaction thérapeutique positive). Sûrement, Waiblinger a rencontré Hölderlin plus souvent que « moins de dix fois », et, en plus, jusqu'en 1826 /16/.

L'accusation que Waiblinger ait parasité Hölderlin se base sur le fait que Waiblinger exprime son intention d'utiliser le personnage de Hölderlin comme exemple d'un artiste fou dans un roman. Bertaux conclut que Waiblinger n'avait pas d'autre intérêt en Hölderlin, et qu'il a interrompu le contact quand il avait obtenu les informations nécessaires. Ce n'est pas correct : le roman a été terminé et publié avant la période des contacts les plus intenses, en été 1823.

L'accusation que Waiblinger ait dramatisé sa représentation de la vie et de la maladie de Hölderlin est à prendre en considération. En référence à la description du comportement pathologique, cette critique est infirmée par Schwab, qui confirme complètement l'exactitude des observations cliniques de Waiblinger /18/ (et par Bertaux-même, qui juge crédible la description de Schwab). La biographie, même si elle contient quelques inexactitudes, ne semble pas être dramatisée de façon évidente. De toute façon, il faut tenir compte du fait que tout observateur a tendance à transmettre de préférence des traits pathologiques spectaculaires.

Il est clair cependant que Bertaux, avec une perception de la maladie mentale marquée par ses préjugés et angoisses personnelles, a des préventions contre toute présentation réaliste de la pathologie de Hölderlin.

/13/ K. Gok a fourni à G. Schwab une esquisse biographique (en /3/, LXIV) pour la période jusqu'à la sortie de la clinique, et une sélection de documents. Lui-même s'exprime :

(375)* K. Gok à Cotta le 12/02/1841:

« Pour moi et pour ses autres parents, il est souhaitable d'avoir ainsi une opportunité à la réfutation approfondie des informations fausses, faites circuler depuis quelques ans par Waiblinger et quelques autres jeunes hommes à la plume facile [originellement : vauriens], à propos des circonstances de vie antérieures de Hölderlin, dont jusqu'à ce moment nous n'ont été empêchés que par la considération qu'ainsi, peut être, nous pourrions [être] contraints à une discussion ouverte, que nous voulions sciemment éviter, pour épargner le malheureux Hölderlin. Pour cette raison, je ne donnerai donc, avec la plus grande conscience scrupuleuse, que ces renseignements qui sont à extraire des lettres de Hölderlin-même et d'autres sources certaines ... »

et: (385) K. Gok à G. Schwab le 21/04/1841:

« En prenant en considération que vous y trouverez plusieurs choses en contradiction avec la biographie superficielle de Waiblinger et d'autres, et qu'il sera d'un intérêt non négligeable pour vous de pouvoir connaître mieux le noble caractère de H. à partir d'une correspondance confidentielle, je me permets de vous communiquer une part de ce que j'ai gardé jusqu'à ce jour comme un trésor, comme appui pour mon essai ... Je n'avais pas d'hésitations d'inclure en n° 54 une lettre de Sinclair, l'ami fidèle de H., qui livre des renseignements plus rapprochés sur sa relation avec une amie défunte, dans la conviction que vous toucherez cette tendre relation, sans doute ayant eu l'influence la plus triste sur le malheureux, dans l'esquisse biographique avec tous les égards que méritent ce noble sujet de la vénération de H. et la famille encore en vie aujourd'hui. »

et: (449) K. Gok à G. Schwab le 5/12/1842:

« Je pense pourtant que je n'ai pas le droit de tarder plus à exprimer à Vous, Vénérable, et à votre estimable fils, mes remerciements les plus ressentis pour Leurs aimables efforts à l'égard de la nouvelle édition des poésies de Hölderlin et de sa biographie d'excellente élaboration ...»:

/14/ in /8/, pp 343 et 353;

/15/ M. Moreau caractérise Waiblinger comme un « véritable génie de la médecine mentale » qui anticipe avec « des remarquables qualités d'observation » et « une perspicacité peu commune » des résultats de la psychiatrie moderne (en W. Waiblinger : Vie, poésie et folie de Hölderlin, présentation et traduction de C. Daric, E.P.E.L. (1994)). Il est important de lire entièrement l'essai de Waiblinger pour ainsi obtenir une compréhension intuitive de l'état de Hölderlin.

/16/ Bertaux n'admet que des rencontres mentionnées par Waiblinger dans ses journaux. Il existe pourtant des indications claires que nombre d'autres rencontres ait eu lieu (comme pour C. T. Schwab en 1841, qui ne mentionne que les premières rencontres dans ses journaux, et qui a fréquenté Hölderlin assidûment jusqu'à sa mort). Waiblinger-même, dans sa biographie /9/, mentionne une visite en 1825, où Hölderlin lui montre son divan, et plusieurs visites ensuite, où il trouve Hölderlin assis sur son divan, et une visite d'adieu en 1826 (?). Plusieurs auteurs considèrent l'intimité de Waiblinger avec Hölderlin – « en ce temps, il fréquenta beaucoup Hölderlin » /17/ - un fait donné.

/17/ K. von Hase, cité en StA 7,3; No 487, p 39;

/18/ in /11/: « Les observations de Waiblinger sont très estimables, ... autant juste est le portrait, qu'il esquisse de son état actuel, et les remarques psychologiques à propos duquel ... » ;

/19/ J. Kerner: Reiseschatten (1811); Insel TB (1996);

/20/ W. Waiblinger: Phaéton, Roman (1823), in /1/ (149);

/21/ W. Waiblinger: „An Hölderlin“, in /1/ (168);

/22/ pourtant : Matthison à Waiblinger le 23/11/1822, en StA 7,3, No 473, p 21 :

« A mon avis ... l'illustration trop violente de l'état actuel de Hölderlin serait soit à supprimer totalement, soit à modérer beaucoup ... » ;

/23/ Une confirmation indirecte de la véracité des événements et des comportements de Hölderlin dans les « Reiseschatten » est donnée par E. Zimmer qui exprime sa colère qu'on dessine un « pauvre fou comme Hölderlin » « d'après la vie », et qui se demande d'où « ce type sache toutes ces choses » de lui et de Hölderlin (en /1/, (25) et /1/, (26)) ;

* Ici, et dans la suite, les citations de façon: - (375) -, se réfèrent aux documents contenus en /1/, dans la numération de Wittkop. Dans l'annexe, on trouve les codes des documents cités d'après Wittkop, et les codes correspondants de la StA, et de la FHA.

*Les lignes de la vie sont désunies
Comme les chemins, et les monts à la lisière.
Ce qu'ici nous sommes peut là un dieu parfaire
Avec éternelle récompense et paix et harmonies.*

II SYMPTOMATOLOGIE

A Comportement général :

Les observations des visiteurs de Hölderlin sont unanimes : son aspect, son comportement, ses mouvements sont marqués par la maladie. Dès les premières descriptions, on souligne « la ruine », des mouvements convulsifs, des contorsions : « contorsions de la physionomie et de la bouche », « le mouvement convulsif qui parfois se prépare à travers tout le visage, lui fait hausser les épaules, et surtout tressaillir les mains et les doigts ». Ces mouvements sont accentués en état d'agitation : « il tord les doigts en convulsion, comme s'ils n'avaient pas d'articulations. ». On remarque le regard – l'œil « éteint », « fou », « errant », « confus et sauvage », les « regards évanescents » /1-10/. Ce regard, cependant, est caractérisé aussi comme « aimable et plein d'âme », l'œil comme « plein d'esprit », en 1822 environ il possède « encore feu et force, et son visage encore vie et chaleur ». Vers la fin de sa vie Hölderlin donne l'impression générale de quelqu'un de brisé, cassé /9,11,12/.

Il est soigneux de la propreté de sa personne et de sa chambre ; on remarque de longs ongles et parfois des mains sales /13-16/.

Sa voix est « étrange, perçante et un peu enrouée », souvent il parle de façon précipitée et il est difficile à comprendre /17,18/.

L'ensemble des observateurs remarque des manières étranges et une utilisation particulière du langage. Hölderlin accueille les visiteurs régulièrement avec des compliments exagérés, leur attribue des titres honorifiques les plus divers (« Leur Majesté, Leur Sainteté, Excellence, Son Altesse, Monsieur le Père Révérend, Monsieur le Baron » et autres /19-30/), accompagnés de révérences et baisemains, déclarations d'humilité et de gratitude. C'est valable en générale même pour des visiteurs en qui il a confiance (comme W. Waiblinger, C. T. Schwab) ; il n'est pas possible de constater de façon positive son comportement vis-à-vis des membres de sa famille d'accueil /30-32/.

Souvent son discours est caractérisé comme complètement privé de sens – « des choses confuses très tristes à entendre », « que du délire », « flot de mots terriblement pêle-mêle et insensé », « une entière cascade de mots incompréhensibles », « en partie inarticulé, en partie incompréhensible », « des phrases terriblement cassées » /19,33,37-45/. Parfois il apparaît compréhensible au début – « les premiers mots sensés, les autres terriblement absurdes » - /46-50/, ou comme « à moitié sensé ». Parfois il est tout à fait compréhensible /51-55/. La compréhensibilité est – à part la diction précipitée et peu distincte – rendue difficile par le fait que le discours est imprégné de formules de mots vides, d'expressions répétitives /56,57/, de mots ou phrases en langue étrangère (surtout en français, et en latin, grec, italien), et de mots souvent incompréhensibles pour les visiteurs – p. e. pallaksch, thekla. Hölderlin a une certaine tendance à l'utilisation de mots inhabituels ou de néologismes /58-62/, et éventuellement à des jeux de mots /63/.

On peut supposer que, souvent, les termes comme délire, non-sens, « parler fou » se réfèrent à une façon de parler qui est compréhensible, mais privée de sens pour l'observateur. Ainsi Waiblinger caractérise l'amas de formules de mots vides avec lesquels Hölderlin s'excuse auprès de lui, comme « que du délire » /38/. Il s'y ajoute une façon inhabituelle de s'exprimer. D'un côté, Hölderlin utilise des constructions insolites – comme « Vous ne commandez pas cela » au lieu de « Non », ou « Vous dites cela, Vous affirmez ça » au lieu de « Oui » /56,64-66/. D'un autre côté, il y a des indications pour l'utilisation d'un langage particulier, poétisé – déterminé peut-être par des associations personnelles - « ... et tout son savoir, sa connaissance de la langue, sa familiarité avec les Anciens sont à sa disposition ... » /19,67-69/. Malheureusement, on ne dispose pas d'un enregistrement intentionnel, explicite de ce « délire ».

La compréhensibilité est, en outre, compromise par une incapacité évidente de Hölderlin à se concentrer sur une idée, à la poursuivre de façon conséquente et à conserver intact le cours de la pensée, à éviter l'invasion d'idées et influences perturbantes /49,50,55,70/.

La compréhensibilité dépend de l'état d'agitation de Hölderlin. Quand il est calme et en confiance avec l'interlocuteur (ça signifie aussi que celui-ci est habitué aux particularités de Hölderlin), un échange sensé est possible /51-54,71-73/. Quand il est agité, ou en présence d'une personne qui l'inquiète pour une raison ou une autre, ou quand la conversation touche à un sujet d'une valeur personnelle, émotionnelle élevée, l'échange devient difficile. Il est impossible quand Hölderlin est confronté à une personne qui l'inquiète, ou à un étranger, ou quand il est très agité à cause d'autres raisons /74-77/. En général, la communication de sujets personnels est difficile pour Hölderlin /56,64-66,78/. Dans une situation extraordinaire, dans un moment de grand danger, son discours devient clair et son comportement est adapté à la situation /31,32,79-81/.

Hölderlin entretient de façon presque continue des soliloques, quand il est seul et quand il ne fait pas de la musique, souvent même en présence d'autres personnes /19,31,82-87/, très rapides et difficiles à comprendre.

Ce dialogue incessant avec soi-même reflète un état d'agitation semblant presque ininterrompu, qui s'exprime dans un mouvement moteur continu : Hölderlin se promène constamment dans sa chambre, dans la maison et dans le jardin clôturé contigu à la maison (avant 1816 aussi dehors) : « il n'est pas en paix chez lui » /85-100/. En plus, il a « les mains toujours dans les manches et joue avec » les sous-vêtements, et « déchire aussi beaucoup de linge blanc car il dort si agité » /101,102/. A part cet état d'agitation continu, on observe des périodes d'agitation accrue – l'été, l'hiver, ou « au printemps et à l'automne, quand il est plus agité », au temps changeant, à la lune croissante -, quand Hölderlin se lève très tôt ou se promène la nuit, et est très excitable, « si en colère, qu'il fallait le rappeler à l'ordre » /89,95,104,111-113/.

Périodiquement – « des moments qui arrivent et s'en vont en poussées » - on trouve une augmentation de cette agitation se manifestant par des accès verbaux et moteurs, un besoin réduit de sommeil jusqu'à l'insomnie, de l'agressivité – « il rage dans le paroxysme », « cris et frénésie », « accès de rage furieuse » - souvent sans raison évidente /31,32,103,105-117/. Dans les premières années, ces accès d'agitation – qui probablement sont forts et d'une durée étendue /110,116/ - semblent s'alterner avec des périodes d'inactivité, d'apathie /116,118/ où il passe « la moitié du temps au lit ».

La nature ouverte, belle, un temps serein, un simple plaisir – fumer une pipe, un cigare, un café - et l'empathie d'une personne de confiance ont une influence apaisante sur son état d'âme /119-122/. Après un accès d'agitation, Hölderlin est conscient de l'événement, il éprouve honte, demande pardon : « ... ainsi il était toujours le premier à tendre la main pour la réconciliation » /107,112/.

A part les témoignages au sujet des accès d'agitation, on trouve aussi des documents qui décrivent Hölderlin comme retiré, « absorbe en soi même », « silencieux » /54,85,123-125/ se référant soit à certaines périodes de calme relative, soit à son comportement dans certaines situations, par exemple en présence de (certains) visiteurs.

Certaines actions, occupations, personnes, événements, sujets de conversation provoquent agitation et réactions agressives, ou des accès d'agitation ou de retrait. Ainsi on estimait nécessaire de soustraire à Hölderlin, dans les premiers mois chez Zimmer, le matériel pour écrire, car l'occupation avec la poésie et avec les thèmes traités l'excitait trop /126,127/. Sa mère craint que la nouvelle de l'édition de ses poésies pourrait trop l'agiter /128,129/. Quand il voit du personnel de la clinique, il se met en colère ; il s'acharne contre le consistoire /33,130-132/. Il se « jette en colère » sur ses parents, quand ils viennent le voir, ou il préfère les méconnaître, tout comme certains anciens camarades /133-140/. Quand des sujets d'une grande valeur émotionnelle pour Hölderlin – sa Diotima, son séjour à Frankfurt ou en France, des déceptions professionnelles ou personnelles – surgissent dans le vécu ou pendant une conversation, il s'excite, parle de manière « incompréhensible » ou chiffrée, dévie ou se retire /60,75,76,141-150/ : ainsi on réfère qu'il ne parle jamais – jusqu'aux dernières années – de Susette Gontard (dont il cache soigneusement les lettres /143/). Finalement, peu avant sa mort, il la mentionne avec grande agitation : « Hélas, ne me parlez donc de Diotima, elle était un Être! ... ». Quand on l'empêche d'aller à Frankfurt, il se retire pour plusieurs jours dans le lit. Au nom de Goethe il réagit avec agacement – « Ah, Monsieur von Goethe » - ou il prétend ne pas le connaître.

Le pianoforte lui offre une possibilité d'éviter une rencontre directe : il s'assied « au piano après quelques mots » /125,139,151/, ou préfère recevoir des inconnus en jouant /152-155/. Il est irrité de l'édition et de la « correction » de ses poésies par d'autres /156-164/, d'affronts, d'un comportement méprisant – il insiste pour qu'on utilise son titre « Monsieur le Bibliothécaire » -, il se vexe lorsqu'il est dérangé dans ses habitudes et il s'oppose à être importuné et tenu en tutelle – « surtout il ne faut pas lui vouloir commander. » /74,86,114,130,165-177/. Peu avant sa mort il s'oppose avec véhémence à la demande de signer deux poésies avec son nom /178/.

Hölderlin est très anxieux et peureux. Il craint constamment pour sa sécurité – il répète toujours : « il ne m'arrive rien » - et pour sa permanence chez sa famille d'accueil : il a peur « qu'il doive partir ». Vis-à-vis d'étrangers il est souvent intimidé et craintif. Il a peur de l'inhabituel, de l'incertain, du nouveau : « Il n'était rassuré que par l'habituel. » /56,57,141,179-181/.

En face d'inconnus il est timide et farouche, rarement accessible. Une rencontre inhabituelle l'agite - le plus souvent il évite la confrontation ou se retire derrière le piano, ou dans l'écriture de poésies /125,153,182/.

Frappante la tendance de dénier son nom vers la fin de sa vie : dans ses dernières six années il signe ses poésies sans exception avec des pseudonymes et y ajoute souvent une date inventée, de fantaisie. Il affirme ne plus s'appeler Hölderlin : « Je m'appelle Skardanelli ! » /178,183-189/.

Les témoignages parlent d'autres comportements particuliers encore – il n'est pas « à vrai dire dangereux, il faut juste se méfier de ses trouvailles » : Pendant ses promenades il frappe avec son mouchoir contre les palissades, il déracine de l'herbe et des fleurs, il se met des bouquets de fleurs dans les poches ou il les déchire, il fourre dans ses poches tout qu'il trouve – cailloux, morceaux de fer, de cuir. A peine a-t-il fini son repas qu'il dépose la vaisselle devant sa porte /16,99,192-194/.

C. T. Schwab souligne que sa sensibilité pour la décence et la pudeur reste toujours intacte /13,195/. Dans un respect au moins un enjolivement, peut-être : Waiblinger est informé par E.

Zimmer : « L'onanisme, lui aussi, a contribué à son absorption en soi-même. », Zimmer même, plus tard, fait allusion à cette problématique /196-198/. Une « odeur étrange » dans la chambre de Hölderlin /199/ pourrait être vue dans ce contexte. A part ces allusions peu claires il n'y a pas de témoignages concernant sa vie sexuelle.

Le contact de Hölderlin avec la réalité et les personnes autour de lui est complexe. Il est impossible d'établir s'il souffre de troubles de perception ou d'idées délirantes /19,69,200-202/ : l'opinion de Varnhagen qu'il se sente entouré de « visiteurs lui rendant hommage » et qu'il discute avec eux est démenti par des observateurs postérieurs /203,204/. Il a une tendance à la négation, à l'entêtement, à l'ambivalence /83,99,121,176,177,205,206/. Parfois il apparaît désorienté, surtout à l'égard de l'enchaînement temporel des événements, ou concernant son âge – « j'en suis plus conscient ». Son intérêt pour la vie publique est faible, même s'il semble s'intéresser aux événements politiques par périodes /51,207-211/. Il est capable de s'apercevoir de l'édition de ses poésies par d'autres et de la dénoncer : « ... et il crie d'ingérences illicites dans ses propres droits ... » /156,158,161-164/.

En général sa mémoire est bonne /212-216/. En âge avancé, à deux occasions il identifie certaines personnes avec des personnages qu'autrefois ont été en contact avec lui, et qui ont été importantes pour lui. Une fois il dit : « je suis nôtre Bon Dieu ». Peu avant sa mort il attribue une vie inventée, fantastique à sa Diotima : « Elle est devenue folle, folle, folle, folle. » /49,76,77,114,173/.

Sa capacité de maîtriser le langage est intacte sans interruption - comme témoignent parmi d'autres ses poésies -, autant que sa connaissance des langues étrangères : le français /51,143,215/, l'italien /73/, le latin (démonstré par les 5 apophtegmes du 1826) et probablement aussi le grec /60,184,250,254/.

Il est probable que Hölderlin, après son séjour dans la clinique, arrive chez sa famille d'accueil affaibli sur le plan physique et psychique. Plus tard, la santé de Hölderlin est remarquablement bonne pendant tout le temps dans la tour. Il n'est malade sérieusement qu'une fois en 1812 /31,218,220,221/ - une maladie de plusieurs jours, accompagné de fièvre et diarrhée, qui marque un tournant dans son comportement général. On décrit son aspect physique comme bon et toujours pareil. En automne 1834, il ne peut pas recevoir un visiteur à cause d'un « état de grande faiblesse » /219/, sinon il est robuste sans malaises, jusqu'à l'âge avancé, quand un « catarrhe » répété et des sensations d'oppression nocturnes annoncent la maladie (insuffisance cardiaque et infarctus) qui sera la cause de sa mort /222-224/. Le diagnostic de l'autopsie /225/ parle d'une augmentation anormale du volume et de l'épaisseur des parois du ventriculus septi pellucidi dans le cerveau.

Il est difficile pour Hölderlin de se concentrer, souvent il est distrait, absent d'esprit. La supposition qu'il soit sans intérêt, compassion pour les autres – « Il y a un gouffre incommensurable entre lui et l'humanité entière. » /70,151/ - n'est pas toujours correcte /51,52,137,145,151,211,213,227-232,299/ : D'un côté Waiblinger même relativise : cela serait valable dans le premier moment du contact avec une nouvelle, ou une personne ; peu à peu, après, la nouvelle pénètre et est perçue et élaborée affectivement. De l'autre côté, Hölderlin, au moins par moments, témoigne intérêt et compassion pour le destin d'amis d'autrefois, pour les quelques personnes proches, et aussi temporairement pour sa famille, comme montrent quelques lettres (qui seront discutées séparément) ; sa relation avec sa famille d'accueil est empreinte d'affection et intérêt mutuels /232-238/.

A part les émotions mentionnées comme refus, colère, agitation, peur, timidité, Hölderlin montre régulièrement contentement, joie, affection, intérêt, enthousiasme – « voyez, Monsieur, une virgule ! » -, fierté, honte /32,51,62,119-122,129,137,159,215,239-261/. Ces émotions sont authentiques et adéquates. Il aime se permettre quelque modeste plaisir, fumer une pipe, un gâteau, son café bien-aimé, il aime le vin « et en boirait autant qu'on lui en

donnerait » /242/, il se réjouit des beautés de la nature, il s'enthousiasme pour la poésie, les œuvres d'art. « Les enfants il les aime beaucoup » : il s'émeut de la naissance et de la mort d'un fils de ses parents « adoptifs » /262/. Il fait des projets : l'édition d'un almanach, un voyage à Frankfurt, des excursions sur le Österberg, des visites chez sa mère et chez sa sœur. Il se montre sans prétentions, modeste, mais veut être respecté /262-267/. Dans son intimité il a une grande estime de lui-même /19,256-259,268,269/.

Hölderlin reconnaît vite et de façon intuitive l'essence intérieure des personnes /270/. On lui atteste une riche vie intérieure : « Il a une énorme fantaisie » qui lui permet de s'occuper dans sa solitude : il joue régulièrement et beaucoup du piano, il chante – dans la première partie du temps dans la tour aussi en présence d'autres -, il joue de la flûte, il dessine /271-297/. « Son esprit poétique s'avère toujours actif » : il écrit en continu des poésies, il lit et déclame à voix haute soit seul, soit - jusqu' à l'an 1825 environ - devant des autres : – « son pathos est grand ». Il s'occupe de thèmes philosophiques /68,71,251-254,262,298-306/.

Au début de son séjour chez Zimmer Hölderlin est malheureux, par rapport à son état et sa situation dont il est conscient – « je ne suis plus rien, je n'ai plus plaisir à vivre ! » -, et en se souvenant – «Ce furent de beaux jours. Mais Après eux bien triste crépuscule.» -. Il est plein de douleur intérieure, à ressentir même plus tard : « pas tous les jours appelle les plus beaux celui, qui désire en regardant en arrière ... » /274/ : « Hélas, je ne suis qu'un pauvre homme » /71/. Toutefois, il se réconcilie au moins par périodes avec sa situation : « maintenant il n'est plus malheureux », « assez sage et gai » /111,200,237,239,254,271,272/. D'un côté il est d'humeur changeante, capricieux, excessivement sensible, excitable, dans ses dernières années aussi résigné /307-310/, il joue souvent des mélodies mélancoliques /291,295/. De l'autre côté il est gai et « souvent il est encore comique ... » /244/.

Le 4 mai 1807 Hölderlin est congédié de la clinique avec le pronostic « inguérissable » - Autenrieth lui donne encore 3 ans de vie – pour être accueilli dans la maison du maître menuisier Ernst Zimmer /311/. Celle-ci est située dans un terrain contigu, assez étendu, au bord du fleuve Neckar, une maison « de construction solide », où Hölderlin habite « une petite chambre badigeonnée en forme d'amphithéâtre, sans toute décoration ordinaire ». Cette chambre en saillie, dans la « tour » /312/, qui offre une « vue riante sur le fleuve » qui « resplendit en passage » en bas, une vue « au delà de l'autre rive sur des prairies aimables et des allées de platanes, ouverte des deux côtés le long la vallée » : de ces cinq fenêtres on voit la vallée de la rivière Steinlach et la vallée du Neckar jusqu'aux montagnes de la Schwäbische Alb.

La famille comprend Ernst Friedrich Zimmer (1772-1838), maître menuisier et chef de la corporation des menuisiers, son épouse Marie Elisabeth (1774-1849) et les trois enfants restés en vie (de six) : Christiane Dorothea (née en 1803, elle habite jusqu'au 1841 dans la maison), Christian Friedrich (né en 1806), et Charlotte (Lotte), née le 22 novembre 1813. La maisonnée comprend également les ouvriers compagnons, des apprentis, des garçons, les domestiques et des étudiants pensionnaires dans la maison. L'attitude de la famille à l'égard de Hölderlin est caractérisée par chaleur et fermeté, par l'autorité dominée d'un point de vue qui correspond à celui de la clinique /106,313/ : visant la suppression du « mal », de « la bête en lui ». Ici Hölderlin – « le fils-pupille », trouve l'autorité paternelle et maternelle – représentée par Ernst, et par Elisabeth, plus tard à partir de 1839, par Lotte. Chaleur, mais probablement pas d'affinité d'âme – ou peut-être seulement avec Lotte Zimmer, dans ses dernières années - comme il l'avait trouvé avec Hegel, Susette Gontard, Sinclair, Böhlendorff, princesse Auguste, Waiblinger et peut-être C. T. Schwab : personnes à qui il pouvait dire : « Tu me comprends donc toi aussi »..

Au début de son séjour chez Zimmer Hölderlin sort de la maison, se promène, accompagné ou seul – « se promenait librement », rend visites, peut-être entreprend, accompagné, des

voyages en diligence. Plus tard il y renonce, ou on l'en empêche : auprès de la population de Tübingen Hölderlin, dans les premières années de son séjour, provoque surprise, dérision, colère. Il cause peut-être des dommages, de façon qu'il le faut « garder » ; lui de son côté réagit avec agressivité et retrait /51,69,88,89,97-99,105,116,299,300,314,315/. Il est de plus en plus isolé, et à partir de 1816 environ limité au contact avec la famille et la maisonnée ; ses amis et ses connaissances l'évitent /87,314,315/. L'intérêt du public pour sa personne et pour son œuvre est pauvre, il n'augmente qu'à partir de 1820. Hölderlin, pour sa part, peu à peu perd l'intérêt pour le monde autour ; dans cette période il semble réduire fortement ses activités artistiques /87,294/. La seule personne du monde extérieur qui entretient avec Hölderlin un contact pendant une période étendue est Waiblinger (de 1822 à 1826, le plus intensément 1823). Il ne se laisse pas intimider ou effaroucher par la maladie et établit une relation émotionnelle entre eux. Durant cette période l'intérêt de Hölderlin pour le monde extérieur et les événements dans le monde s'éveille de nouveau. Il recommence à sortir, seul ou accompagné par Waiblinger, qui l'amène à faire des visites. Il fait des projets pour des visites, promenades, voyages. Plus tard, en particulier après le départ de Waiblinger et la mort de la mère, cet intérêt se perd de nouveau. Hölderlin se limite aux contacts fréquents avec les membres de la maisonnée /236,237,244,316-321/. Il est, cependant, - à cause de l'intérêt accru du public pour lui et son art /322-324/ - confronté de plus en plus à des visiteurs, ce qui le gêne, et qui le flatte au même temps. Dans ses deux dernières années Hölderlin a un contact fréquent et probablement même une relation émotionnelle avec C. T. Schwab – le seul d'ailleurs, à qui une fois, sans l'adresser directement, il dit « Tu » /78,231,230/.

La relation de Hölderlin avec sa famille est complexe et difficile, ambivalente, et difficile à retracer, car le choix des documents à conserver et leur censure étaient dans les mains de cette famille. Il avait interrompu le contact avec sa famille déjà en 1804, après le différend grave en 1802. En 1812 il adresse à sa mère la première lettre d'une série de 61 lettres conservées, qui ont été écrites régulièrement, tous les trois mois. En 1823 il écrit une lettre à son frère, à partir de 1826 quelques lettres à sa sœur. Il reçoit quelques visites de membres de sa famille /133-138,325-329/. A l'occasion de ces visites, soit il se met en colère avec ses parents, soit il prétend ne pas les connaître – ce qu'est documenté plusieurs fois par rapport à son demi-frère ; selon un seul témoignage il aurait embrassé une fois, en larmes, sa sœur. De l'autre côté, dans ses lettres, il exprime plusieurs fois le désir de voir sa famille : « J'espère de bientôt Vous voir. ». Dans trois lettres après 1823 il parle d'une possible visite ou d'un séjour prolongé à Nürtingen /265/ et reçoit probablement des réponses négatives. Après la mort de la mère le contact s'interrompt définitivement. Il semble que la famille préfère ne pas changer le status quo.

Plusieurs des ces comportements particuliers peuvent être identifiés comme prolongation et amplification de certains comportements présents déjà dès son enfance : une sensibilité et une susceptibilité extraordinaires, un niveau de base accru d'agitation et d'excitabilité, une grande irritabilité, une tendance à des accès de colère. La forte tendance à l'agitation et à l'excitation dans le mouvement moteur est documenté déjà beaucoup plus tôt : Charlotte von Kalb le définit « un rouage qui tourne très vite ! » /330/.

Dans quelle mesure peut-on déceler une évolution des différents traits caractéristiques et symptômes durant la période de 1807 à 1843, à partir d'une vue d'ensemble des documents connus ?

Essentiellement constants se représentent certains symptômes physiques – les contorsions, les convulsions, le tressaillement involontaire. L'état fondamental d'agitation, mis en évidence par exemple par le mouvement moteur continu, les soliloques, semble invariant, peut-être avec une légère amélioration dans l'âge avancé.

Au début de la période de la tour Hölderlin fait preuve de vivacité, énergie, intérêt, capacité à l'expression ouverte d'émotions. Ces caractéristiques se perdent graduellement, avec une phase d'activation temporaire entre 1822 et 1826.

Au début de son séjour chez Zimmer, Hölderlin sort de la maison, se promène et rend visites, accompagné ou seul. Peu à peu il restreint ces activités et se retire, à partir de 1816, dans sa maisonnée. A partir de 1822 son intérêt pour le monde extérieur se réanime pendant quelques années : on remarque une activation générale, une augmentation des activités dirigées vers un but et des contacts, qui ensuite déclinent lentement de nouveau, en parallèle avec son énergie, son « feu » ayant été temporairement accrus. Après le départ de Waiblinger et la mort de sa mère, Hölderlin de nouveau se limite aux contacts au sein de sa famille d'accueil ; il reçoit pourtant de plus en plus de visiteurs admirateurs et curieux.

Dans les premières années, les crises d'agitation et d'agressivité sont de grande intensité, de durée étendue, et de coloration fantastique. Elles s'alternent avec des phases d'apathie. A partir de la fin de l'année 1811, et surtout après la crise somatique (ou psychosomatique) en 1812 elles perdent beaucoup en intensité, durée et fréquence. Cet état semble rester constant jusqu'à la mort de E. Zimmer en 1838, pour se dégrader légèrement ensuite.

Les manières inhabituelles, les marques de respect, les attributions de titres, les compliments semblent être présents dès le début et rester inchangés. Des particularités du langage sont présentes toujours : au début elles sont caractérisées par un discours sous pression, une manière d'expression fantastique, riche, sont décrites comme « délire », flot de mots insensé. Plus tard les témoignages parlent plutôt d'un discours initialement compréhensible, puis obscur, ou généralement incompréhensible : « des phrases cassées ».

La tendance à se mettre en colère, quand il est confronté avec certains thèmes et personnes, et d'éviter certains thèmes et personnes, ou de nier leur connaissance, est présente en continu. Elle est intense dans les premières années et semble rester presque constante ensuite, avec une amélioration dans les dernières années, où Hölderlin est capable de parler de Diotima ou de Goethe.

Le déni frappant de son propre nom dans les dernières années est constant et conséquent à partir de 1838.

Les divers comportements particuliers, les problèmes de concentration, l'absence d'esprit, la grande susceptibilité et irritabilité sont documentés de façon claire à partir de 1822, avec une amélioration temporaire autour l'an 1823.

L'intérêt et l'occupation intense avec poésie, musique et l'art en général semblent constants, avec une phase de désintérêt et limitation de l'activité artistique entre 1816 et 1822.

Les seuls témoignages directs de Hölderlin-même, dont nous disposons, sont des documents écrits : lettres et poésies, et quelques feuillets d'album, dédicaces et apophtegmes. Je les discute séparément : expressions directes, elles sont d'importance exceptionnelle pour l'évaluation de l'état psychique de Hölderlin ; leur analyse dans ce sens, cependant, présente des problèmes spécifiques, exceptionnels. Généralement on peut remarquer que l'écriture et la présentation des documents ne manifestent pas des traits inhabituels /331/.

B Lettres :

Les lettres de Hölderlin de la période après 1807 sont adressées exclusivement aux membres de sa famille : 61 à la mère (entre 1812 et fin 1827/début 1828), six à la sœur (entre

1826/1827 et 1829), une au demi-frère (1822/1823). Une « feuille avec des raisonnements générales », signée « Scartanelli » (de l'année 1837 ou 1838), a été adressée à sa belle-sœur. Jointe à une lettre de Elisabeth Zimmer /187/, elle a été perdue. Il existe des indices que certaines des lettres à la mère n'ont pas été conservées, mais aucune indication que Hölderlin ait écrit des lettres à d'autres personnes.

Probablement, les lettres à la mère ont été jointes aux décomptes réguliers de E. Zimmer /332/ (et conservées ainsi). La première de ces lettres a été écrite le 15/09/1812 (donc peu après la crise mentionnée), la dernière peu avant la mort de la mère. Elles n'étaient donc pas éditées spontanément, mais plutôt à cause d'un motif extérieur. En plus, elles n'étaient pas écrites toujours tout volontairement /333-335/ ; souvent elles se réfèrent à des lettres de la mère reçues (il est surprenant que nous ne soit transmise qu'une des lettres reçues par Hölderlin après 1807). Les lettres de Hölderlin sont courtes pour la plupart : de quelques lignes à une feuille environ.

Un grand nombre de ces lettres est remarquable du fait d'une accumulation de phrases qui concernent les qualités exceptionnelles de la mère et son comportement exemplaire à l'égard de son fils, et des prières pour la continuation de ce comportement – en soulignant sa tendresse, sa bonté, sa vertu, son caractère exemplaire, l'excellence de ses idées, de son caractère, de ses opinions et exhortations, sa vénérabilité, etc. Elles parlent des obligations résultantes ou générales du fils vers sa mère et affirment l'observation de ces obligations – l'aspiration à l'imitation, l'observation des instructions, l'effort d'accroître la vertu, la gratitude, la vénération, le dévouement, l'obéissance, l'attachement : « Il faut que je vous assure toujours, en quelle mesure Votre bonté et Votre bonne nature intérieure m'exhortent aux remerciements et aux efforts de Vous suivre dans la vertu. », ou par exemple : « ... et Vous assure que c'est un honneur pour moi de Vous parfois assurer mon dévouement ... Je me Vous recommande avec la plus grande obéissance et je m'appelle Votre fils dévoué Hölderlin ». Il s'y ajoutent des expressions répétées de gratitude, de joie à propos de lettres et de cadeaux reçues, d'intérêt, et de contentement de la bonne santé de la mère, et des constatations de devoir se dépêcher, terminer : « Il faut que je Vous demande encore Votre pardon en m'interrompant. » ou « je me prends la liberté de terminer la lettre » /336/.

Ces formulations se répètent dans les lettres et de lettre en lettre : ainsi celles-ci apparaissent rigides, impersonnelles, formelles, aussitôt qu'exagérément polies, soumises – d'un degré que l'on est tenté de supposer de l'ironie.

Le contenu de la plupart des lettres se limite aux thèmes cités. Quelques lettres contiennent, en plus, des réflexions plus ou moins brèves de nature générale, philosophique, concernant ces thèmes.

Un quart des lettres environ contient communications d'un genre plus personnel : regret, accusations, souhaits, projets, revendications. Une communication avec la mère concernant des thèmes d'intérêt mutuel, d'une valeur émotionnelle évidente : souvent peu de mots, ou une brève phrase. Quelques lettres sont de nature entièrement personnelle, et ne contiennent que dans les formules de salutation des attestations de politesse /337/. Le style de ces communications personnelles est moins formel, il apparaît soit plus rond, chaleureux – « J'espère que Vous ne me quitterez donc pas. J'espère vous voir bientôt. Je suis de cœur ... », ou « Il m'est une double joie, de Vous voir si proche et de recevoir un signe de Vos mains ... Je recommande mon cher Fritz au mieux. La Heinrike. », soit contraint, voilé, chiffré – « Je dois vous dire qu'il n'est pas possible de prendre sur soi le sentiment qui demande ce que vous comprenez. », ou « ... je touche par écrit à un sujet plus croyable ou incroyable ; aux discours qui semblent si lointains, répétés, à propos des moyens ... ».

Les lettres sont claires, compréhensibles, le cours de la pensée est cohérent – même dans des passages longues, logiquement compliqués. Seulement là où le discours touche des thèmes

« difficiles », sujets d'une valeur émotionnelle élevée et d'un contenu potentiellement conflictuel, la manière de l'expression devient en partie incertaine.

Dans quelques lettres Hölderlin prie de recevoir une réponse.

Dans plusieurs lettres à la mère, Hölderlin demande des nouvelles de sa sœur et lui transmet ses salutations. Quelques lettres sont adressées directement à celle-ci /338/. La première d'entre elles est dans un style tout à fait chaleureux – « Tu es seule à la maison ; tu as autant plus d'occasion de t'immerger dans le calme de ton âme qui est une qualité à toi ... Je serais très content de te revoir une fois aussi à Nürtingen ... », avec satisfaction évidente d'avoir reçu une lettre aimable de sa sœur. Cette lettre ne contient que quelques formulations de politesse exagérée et de dévouement qui pourtant dominent les lettres suivantes de plus en plus, d'abord avec la déception de n'avoir pas reçu de réponse – « ... si déjà je n'ai pas reçu de lettre de toi ... », et après comme réaction au contenu décevant de la lettre de réponse : - « Je t'exprime ma gratitude la plus dévouée que tu m'ais voulu déjà répondre, et que tu m'ais exhorté avec des affirmations de ta bonté à la vraie déférence redevable. » La dernière lettre, écrite après la mort de la mère, correspond tout à fait aux lettres entièrement impersonnelles à la mère.

La seule lettre au demi-frère, qui date de mars 1823 /51,339/, est remarquable déjà par le fait qu'elle a été écrite. Son style est distancié, mais pas du tout formel, dévoué, ou exagérément poli.

Ces lettres témoignent de la volonté de Hölderlin de communiquer avec sa famille ainsi que les modalités de cet échange. Il commence au milieu de l'an 1812, après la crise somatique, dominé par des formulations particulières, impersonnelles, avec peu de contenu personnel. On observe un changement marqué en 1823 : avec la lettre au demi-frère, et surtout avec la tentative de communiquer des sujets de significativité émotionnelle à la mère. Même si cette tentative s'alterne avec des communications impersonnelles, elle continue jusqu'à la mort de la mère. En addition, Hölderlin s'adresse à sa sœur avec quelques lettres, dont les premières contiennent encore des communications personnelles ; ces lettres elles-aussi cessent peu après la mort de la mère.

Il existe plusieurs indications que les tentatives de Hölderlin d'établir un contact avec sa famille ont été accueillies par celle-ci avec réserve. Seulement peu avant la mort de la mère sœur et frère semblent accessibles, pour prendre les distances de nouveau peu après ; et ainsi la communication de Hölderlin avec sa famille s'éteint.

C Poésie :

Les poésies conservées de la période de la tour ne représentent qu'une petite partie d'une grande production, étendue sur 36 ans. Cette production est par force inhomogène : les œuvres d'art, expression authentique de la personnalité, retracent son évolution dans le temps.

Une analyse de la production artistique pour l'utilisation dans une symptomatologie n'est admissible que dans un sens très limité. D'un côté, pour retrouver l'empreinte de certains traits caractéristiques de la personnalité dans les poésies, et pour les confirmer ainsi. D'autre côté, pour comparer les modifications de ces traits caractéristiques dans le cours du temps avec des modifications parallèles dans la production artistique, avec le but de délimiter certaines phases du développement.

Il semble inadmissible d'interpréter certains œuvres d'art comme expression d'une certaine pathologie, ou de diagnostiquer une pathologie à partir de la production artistique.

D'autant plus qu'ici, en référence à Hölderlin, on rencontre des problèmes ultérieurs :

- La sélection qui a amenée à la conservation de certains œuvres contient une composante aléatoire, et une intentionnelle. La première concerne e.g. perte par inattention, par donation sans sélection de « rouleaux entiers de papiers » /68/, vol sans système /160/, ou peut-être destruction par l'incendie en 1875. La composante intentionnelle, différentielle concerne la donation de certains documents, la destruction de documents considérés sans valeur, incompréhensibles, privés de sens /340/, indignes de Hölderlin, « des choses illisibles, extrêmement faibles » /341/, ou la conservation privilégiée d'œuvres soit semblant attractives pour un lecteur accidentel – les fragments de l'almanach /262/ -, soit offertes à des visiteurs. Si on considère que seulement une petite fraction de la production a été conservée, il faut supposer que cette fraction n'est pas représentative de la production entière.

- La datation de plusieurs œuvres est incertaine. La tentative de dater ces œuvres, en identifiant leur affinité avec des autres œuvres, datées – après une comparaison d'éléments caractéristiques concernant le style, les thèmes et le traitement des thèmes - est impossible pour des longues périodes, où il n'existent pas d'œuvres datées : problématique l'approche de déterminer ces traits par interpolation, en supposant une évolution continue dans le temps de ces éléments caractéristiques /342/.

- Il faut considérer la possibilité que certains poèmes aient été modifiés, façonnés, corrigés, par exemple par Waiblinger ou par Mörike – une usance assez répandue à l'époque.

Dans les premiers mois dans la tour Hölderlin est privé du matériel pour écrire /126,127,303/, et il se sert peut-être de feuilles déjà utilisées /345/. Après une amélioration dans son état d'agitation on lui permet d'écrire, et il « remplit toute feuille, sur laquelle il put mettre sa main ... » /126,303/. A cette période, d'environ 1808 à 1812, on attribue les Phaëton Segmente, les fragments de l'almanach, et les Hypérion Fragmente. Après, la production semble diminuer, et presque cesser de 1816 à 1822 /87/. Plus tard, avec le contact avec Waiblinger, Hölderlin recommence à écrire, et maintient une production régulière jusqu'à sa fin /299-305/.

Les témoignages suggèrent que Hölderlin, dans ses dernières années – en différence avec sa façon de travailler antérieure, avant son séjour dans la clinique –, ne révise plus ses poésies et les écrit relativement vite « ... au pied levé » /71,290,301,303,304,342,346/. Les autographes du début de la période de la tour eux aussi ne montrent presque pas du tout de corrections.

Dans les derniers fragments de la deuxième période à Homburg on perçoit : rébellion, amertume, souffrance, discussion avec Dieu, désir de pureté /347/.

Les premières poésies écrites dans la tour, de la période de l'interdit et peu après continuent cette thématique – discussion à propos de la nature de Dieu, son relation avec les hommes /348/ - et laissent présager dans les descriptions de la nature la production postérieure. Le traitement des thèmes est changé par rapport à la période d'avant l'hospitalisation – au lieu de rébellion, combat contre le destin, dispute avec Dieu, on trouve plutôt :

- réminiscences nostalgiques, joie de la nature et des hommes, douleur, dans les Hypérion Fragmente :

« Je ne puis te dire à quel point je désire parfois de te revoir ... » ;

« ... je perçois le monde tout autrement. Je m'étonne comment cela m'est arrivé. Ne savais-je pas que j'avais une vie tournée vers le plaisir et la beauté de la vie ... »

« maintenant enfin je comprends l'homme, dès je suis loin de lui dans la solitude ! ».

- réminiscences nostalgiques de l'ami, tristesse dans « Si du lointain ... » :

« Ah ! malheur ! Ce furent de beaux jours. Mais Après eux bien triste crépuscule. Que tu sois si seul dans le beau monde m'affirmes-tu toujours, bien-aimé ... »

- réflexion sur Dieu et homme, résonance émotionnelle profonde avec la nature dans « Qu'est la vie des hommes ... » :

Qu'est la vie des hommes ? une image de Dieu.

... est-il donc riche

Le simple ciel ? Car comme des fleurs sont

Les nuages d'argent. Mais de par là il pleut

La rosée et le plus humide. Mais quand

Le bleu est effacé, le simple, luit

Le mat, pareil à la pierre de marbre, comme du minéral :

Signe de richesse. »,

dans « Qu'est il Dieu ... » :

« ... L'amour de l'immortalité

Le sien aussi, comme le notre

Est d'un Dieu. »,

et dans « Si depuis le ciel ... » (dont la haute qualité a été reconnue déjà par les contemporains /349,350/;

- une représentation tranquille de la souffrance, une contemplation, une capitulation devant la douleur insupportable, comme Polledri /351/ constate pour « En bleu adorable ... » /352/ :

- « Mais le rire semble m'affliger, celui des hommes, en effet j'ai un cœur. Voudrais-je être une comète ? Je crois. Car elles ont la rapidité de l'oiseau ; elles fleurissent en feu, et sont comme les enfants en pureté. »

- « Mais qu'en est-il de moi qui pense à toi à l'instant ? Tels des ruisseaux m'arrache la fin de quelque chose là-bas, qui s'étend comme l'Asie. Naturellement, cette souffrance est celle qu'a Œdipe. »,

- profonde immersion dans la nature :

« Les fenêtres, d'où retentissent les cloches, sont comme les portes par la beauté. En effet, car de la nature encore proviennent les portes, ont-elles la ressemblance des arbres de la forêt.

Mais pureté est aussi beauté. ».

Dans ces poésies on trouve :

- description en apparence naïve, ironie en « Amitié, Amour ... » (/341/),

- tranquillité posée dans « A Zimmer » :

« Les lignes de la vie sont désunies

Comme les chemins, et les monts à la lisière.

Ce qu'ici nous sommes peut là un dieu parfaire

Avec éternelle récompense et paix et harmonies. ».

Tristesse dans « L'agréable », et puis souvenir de la douleur personnelle, laquelle n'est plus immédiate et se retire devant la beauté de la nature - réflexion tranquille de la souffrance :

« ... Par un doux repos payé

Pour chaque épine au cœur,

Quand il fait sombre dans mon esprit,

L'art et la pensée douleur

M'ont coûté dès le début. »

(dans l'original en mesures régulières, simples, et en rimes),

où le poète se confronte au monde de façon naïve, on est tenté de dire comme un enfant:

« Quand je m'en vais par la prairie,

Quand j'erre aux champs, je suis toujours

L'homme pieux, l'homme docile

Par les épines épargné. ... »

(dans l'original en mesures régulières, simples, et en rimes).

Hölderlin représente la souffrance personnelle, il réfléchit sa situation et son destin personnels. Le Moi est présent, parfois substitué par : Un, l'homme, les hommes. Comme dans l'hymne « en bleu adorable ... », ou dans « « si depuis le ciel ... », l'enchaînement des motifs semble déterminé par des associations libres sur une base émotionnelle ; de toute façon et en général, la valeur émotionnelle de ces poésies incomparables est très haute.

La construction globale des poésies est contrôlée et suit des règles déterminées – par exemple dans « en bleu adorable ... » l'enchaînement de trois parties, respectivement de caractère naïf, idéaliste et héroïque, est observé - en correspondance avec la subdivision des hymnes de Pindare. La construction correspond à une idée artistique et lui est subordonnée. Ainsi plusieurs éléments du style se rapprochent de ceux des œuvres précédentes (de la deuxième période de Homburg) /351/.

Ces premières poésies sont écrites en vers alcaïques, en des formes pindariques, ou en prose métriquement libre, ensuite prévalent des formes rimées, en jambes /348/ ; ou peut-être ces formes alternent, ou sont employées en même temps, attesté encore en 1823 /340/. De toute façon la production est assez hétérogène, elle comprend des poésies simples (les fragments de l'almanach), et aussi des œuvres difficiles à caractériser comme « amitié, amour ... » /341/.

Une analyse germanistique du changement dans la thématique et dans les éléments de style pendant les premières années de la tour semblerait intéressante.

Ensuite, pour une longue période de 1812 à 1837, il n'y a que très peu de poésies datables : souvent il est difficile d'attribuer certaines œuvres à la période 1820-1825, ou aux premières années.

A partir de 1837 la plupart des poésies conservées est datable ; la datation est facilitée par le fait que nombre de ces œuvres est signé avec des pseudonymes /183/ (d'où l'appellation « Scardanelli-Gedichte » pour l'ensemble de cette production) et a été écrit à la demande d'un des fréquents visiteurs. Les traits caractéristiques de ces dernières œuvres – à observer déjà dans quelques poésies datables autour de l'an 1830 – se distinguent clairement du reste de l'œuvre : poésies rimées en forme de lied (presque exclusivement des rimes féminines, pures orthographiquement), souvent se référant au cycle des saisons. Elles parlent d'admiration pour la beauté de la nature, contemplation de son changement au cours des saisons, et des correspondances entre ceux-ci et la vie et les aspirations de l'homme.

Contemplation calme de la nature de haute qualité poétique, par exemple dans « Hiver » (1837) :

Les champs sont nus, au loin d'une hauteur brille
Que le ciel bleu, et comme vont les sentiers
Apparaît la nature, monotone, les souffles
Sont frais, et la nature de clarté seule couronnée ... »

(dans l'original en mesures régulières, simples, et en rimes).

Treichler commente /354/ : « Ici la force de l'expression est maintenue jusqu'à la fin. », ce qui n'est pas le cas dans toutes ces poésies, et : « esprit, homme et nature, dont Hölderlin a cherché l'union tout le long sa vie, sonnent ensemble comme sans effort ».

« Aucun ton de besoin personnel, aucune plainte surtout ... » /355/. Le contenu émotionnel est beaucoup moins évident, mais toujours élevé avec immersion profonde dans la nature.

La thématique et l'ampleur du dictionnaire sont fortement réduites.

Dans deux de ces dernières poésies seulement Hölderlin semble encore exprimer un vécu personnel : Dans la poésie « Vue » de 1841 (?), où les lignes

« ... Souvent assombri semble l'intérieur du monde, fermé,

L'esprit de l'homme, plein de doutes, morose,
La nature splendide donne joie à ses jours
Et lointain reste le sombre souci du doute. »

(dans l'original en mesures régulières, simples, et en rimes)

apparaissent comme une illustration de la description que donne Waiblinger de l'ambivalence intellectuelle de Hölderlin, et de l'influence apaisante de la nature sur lui. Dans son probablement dernier poème, écrit quelques jours avant sa mort on croit entrevoir un pressentiment :

« Si dans le lointain va la vie ... »

Jakobson dans son analyse détaillée de cette poésie indique des multiples références à la biographie et à l'oeuvre antérieure : « Tout s'enchaîne l'un dans l'autre /190/.

Il semble qu'il faut différencier, au sein de cette production tardive, entre les poésies d'occasion, vite écrites (peut-être préférentiellement conservées comme souvenir, surtout les poèmes signés « très humblement Scartanelli (Buarotti) etc. ») et des poésies plus élaborées, parmi lesquelles on trouve encore des chefs d'oeuvres comme « L'automne » de septembre 1837 /356/, « Hiver » (1837) : mais est-ce qu'ici des préférences personnelles suggèrent des différences de qualité inexistantes ?

On peut retenir que le caractère des poésies des premières années dans la tour se distingue de celui des dernières poésies de la deuxième période à Homburg par une façon de traiter les thèmes moins conflictuelle – en maintenant un caractère de fond fortement émotionnel –, plus naïve, en acceptation tranquille du destin, où à côté des mètres antiques commencent à apparaître des formes plus simples. Les poésies les plus tardives, peut-être à partir de 1830, et sûrement après 1838, sont très différentes du reste de la production entière : contemplation calme sans expression ouverte des émotions, avec une thématique et un dictionnaire réduits, exclusivement dans des formes de lied, simples.

Les poésies sont cohérentes et suivent conséquemment un plan de composition. Le traitement technique est le plus souvent de haut niveau ; tout au plus dans quelques unes des dernières poésies on pourrait constater une maîtrise du langage diminuée /357/. Dans la dernière poésie encore on trouve une structure élaborée /190/.

D Apophtegmes, dédicaces et feuillets d'album :

Le feuillet d'album pour Waiblinger, écrit probablement en 1823, ainsi que l'apophtegme à C. T. Schwab de l'année 1841:

Conviction

Comme le jour qui éclaircit les hommes,
Et, avec la lumière qui jaillit des sommets,
Unit les sombres apparitions,
Est le savoir qui réussit profondément à l'esprit.

(dans l'original en mesures régulières, simples, et en rimes)

démontrent une cohérence du cours de la pensée et une force de formulation inchangées (Treichler /358/: „... probablement la poésie – en ce qui concerne son esprit – la plus significative de toutes les poésies des décennies à Tübingen »).

Le apophtegme pour C. T. Schwab, écrit dans les mêmes minutes, qui commence par :

« C'est une affirmation des hommes que l'excellence de l'homme intérieur soit une affirmation intéressante ... »,

apparaît étrange, faible, mais pourrait avoir un ton ironique (inscrit dans l'édition des poésies de Hölderlin, rédigées par le père de C. T. Schwab qui n'avait demandé ni l'avis ni la permission de Hölderlin). L'apophtegme « Pour un inconnu » de l'année 1840 est faible de formulation et difficile à comprendre /359/.

Les apophtegmes pour cinq visiteurs (1826) montrent la maîtrise du latin ; les destinataires sont cachés derrière des noms de fantaisie.

E Vue d'ensemble

L'analyse de tous les témoignages disponibles de la période de 1807 à 1843 permet de déceler des changements essentiels dans le fonctionnement psychique de Hölderlin définissant des phases déterminées :

- Les premiers mois chez sa famille d'accueil. On estime nécessaire de surveiller Hölderlin et de l'empêcher d'écrire pour éviter des crises d'agitation. Il est encore sous l'effet de l'hospitalisation : il a besoin de repos sur le plan physique et psychique et doit prendre confiance avec son nouvel environnement.
- La période du milieu 1807 au début 1812. Hölderlin est plus calme et écrit intensivement des poésies, où il exprime ouvertement ses sentiments ; il est globalement actif et intéressé. Souvent il a de forts accès d'agitation d'une durée étendue, des éruptions « ... que d'une imagination poétique exaltée », suivies de phases d'apathie. Il commence à se retirer en réponse à l'attitude négative de son environnement. Ses poésies sont empreintes d'une nouvelle attitude à l'égard de la vie et de son destin : représentation calme de sa souffrance, réminiscence nostalgique, immersion heureuse dans la nature, avec transition à des formes simples.
- Après la crise du milieu 1812 jusqu'à 1816 environ. Les accès d'agitation sont sensiblement diminués en intensité, durée et fréquence. Hölderlin est décrit comme « ... assez sage et toujours de bonne humeur ... ». Depuis peu de temps il joue de nouveau de la flûte, et recommence à jouer du piano. Il commence à écrire des lettres à sa mère dans un style formel et distancié.
- De 1816 à 1822. Hölderlin a généralement restreint ses activités, et même ses efforts artistiques. Ses contacts sont limités à la maisonnée : une période de retrait marqué, général.
- De 1822 à environ 1829. Par périodes, Hölderlin est en contact intensif avec Waiblinger, avec qui il prend confiance, s'entretient, se promène. Il retrouve l'intérêt pour son environnement, pour ses activités. Dans ses lettres à la mère il aborde des thèmes personnels et exprime ses émotions et le désir de retourner à Nürtingen. Il écrit à son demi-frère et autour de l'an 1828 plusieurs fois à sa sœur. Dans le cours de cette période son « feu » diminue de nouveau. Il est inquiet de la mort de sa mère début 1828.
- De 1829 à 1837. Hölderlin a renoncé aux contacts avec sa famille ; il est limité à la maisonnée, mais ses contacts avec des visiteurs augmentent. Il restreint de plus en plus l'expression ouverte des sentiments et écrit des poésies de formes simples, d'une thématique réduite, qui n'expriment plus directement sujets personnels et émotions.
- De 1837 à 1843. Hölderlin signe ses poésies avec des pseudonymes (Scardanelli, Buonarrotti), et insiste de ne s'appeler plus Hölderlin en référence à son œuvre. Après la mort de E. Zimmer, Lotte Zimmer se charge de sa tutelle ; les accès d'agitation semblent augmenter un peu en intensité et fréquence.
- A partir du début 1841 Hölderlin a des contacts fréquents avec C. T. Schwab, avec qui il prend confiance et exprime des sentiments. Pour la première fois depuis longtemps il réussit à

parler de sujets qui évoquent des fortes émotions en lui – Susette Gontard, son séjour à Frankfurt, Goethe. Il « confond » des personnes de son environnement avec des personnes qui autrefois étaient importantes pour lui.

Ces traits et comportements caractéristiques qui évoluent ont pour fond constant certains traits et comportements caractéristiques relativement stables : les troubles du discours – caractérisé, au début, par un débit locutoire élevé et par une façon d’expression fantastique, et plus tard décrit comme obscur, compréhensible au début, puis incompréhensible, ou comme « cassé » -, un état d’agitation élevé, s’exprimant dans le mouvement moteur et des soliloques continus, une grande irritabilité et sensibilité, une anxiété généralisée, une aversion pour l’inhabituel, des manières étranges et quelques traits physiques : des convulsions et contorsions occasionnelles, le regard « fou ».

En conclusion, je veux souligner qu’à cause de différentes circonstances la symptomatologie présentée peut donner une image faussée du vrai tableau symptomatique de Hölderlin. Ces circonstances, donc, sont d’importance pour la formulation et la vérification des hypothèses diagnostiques.

Premièrement, il faut tenir compte des problèmes mentionnés par rapport à la conservation sélective et à la crédibilité des sources.

Deux problèmes ultérieurs s’y ajoutent. Les sources, quant à leur nombre et significativité, sont distribuées de façon très inhomogène dans la période considérée : les périodes de 1807 à 1812, et de 1828 à 1838, et aussi de 1812 à 1822 sont très pauvres en documents, les périodes de 1822 à 1828, et de 1838 à 1843 sont bien fournies de documents. Le tableau symptomatologique associé qui décrit un état de pathologie établi - après soit de 15 à 20 ans, soit 30 ans – assume ainsi une importance exagérée, et a été considéré comme représentatif pour toute la période dans la tour : pourtant, ceci n’est pas correct.

Un dernier aspect qui amène à un tableau symptomatique déformé : des symptômes spectaculaires – accès de rage, délires, comportement bizarre, un trouble de langage prononcé – sont transmis et mentionnés avec préférence ; comportement normal, ou des symptômes comme retrait tranquille, tristesse calme sont moins mentionnés et relatés plus rarement.

Citations, annotations et sources pour Section II :

Remarque :

Une grande partie des textes cités est traduite pour la première fois. J'ai essayé de reproduire la manière d'expression caractéristique des différents auteurs – un style approximatif n'est donc pas forcément dû exclusivement aux capacités limitées du traducteur.

/1/ (88) K. P. Conz à J. Kerner 9/04/1821:

« ... accompagné des regards évanescents et des contorsions de la physionomie et de la bouche qui Vous connaissez chez lui ... »

Conz se réfère à une observation faite « presque un an auparavant » et une connaissance de ces symptômes par Kerner qui probablement n'a plus vu Hölderlin pendant des années.

/2/ (143) Les journaux de W. Waiblinger, le 3/07/1822:

« ... et avec son œil plein d'esprit il me regarda d'une façon tellement lamentable et pitoyable que la moelle des os me se gela ... »

et : entre le 15/06 et le 1/07/1823 : « ... Oh je veux les embrasser, ces lèvres consumées et tressaillantes. »

/3/ W. Waiblinger, Phaeton, Roman (1823):

« ... seulement dans son œil grand il y avait encore de l'esprit, un regard inexprimablement étrange qui me tressaillait à travers la moelle des os. »

/4/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... faisant preuve de manières qui seraient pleines de grâce si elles n'avaient quelque chose de convulsif. On admire le profil, le front haut lourd de pensées, le regard aimable, même s'il est éteint, mais pas encore sans âme ; on lit les traces dévastatrices de la maladie mentale sur ses pommettes, sa bouche, son nez, au-dessus de ses yeux marqués par un trait pesant et douloureux, et perçoit avec tristesse et regret le mouvement convulsif qui se prépare en traversant à certains moments tout son visage, lui faisant hausser les épaules et travailler les mains et les doigts. »

et : « ... un vif tressaillement convulsif. »

et : « Lorsque je quittai l'Allemagne, Hölderlin avait déjà beaucoup diminué, il était plus épuisé que d'habitude, et aussi plus calme. Il y a six ans, il brûlait encore une flamme dans ses yeux, et sur son visage on lisait encore la vie et la chaleur. Mais dans les derniers temps, il devint plus éteint et plus inerte.

Par contre en : StA 7,3, Nr. 531, p 141, souvenir de Karl Wilhelm Hölderlin (communiqué de sa petite-fille le 27/12/1953) [se référant à l'an 1840 environ] :

« ... le poète l'aurait congédié avec une révérence tellement parfaite en geste et posture ... » ;

/5/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Dans le vestibule je rencontre une figure haute, courbée, fantomatique. Je suis saisi par des frémissements. Le regard fixe et confus de l'œil enfoncé, les contorsions convulsives des muscles du visage, la manière confuse de secouer les boucles chenues, toute la posture me désignent la façon d'être particulière d'un fou. » ... « toujours on est captivé par la figure haute, un peu courbée maintenant, et le visage autrefois si beau du septuagénaire. Son beau profil, le front haut lourd de pensées et surtout l'œil. Jamais j'en ai vu un pareil. Souriant de manière aimable et pourtant confus et farouche, éteint certes mais toujours aimable et plein d'esprit. L'expression est soulignée par le trait pesant et douloureux le recouvrant. Les traits une fois si merveilleux portent les indubitables traces destructrices de la maladie mentale,

surtout autour de la bouche et sur les joues. Une convulsion involontaire traverse son visage, ses épaules et mains ... »

/6/ (328) G. Kühne 1838:

« L'œil profondément ardent pendait comme éteint, mais doux sous le front haut et majestueux. Sur les sourcils pesaient tels monts lourds, opprimants. Dans les orbites toute sa souffrance s'était engravée ... - Les bras tressaillaient un quelque peu jusqu'aux épaules ... »

/7/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842:

Schwab confirme les observations de Waiblinger:

« ... qu'est juste le portrait qu'il esquisse de l'état présent de Hölderlin, et ses remarques psychologiques à propos duquel. »

Schwab même: « ... que dans l'expression détruite, folle de l'œil on voit le signe indubitable de la folie. Le blanc de l'œil a un aspect cireux et sur le globe oculaire il y est une lueur qui, si elle ne manque pas d'âme, est pourtant privée de la concentration vers la pupille ... souvent les mouvements un peu convulsifs ... » ;

/8/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841:

« ... profondément ému par l'aspect triste ... l'œil ... maintenant confus et errant. »

/9/ (457) J. G. Fischer 30/01/1843:

« ... Malgré sa destruction il a toujours un aspect plein d'esprit ... »

/10/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Lorsqu'il est en mouvement, en colère ou simplement de mauvaise humeur, des tics lui parcourent tout le visage, il se tord les mains convulsivement comme si ses doigts n'avaient pas d'articulations, il lui arrive aussi de crier fort et de s'épuiser en véhéments discours qu'il se tient à lui-même. »

/11/ /11/ F. T. Vischer, StA 7,3, Nr 490, p 41:

„... autant plus tragique l'impression qu'il soit brisé.“

/12/ voir les illustrations de 1 à 6.

/13/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février au septembre 1842:

« Dans sa chambre, comme dans ses habits Hölderlin est toujours soigneux de la propreté la plus haute, seulement il faut l'obliger à se couper les ongles, comme un enfant têtard et même dans la confusion toute indécence lui est étrange. »

/14/ (328) Gustav Kühne en 1838:

[E. Zimmer réfère:] « Il se sert soi-même, il s'habille et il se couche, tout cela tout seul. Il est capable de penser, parler, faire la musique, et toutes ces choses comme avant. »

/15/ Bertaux (/1,8/, p 253) remarque que les précepteurs avaient l'habitude de se faire pousser les ongles pour n'être pas confondus avec le reste du personnel (qui travaille manuellement).

/16/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

Quand il sort ainsi, il faut auparavant l'enjoindre de se laver et de se nettoyer, ses mains étant en général sales puisqu'il passe des demi-journées entières à arracher de l'herbe. »

/17/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842:

« ... prononcé avec une voix tellement étrange, perçante et enrouée qu'il est difficile, sans une fréquentation répétée, de distinguer le compréhensible. »

/18/ (462) Mörike à W. Hartlaub le 6/02/1843:

« ... la sœur de Hölderlin ... Est une femme très bavarde. Elle a une certaine ressemblance avec son frère en ce qui concerne la façon de parler, avec un quelque peu de précipité pourtant pas désagréable. »

/19/ (11) K. A. Varnhagen 29/12/1808:

« ...il ne rage pas mais parle sans cesse à partir de ses imaginations, se pense entouré par des visiteurs lui rendant hommage, dispute avec eux, écoute leur objections, les rejette avec la plus grande vivacité, mentionne des grands œuvres par lui écrits, d'autres qu'il est en train d'écrire, et tout son savoir, sa connaissance de la langue, sa familiarité avec les Anciens sont à sa disposition ; rarement pourtant une idée remarquable, un enchaînement ingénieux se mélange avec le flot de ses mots qui dans l'ensemble n'est qu'un trivial discours insensé. »

/20/ (88) K. P. Conz à Kerner 9/04/1821:

« ... et compliments de Votre Grâce, Altesse ... » ; Conz se réfère à une observation de « presque un an auparavant ».

/21/ (92) K. P. Conz à Kerner 10/05/1821:

« Les salutations habituelles, Votre Grâce, Excellence etc. malheureusement persistent encore. »

/22/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 3/07/1822:

« ... dans laquelle il y avait un homme qui nous faisait des compliments sans cesse. ... Il m'appelait Votre Altesse Royale ... » ... « Hölderlin s'inclinait et de la mer incompréhensible de tons sonnaient les mots : Votre Majesté – ici il reprenait à parler en français, me regardait, faisait des compliments – Votre Majesté Royale – je ne peux, je n'ai pas le droit d'y répondre. » etc., e. g. le 09/06/1823 :

« Eternellement on n'entend que : Votre Majesté, Votre Sainteté, Votre Grâce, Votre Excellence, Monsieur le Révérend Père ! Très clément, je suis le Votre très humblement ! »

/23/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... ainsi exagère-t-il les convenances et les cérémonies en appelant les gens tantôt Majesté, tantôt Sainteté, tantôt Baron, tantôt Révérend. »

et :

« ... et Hölderlin, dans la rue, au moment du départ, baisa la main de Conz de la façon la plus élégante. »

/24/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Avec un flot polyglotte de titres, parmi lesquels je n'ai pu comprendre que « Révérende Majesté, Altesse, Sainteté, Grâce, Monsieur le Révérend Père, clément Monsieur » et une douzaine de compliments avec des courbettes profondes il me montra la chambre désirée. »

/25/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

« ... Avancez donc Votre Majesté Royale ; » ... « ... Puis je partais, et lorsqu'il m'accompagna, avec des compliments profonds, jusqu'à la porte, il me souhaita au même temps une bonne journée comme Général, Altesse etc. »

etc., e. g. le 26/01/1841 : « A part Révérend Père Clément il m'appelait naturellement aussi Majesté, Sainteté etc. »

/26/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841:

« Avec maintes révérences et paroles comme « Révérende Majesté, Sainteté » ... »

/27/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842:

« ... les titres avec lesquels il adresse tout le monde : Votre Majesté, Votre Sainteté, Monsieur le Révérend Père, Monsieur le Révérend Baron. »

/28/ (430) F. Schimpf le 13/07/1842:

« Il était terriblement complimenteur. »

/29/ (457) J. G. Fischer le 30/01/1843:

« Il nous appelait « Majestés » et « Saintetés ». »

/30/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... car il donne à tout le monde, même au menuisier, ces hauts titres. »

/31/ (28) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 19/04/1812:

« A peu près 10 jours auparavant Il a été très inquiet la nuit et marchait de long et de large dans mon atelier, et parlait avec Soï même dans la plus grande véhémence, je me levai et je Lui demandai qu'il y avait, Il me pria pourtant de retourner au lit et de Le laisser seul en disant tout raisonnablement Je ne peux pas rester au lit et dois me promener, Vous tous pouvez être tranquilles, je ne fais mal à personne, dormez bien cher Zimmer et interrompit le discours avec ça, je ne pouvais rien faire de plus que retourner au lit si je ne voulais pas l'enrager, et ainsi je fis et Le laissai faire ce qu'Il voulut ... »,

« cher Zimmer » donc, mais énoncé dans le sentiment d'être en danger : il est en train de tomber malade sérieusement, car plus loin :

« ... le matin Il se calma mais développa une grande chaleur intérieure et soif, comme quelqu'un peut l'avoir dans une forte fièvre, et une diarrhée en plus, avec cela Il devint si faible qu'Il fut obligé de rester au lit, l'après-midi une forte transpiration ... ».

E Zimmer craint même :

« il semble qu'Il ait un fléchissement de la nature, et malheureusement chère Madame je me trouve dans la triste obligation de Vous communiquer que moi-même je pense ainsi ... »

/32/ (431) Lotte Zimmer à Zeller le 20/06/1842:

« ... une vitre ... dont une il y a quelques jours il la défonça en colère en fermant la fenêtre avec véhémence, où après il vint me chercher dans la désolation la plus grande pour que je puisse voir le dommage, où je lui demandai si c'était Lui qui l'eut fait, il dit seulement qu'Il ne le put affirmer avec certitude Il pensa que c'était le vent ce que m'amusa énormément qu'Il ait nié. Quand la fenêtre fut réparée Il me dit, Vous êtes donc trop clémentes avec moi ... » donc probablement « Vous »

/32/ (7) J. Kerner début 1807:

« ... il parlait de rien d'autre que de Con.flex [?] et d'autres choses confuses qui m'étaient si tristes à entendre. »

Fichtner /34/ lit soit Conflex soit Conflux et y voit une référence à l'hypothèse de Authenrieth : « ... il faut toujours l'action conjointe d'une cause psychique et d'une cause physique pour provoquer la manie ... ». Franz /35/ confirme cette lecture. Uffhausen /36/, pourtant, suggère de lire « carnifex » et d'y voir une référence au traitement dans la clinique où Kerner était chargé, au moins pour un certain temps, du traitement de Hölderlin.

/34/ Psychiatrie zur Zeit Hölderlins, catalogue de l'exposition. Edition de G. Fichtner, Tübingen 1980;

/35/ M. Franz, communication privée;

/36/ D. Uffhausen: „Weh! Närrisch machen sie mich.“ ; en : Hölderlin Jahrbuch 1984-1985, p 364 ;

/37/ (143) Journaux de W. Waiblinger le 3/07/1822:

« ... ses autres tons étaient en partie inarticulés, en partie incompréhensibles et mélanges avec du français » ... « disait-il sous un flot de mots incompréhensibles : Votre Majesté Royale, je

ne peux, je n'ai pas le droit de répondre. » (La première visite de Waiblinger, accompagné par Wurm, du Stift)

/38/ (143) Journaux de W. Waiblinger le 9/06/1823:

« ... et ne s'excusa qu'avec du non-sens. Il est terrible comme cet esprit une fois si grand se retourne maintenant dans des formules de mots vides. Éternellement on entend : Votre Majesté, Votre Sainteté, Votre Grâce, Votre Excellence, Monsieur le Révérend Père ! Très clément, je suis le Votre très humblement ! ... »

/39/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« On prononce en guise d'introduction quelques mots qui sont accueillis par les plus respectueuses révérences et un torrent de paroles qui n'ont aucun sens et sèment la confusion chez le visiteur.

/40/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Hölderlin veut être gentil et aimable avec les visiteurs et tombe en confusion, on ne le comprend pas. Ses questions et réponses sont autant véloces que confuses ; »

/41/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

Je le priai de me lire un passage, mais il ne prononçait que des mots insensés, la parole pallaksch lui semble signifier oui. »

/42/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842 :

« On lui adresse une question, par exemple « comment allez-Vous ? » etc., mais on ne reçoit comme réponse qu'un flot entier de mots, ou au moins, si la réponse est raisonnable, celle-ci accompagnée de tels mots comme e. g. « pallaksch, wari, wuri, oui cela serait comme ça, Votre Majesté ! »

/43/ (457) J. G. Fischer 30/01/1843:

« Il nous appelait « Majestés » et « Saintetés », et prononçait un tas de mots en langues étrangères. »

/44/ (429) De : Emma Niendorf [pseudonyme de Emma von Suckow]: Lenau in Schwaben (Leipzig 1853) : Une soirée chez G. Schwab 30/06/1842:

« ... et encore insère souvent le nom « Thekla » dans ses phrases horriblement cassées, et aussi du français. » ;

/45/ StA 7,3, Nr 530, p 140: Souvenirs de la nièce et de ses enfants :

« ... ne parlait que rarement et que des paroles déchirées ... » ;

/46/ (88) K. P. Conz à Kerner 9/04/1821:

« ... Prononçait quelques mots à moitié sensés, mais après peu se perdit dans son galimatias habituel – d'expressions et compliments en mi-français et mi-allemand ... » ;

/47/ (143) Journaux de W. Waiblinger le 24/10/1822:

« Je lui adressais maintes questions, les premiers mots qu'il prononçait étaient sensés, les autres du non-sens terrible. Quand je m'en allai et j'entrai chez le menuisier, Hölderlin dit à cette fille [Christiane Dorothea Zimmer] qu'il me reconnût, je aurais été chez lui, je serais un - ... brave homme. » (2^{ème} visite de Waiblinger, seul) ;

/48/ F. T. Vischer, StA, 7,3, Nr 490 p 41 :

On pouvait parler avec lui et communiquer par moments. Parfois le sens de ses paroles était raisonnable, mais d'un coup il devint obscur. Il souffrait de manque de cohérence de la pensée, mais pas d'idées fixes ... Plus tragique encore était l'impression d'un homme brisé ... Beaucoup plus on pouvait parler avec lui quand Waiblinger faisait ses études. Lui le connaissait bien et lui rendait visite souvent. »

/49/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842 :

« Le caractère fondamental de sa folie en général était sa distractibilité ... aussi il manque la concentration aux forces de son âme ... Après avoir parlé quelque chose de sensé avec quelqu'un il peut d'un coup, comme si son esprit s'était fatigué de l'effort de penser, babiller des choses totalement privées de sens, incompréhensibles, tomber dans un soliloque ou donner, sans vouloir, des réponses complètement erronées. Une fois je lui parlai de Matthison, et au début vraiment il entra dans le discours, mais après peu de temps je notai clairement qu'il ne parlait plus de Matthison, mais de moi ... » ;

/50/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 73 :

« Le caractère fondamental de sa folie était la distractibilité de son esprit - conséquence d'un épuisement énorme, l'incohérence de sa pensée et l'incapacité de parcourir avec ses idées un chemin déterminé jusqu'à un but défini. Souvent il ne faisait pas attention à ce qu'on disait, parfois il se perdait, après avoir parlé de façon sensée peu avant, dans un torrent de non-sens ... et plongeait dans ses soliloques étranges. De l'atonie de son esprit provenait aussi son désintérêt pour ce qu'une fois lui était cher ... » ;

/51/ (145) G. Schlesier sur Hölderlin au printemps 1823:

[E. Zimmer écrit à la mère de Hölderlin, le 23/03/1823]:

« depuis peu de temps H semble comme réveillé d'un long rêve. Il serait chez eux toute la journée. Quand on lui dit que son frère fût conseiller aulique à Stuttgart, il s'exclama : « quoi conseiller aulique ? conseiller aulique ? Je ne l'ai plus vu depuis que je suis ici, il faut que je lui écrive ... Puis il dit : « Il lit aussi le journal maintenant et me demanda, si Württemberg était bien un royaume [depuis 1806]. Il s'étonna quand j'affirmai. Il s'intéresse pour les Grecs et lit leurs victoires avec attention. Un de ces jours je lui dis que tout le Péloponnèse fût libéré des Turcs. C'est étonnant, il exclama, j'en suis content ! Avec mon Christian il parle en français : quand le temps sera bon il voudra souvent se promener sur le Österberg. [Le 31/01/1823 Waiblinger avait décidé de louer un pavillon sur le Österberg pour l'été] » ;

/52/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828): plusieurs fois, e.g. :

« Je lui demandai s'il se souvenait de Schelling. Il répondit « Oui : nous avons fait nos études ensemble, Monsieur le Baron ! » - Je dis qu'il se trouvait actuellement à Erlangen, et Hölderlin répliqua : « Avant, il était à Munich. » Il me demanda si je lui avais déjà parlé, et je répondis que oui. »

et : « ... lorsque j'en revenais, il savait toujours où j'avais été et aimait tout particulièrement parler de la Suisse, dont il célébrait la beauté de Zurich et Saint-Gall, et des messieurs Lavater et Zollikofer. ... et l'invitai sur le ton de la plaisanterie à être mon compagnon de voyage. Il eut un sourire aimable et compréhensif comme seul un sage peut en avoir et me dit : « Je dois rester chez moi et je ne suis plus en état de voyager, cher Monsieur. »

/53/ (297) E. Zimmer à Burk le 17/04/1837:

« ... 15 jours auparavant chez Hölderlin arriva un érudit de Dresde, et lui rendit visite, Hölderlin au début fut très malpoli avec lui, mais devint d'autant plus gentil qu'il entendit qu'il fût un érudit et s'est entretenu avec lui de façon assez raisonnable. »

/54/ (368) Journal de C. T. Schwab le 26/01/1841:

« Il était assez silencieux mais d'ailleurs parlait presque toujours en paroles compréhensibles. Il répondit d'habitude : « Vous pouvez avoir raison », « Vous avez raison » une fois « C'est une certaine vérité ». Je lui racontai que aujourd'hui j'avais lu une lettre de Athènes, et là il était très attentif et écoutait mon récit ; il approuva mes affirmations. »

Et le 25/02: « ... il était aimable et parlait assez et de façon compréhensible. »

/55/ Emma Niendorf, Reiseszenen in Bayern, Tyrol und Schwaben, (1840) pp 258 :

« ... poète malheureux. Souvent celui-ci avait des moments clairs, beaux ; par contre, quand il s'était intriqué dans une quelque phrase et ressentait qu'il ne parvenait plus à s'en extraire, il la terminait d'habitude avec le dernier argument décisif : « Z, ja ! ». »

/56/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... « Oui, Votre Majesté : vous dites ceci, vous affirmez cela ! Et moi il ne m'arrive rien ! » C'est d'ailleurs là une remarque que je lui entendis souvent. »

/57/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère:] « Sa troisième parole est : il ne m'arrive rien. »

/58/ voir /41,42/: P. Bertaux (/I,8/, p 359) a suggéré comme premier que pallaksch soit équivalent à pallax (grec) = beau jeune homme, tout à fait avec une assonance sexuelle ; Hölderlin adresse C. T. Schwab ainsi. M. Franz, en FHA 9, p 333, donne la préférence – dans le contexte des significations « oui » et « non » - à la racine grecque « pall- » : jeter, aussi : tirer au sort.

/59/ voir /44/ : La FHA, vol 9, annotation à LXV, p 414, voit une référence possible à la fille de Wallenstein, ou à « Histoire de la Comtesse Thekla von Thurn » de Benedikte Naubert, pour laquelle Hölderlin s'était passionnée en 1789. Ou, plausiblement, une référence au poème « Thekla. Eine Geisterstimme » de Schiller, écrit en 1802.

/60/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« « Il [Conz] me raconta qu'une fois Hölderlin s'était penché sur lui et lui avait lu quelques vers d'Eschyle. Il s'était ensuite écrié avec un rire convulsif : « Je n'y comprends rien ! C'est du kamalatta. ». Car une des particularités de Hölderlin est aussi de former de nouveaux mots. »

P. Bertaux (/I,8/, p 358) a remarqué que Kalamatta est un lieu dans le Péloponnèse, là où Hölderlin implante un épisode de son Hypérion. La FHA 9, p 307, suppose que Hölderlin se réfère à un épisode dans « Voyage de Anacharsis le Jeune à travers la Grecque » qui concerne une région déshabitée, où plus tard sera implantée la ville Kalamata. Cette ville en 1822 devient la capitale provisoire du mouvement pour la libération de la Grèce (probablement après l'épisode mentionné par Waiblinger) et ainsi connue d'un large public en Allemagne. La StA 7,3, supplément, p 556, remarque que dans une œuvre très connue au temps de Hölderlin : « Sakontala ou l'anneau décisif » (du 5^{ème} siècle après Christ) apparaît la Kamalata, le lotus indien, dans une citation, que Waiblinger utilise également dans le Phaéton. Des références multiples à Hölderlin donc, pas claires pourtant dans l'aspect chronologique. A noter aussi l'assonance au mot italien « matto, a » : fou.

/61/ (368) Journal de C. T. Schwab le 21/01/1841 :

« ... en se promenant, plusieurs fois il dit en me regardant : « Il a un visage tout à fait slavoyaquique » ... ».

Peters (Peters U. H.: Hölderlin. Wider die These vom edlen Simulanten, Reinbek (1982), p 166) y suppose une référence au peuple des Votyaks, remarquable par la liberté des mœurs sexuelles, et peut-être connu de Hölderlin. Plus probable une allusion au mot de dialecte sud allemand « Slawack, Schlawack » (= slovaque) signifiant à peu près garnement, homme déréglé ; y lié « schlawacken » : parler de façon incompréhensible.

/62/ (493) G. Schlesier 1843:

« ... Uhland lui envoya un bouquet pour son anniversaire qui lui fit un grand plaisir : « Prachutig ! il s'exclama, dans sa façon de parler. » [au lieu de prächtig = splendide]

et la même exclamation en (429): « Ce sont des fleurs prachasiatische! » [avec assonance à prächtig et asiatisch = asiatique].

A propos du même épisode : C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 77: « Un bouquet à lui envoyé par Ludwig Uhland pour son anniversaire le 29 mars 1843, lui fit un plaisir « frénétique » »

/63/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841:

„Je lui dis: „Vous avez une belle vue ici. » Il fit : « On peut avoir un bel aspect. » [jeu de mots avec Aussicht = vue et Aussehen = aspect]

/64/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... ou encore, il employait alors une tournure tout à fait étrange et habituelle chez lui : « Vous m'ordonnez de rester. » »

/65/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère:] « Quand il se sent trop serré et veut s'en aller, et on dit : Oh, restez donc encore Monsieur le bibliothécaire, alors il prend son chapeau avec encore plus de décision, fait une profonde révérence et répond : Votre Révérende Altesse avez ordonné que je m'en aille ! Ainsi il donne beaucoup aux gens et reste homme libre chez soi. »

/66/ (417) C. T. Schwab: esquisse d'une biographie, de février à septembre 1842 :

« Ainsi souvent il répond au lieu d'un simple Oui : « Vous ordonnez cela ». « Vous affirmez cela ainsi ». Au lieu de « Non, je ne veux pas » etc. il fait : « Vous ne ordonnez pas cela », « Vous ne affirmez cela », « je ne veux pas répondre à cela ».

On trouve une contruction analogue dans l'apophtegme pour C. T. Schwab « C'est une affirmation des hommes ... ».

/67/ (328) G. Kühne 1838:

« Il arrive ! » dit le menuisier ... il est de mauvaise humeur. Il dit que la source de la sagesse est empoisonnée aujourd'hui, les fruits de la connaissance sont des poches vides, vaine tromperie. Vous voyez ? il était dans le prunier et il a ramassé les trucs vides ! souvent il y a beaucoup de sens dans son discours confus ! ... Le menuisier me présenta comme facteur d'instruments venu pour accorder l'épinette. « Pas nécessaire, pas nécessaire ! » fit Hölderlin et chassa ses paroles. « Il faut guérir l'indisposition autrement. C'est bon, c'est bon. Aussi je vous connais depuis longtemps. Votre Grâce m'est connue depuis beaucoup de temps. Et si cela continue comme ça que aujourd'hui tout me réussit mal – Jupiter tiendra son conseil, mais n'épargnera même pas sa soeur. Oui [en français] ! » D'un coup il se tut et regarda devant lui sans rien dire. »

/68/ (143) Journaux de W. Waiblinger le 3/07/1822:

« ... remplit tout bout de papier qui lui tombait sous les mains avec un non-sens épouvantable, qui pourtant de temps en temps a l'apparence d'un sens infiniment étrange. Je reçus un rouleau de ces papiers et j'y trouvai des vers alcaïques métriquement tout à fait corrects sans aucun sens ... » ;

en (149) W. Waiblinger : Phaeton, Waiblinger se réfère à cette production : « Tout papier qu'il pouvait avoir il le remplissait ces temps. Voici quelques feuilles de ses papiers qui au même temps permettent un regard profond sur l'état terrible de son âme confuse ... » et il fait suivre les Phaeton Segmente : poésie fascinante.

/69/ (23) Kerner : Reiseschatten, le plus tard janvier 1811:

Le personnage du poète fou Holder ayant pour modèle Hölderlin (et qui correspond à ce modèle tellement que E. Zimmer (voir (25) et (26)) critique avec véhémence cette

représentation et se demande d'où Kerner aurait su « toutes ces choses de Hölderlin et moi ») y dit par exemple (pendant un voyage en diligence accompagné par un menuisier) :

« ... - Du nord donc verra le jamais entendu : car là montre le fer et son âme, l'aimant », il tombe dans une extase convulsive, et continue : « oh, vénérez moi l'esprit métallique de la terre, et son œil l'or ... », et « oh Allemagne, que tu es lissée comme le dos d'un âne ! » ; plus tard, renfermé dans une tour, de derrière les barreaux, il supplie les nuages de lui venir à l'aide.

Et : « Au fond de la mer », dit-il calmement « là où chevauche la sirène, là sonnent corail et moule---dans le château de cristal ils font la fête. Ma mère, elle m'apporta des fleurs, quand jadis je dormais dans mon berceau---La mère, hélas, les eut prises chez la dame noire dans la forêt,---elle donc amena un lis qu'il fut grand---et fut fermé le bourgeon---Là c'était la nuit, elle mit le lis devant le berceau dans un verre d'eau---là le bourgeon s'ouvrit sous la lumière de la lune et sortit s'envolant le diable, et il m'amena sur un mont dans mon berceau---hélas---(là il se mit à pleurer) Ne pleurez pas ! ne pleurez pas ! (il continua ainsi) la montagne s'ouvre,--vois t'y bouillonner le cortège lumineux des vierges blanches ? Celles portent l'enfant au baptême---Alléluia !---ah ! ah ! ah ! Dansez ! Voilà la musique ! Voyez vous le noyau de lumière enfoncé dans le cosmos bleu ? Nuages ! Vous feuilles d'azur et d'or ! Il s'étire maintenant, là, là c'est le bourgeon, - ouvre toi ! Il ondule maintenant, il s'épanche, couleur, lumière et son, ils se répandent du calice---respirent les monts, les vallées et les gouffres, et sucent et boivent avec impétuosité. »

/70/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Souvent aussi il me lisait d'autres livres qui je lui donnais dans la main. Mais il n'y comprenait rien, lorsqu'il est trop distrait, et incapable de poursuivre une propre idée, et moins encore celle d'un autre.

Et : « Hölderlin est devenu incapable de retenir une pensée, de l'éclaircir, de la suivre, de la rattacher à une idée analogue et ainsi, par un enchaînement logique, de la relier en usant de moyens termes, à un concept éloigné. Sa vie, nous l'avons vu, se déroule tout à l'intérieur de lui-même, c'est certainement là une des raisons principales qui l'ont fait sombrer dans cet état d'inertie dont il lui est impossible de sortir, ne serait-ce qu'à cause de son affaiblissement physique et de l'incroyable fragilité de ses nerfs. Qu'il lui vienne quelque chose à l'esprit, que ce soit un souvenir, ou peut-être une remarque inspirée par un objet du monde extérieur, et il se met à penser. Mais il lui manque alors tout le calme, toute la constance et toute la rigueur pour saisir ce qui en lui ne voulait naître que sous une forme nébuleuse. Il lui faudrait élaborer, mais la force de décomposer ne serait-ce qu'un concept en ses caractéristiques élémentaires lui fait défaut. Il voudrait approuver, mais comme il n'en va pas pour lui de la vérité, cette dernière ne pouvant être que le produit d'une réflexion saine et ordonnée, il nie aussitôt, car le monde de l'esprit tout entier n'est pour lui qu'illusion et brouillard, et tout son être est devenu d'un idéalisme forcené, et il faut le dire, effrayant. Si par exemple, il se dit : « Les hommes sont heureux », il lui manque alors la rigueur et la lucidité pour se demander pourquoi et comment ; il ressent en lui une sourde sensation d'opposition, il se rétracte et dit : « Les hommes sont malheureux », sans s'occuper de savoir pourquoi ni comment. En d'innombrables occasions, et parce que d'ordinaire il réfléchit tout haut, j'ai pu remarquer cette terrible lutte intérieure qui anéantit ses pensées naissantes. Lorsque vraiment il parvenait à retenir une idée ou un concept, la tête commençait à lui tourner, sa confusion n'en devenait que plus grande, un mouvement convulsif courait sur son front, il secouait la tête en criant : « Non ! Non !

Et : au lieu de trouver un fil qui lui permettrait de relier les divers éléments, c'est une multitude de fils qui s'emmêlent et se perdent ainsi dans une trame confuse qui ressemble à

une toile confuse. Il en devient abattu, passe d'un sujet à l'autre, ... mais il s'exprime alors de façon obscure et tout à fait aventureuse, ... »

Et : Ainsi est-il donc absorbé par lui-même, à moins qu'il ne se trouve dans un état de complète apathie. Se trouve-t-il en présence de quelqu'un, que déjà les multiples manifestations qui le rendent si inaccessible et incompréhensible apparaissent. Au début, il est à ce point plongé en lui-même qu'il ne prête pas la moindre attention à ce qui se passe en dehors de lui. Il y a entre lui et l'humanité un gouffre insondable. Il s'en est décidément sorti, comme pour autant lui sont venues à manquer les forces d'elle. Il n'y a plus de lien avec elle, ne serait-ce le seul souvenir, l'habitude, la nécessité et un instinct jamais totalement supprimable. »

Et : « Si on lui disait, les Grecs ont été extirpés jusqu'au dernier descendant, ou qu'ils auraient vaincus complètement et existeraient comme état indépendant, cela lui serait indifférent, il ne le percevrait même pas, car c'est trop éloigné pour lui, le dérange trop. Ainsi, si on lui avait dit que je serais mort, il aurait dit, avec une grande affectation : Bon Dieu, est-il mort ? – Mais il n'aurait rien ressenti dans le premier moment, et rien pensé ... et après quelque temps, seulement, quand il aurait pu entrer en lui peu à peu, il aurait parlé de ma mort ... »,

Et : ce manque total de sympathie et l'intérêt pour ce qui se passe en dehors de soi, cette répugnance et cette incapacité à percevoir, à reconnaître, à comprendre, à accepter une autre individualité, sont autant de raisons qui rendent impossible toute communication précise avec lui.

Et : Toutes les choses insensées qu'il se dit à lui-même et qu'il dit aux autres sont la conséquence de sa façon de s'occuper. ... Il dit quelque chose de raisonnable, mais ne peut élaborer sa pensée ; il lui vient une autre pensée à l'esprit qui chasse la précédente et, à son tour, est chassée et anéantie par une troisième, puis une quatrième. Il en résulte une terrible confusion dans laquelle il se sent mal, il dit des choses qui n'ont pas de sens, prononce des banalités, le temps pour son esprit de se reposer. ... Et s'il se retrouve dans la situation gênante de devoir faire une réponse, il ne veut plus réfléchir, il ne comprend pas ce qu'on lui dit parce qu'il n'y fait pas attention, et se débarrasse alors avec quelques paroles insensées de son interlocuteur.

/71/ Il n'y a pas d'indications que Hölderlin ait eu des difficultés à se faire comprendre par les membres de sa famille d'accueil, ou ne les ait compris. Le peu de bribes de conversations qui nous ont été transmises laisse entrevoir un échange normal, e. g. :

- (28) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 19/04/1812:

- la citation en /31/ et plus avant :

« Son esprit poétique se montre toujours actif, ainsi il a vu chez moi le dessin d'un temple et me dit d'en faire un en bois, je lui objectai qu'il me fallait travailler pour gagner mon pain, que je n'avais pas comme lui le bonheur de vivre dans le repos philosophique. Lui, immédiatement, il me répondit : Hélas ! que je suis un pauvre homme », et dans la même minute il m'écrivit avec un crayon le vers suivant sur une planche

Les lignes de la vie sont désunies

Comme les chemins, et les monts à la lisière.

Ce qu'ici nous sommes peut là un dieu parfaire

Avec éternelle récompense et paix et harmonies. »

- la remarque de Hölderlin à Christiane Dorothea Zimmer en /47/,

- la citation en /32/ ;

/72/ (470) Lotte Zimmer à Karl Gok le 7/06/1843:

« ... mais il lui fallut se relever et il me dit qu'il ne pouvait pas rester au lit par peur et je lui parlai alors et ne le quittai plus.... »

/73/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Quand quelqu'un lui parle en italien, il y répond tout de suite en italien et parle plus, et de façon plus sensé que d'habitude, de toute façon une visite noble le flatte beaucoup ... » ;

/74/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Un étranger total il l'accueille d'une façon complètement insensée »

et : « L'étranger s'entend appeler Votre Majesté, Votre Sainteté, mon révérend Père. Mais Hölderlin est extrêmement agité : il déteste recevoir de telles visites, et après est toujours plus troublé qu'avant. A cause de cela je ne m'exécutais pas volontiers lorsque quelqu'un me priait de l'emmener chez Hölderlin. Mais je préférais encore cela, plutôt que de le laisser y aller seul. Car cette apparition était trop nouvelle, trop dérangeante pour cet être solitaire, coupé de tout contact avec les hommes, et le visiteur ne savait le traiter. Assez tôt d'ailleurs, Hölderlin commençait à remercier le visiteur d'être venu, à faire révérence sur révérence, et il valait alors tout aussi bien ne pas s'attarder.

/75/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... de même il se rappelle moins volontiers ce qui jadis occupa une place importante dans sa vie et fut à l'origine de sa maladie. Mais lorsque cela lui revient, il devient épouvantablement agité, rage, crie, il déambule des nuits entières, devient plus insensé qu'à l'ordinaire, et ne s'arrête que lorsque la nature de son corps affaibli réclame ses droits. »

« ... et lorsqu'on lui demande directement : « Cela fait maintenant longtemps que vous n'avez plus été à Frankfurt », il répond juste avec une révérence : « Oui, Monsieur [en français], c'est ce que vous prétendez », et il s'en suit un flot de mots en français pour moitié. »

et : « Souvent, lorsqu'il coupait ainsi court à une question, j'eus envie de l'obliger par la force à me donner une réponse raisonnable, je retournai les mots, ne me laissai pas décourager, répétais la même chose dans toujours une autre formulation, et ne m'arrêtai que lorsqu'il se mettait dans une grande agitation et éructait un flot de paroles terriblement confus et insensé. »

/76/ (458) J. G. Fischer:

« ... puis je lui rappelai sa Diotima. « Hélas », dit-il, ne me parlez donc de Diotima, elle était un Être ! Et savez-vous ; elle m'a donnée 13 fils, l'un c'est l'empereur de la Russie, l'autre le roi de l'Espagne, le troisième Sultan, le quatrième le Pape etc. Et savez-vous quoi alors, » La suite il la prononçait dans le dialecte souabe : « savez-vous, comme le disent les souabes : Elle est devenue folle, folle, folle, folle. » Cela il le dit avec une telle agitation, que nous on s'en alla ... »

Hölderlin traduit l'exclamation d'Antigone : « Hélas, on rit de moi/on se moque de moi/on m'insulte ! » avec « Hélas ! Ils me rendent folle (voir D. Uffhausen: „Weh! Närrisch machen sie mich.“ en : Hölderlin Jahrbuch 1984-1985, p 306).

/77/ (457) J. G. Fischer à A. Neubert, le 30/01/1843:

« ... lorsqu'on lui rappela son amante, il admit de la connaître, mais il la confondit aussitôt avec la femme chez laquelle il habite. »

/78/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 21/01/1841:

« ... où il dit a voix basse pour soi : « tu me comprends donc toi aussi ». »

et : « Lorsque je lus dans son Hypérion il dit à soi-même : « N'y regarde donc pas autant, c'est cannibalique. » ... en se promenant, plusieurs fois il dit en me regardant : « Il a un visage tout à fait slavoyaquique », et encore : « Il est beau Monsieur le Baron ... ». »

/79/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« mais il était tellement épouvanté et hors de soi qu'il me pria qu'on s'en aille et m'appela, ce qu'il ne fait jamais, avec mon titre correct ... » ;

/80/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il s'effraya e. g. une fois à l'extrême quand il vit un enfant dans une position dangereuse à la fenêtre, il accourut et l'enleva. »

/81/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... quand il est agité par quelque chose d'inhabituel, son comportement devient beaucoup plus sensé que d'habitude, cela c'est le cas surtout quand il est épouvanté par quelque chose. Un enfant de ses parents d'accueil une fois se pencha en avant dangereusement en regardant de la fenêtre, lorsqu'il fut dans leur chambre, et il accourut et l'enleva. Quand une fois des étudiants ivres lui rendaient visite, il s'en alla tout tranquillement dans un certain lieu et y resta si longtemps que les tapageurs dégagèrent. »

/82/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 9/06/1823:

« Avant, il n'arrêtait jamais de parler avec soi et toujours : « d'accord : Mais non ! vérité ! Je suis très dévoué à Votre Grâce, je exprime mon plus grand dévouement pour Votre Grâce – oui, oui, plus que je peux dire ... » ;

/83/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

plusieurs fois, e. g. :

« Déjà on entend parler à l'intérieur et l'on croit que Hölderlin reçoit des visiteurs. Pourtant le brave menuisier dit que il est tout seul, mais qu'il parle nuit et jour avec soi-même. »

et : Ce faisant, il parle constamment à lui-même, se pose des questions et se répond, tantôt par oui, tantôt par non, souvent par les deux. Car il aime nier. »

/84/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

plusieurs fois, e. g. :

« Encore avant d'entrer dans cette chambre, d'habitude on entend parler à voix haute dedans, mais à la question, si il y avait déjà quelque visiteur, on reçoit une réponse négative ... »,

et : « On peut être chez lui pour des heures sans rien d'entendre d'autre que quelques courtes réponses mélangées avec des mots insensés et de tels soliloques qui d'ailleurs sont rapides et précipités et jamais totalement compréhensibles. »

/85/ StA 7,2, Nr. 383, p 417 : G. Schwab à Schelling le 02/03/1847 :

« Déjà alors [en 1811] nous étudiants vîmes le pauvre Hölderlin arpenter son Zwinger [un jardin relativement grand, clôturé par un mur, qui s'étendait de la maison pour environ 200 mètres le long de la rive du Neckar] de long en large, farouche et muet. »

/86/ StA 7,3, Nr. 489, p 41: Souvenir de Max Eifert:

« ... jusqu'à quelques années auparavant le poète malheureux Hölderlin se promenait, avec les sens confus et plongé dans des soliloques décousus continus, accessible que rarement pour des visiteurs juvéniles qu'il reçut avec condescendance et une gravité assumée. »

/87/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 3/07/1822:

« Depuis 6 ans il se promène tout la journée dans sa chambre et murmure avec soi-même, sans faire quelque chose. La nuit souvent il se lève et arpente la maison ... »

/88/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 3/07/1822:

« Nous partîmes, lorsque nous descendîmes l'escalier, nous vîmes encore une fois à travers la porte ouverte, comme il courut de long en large. L'effroi me fit tressaillir, je me souvins des bêtes qui courent dans leur cage ... »

et le 9/06/1823:

« Le matin, de ces jours, à partir de 4 heures moins un quart jusqu'à presque midi il arpente le Zwinger de long en large. »

/89/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Sa journée est extrêmement simple. Le matin, et particulièrement en été où de toute façon il est en général plus agité et tourmenté, il se lève avant ou avec le soleil, et quitte aussitôt la maison pour se promener dans l'enclos. Cette promenade dure environ quatre à cinq heures, ... Après, il rentre à la maison et l'arpente de long en large. ... Le reste de la journée se perd en soliloques et promenades dans sa chambrette. »

Et : « On ne lui permet pas de sortir seul, mais seulement de se promener dans le Zwinger devant la maison. »

/90/ (190) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 01/11/1828 :

« A la suite de l'aménagement récent de la maison il a un couloir de 42 pas de longueur maintenant qu'il parcourt tous les jours avec des énormes pas. »

/91/ (200) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 18/07/1829:

« Cet été il ne se levait plus aussi tôt qu'avant, normalement c'est les 5 heures quand il se lève, il se couche pourtant déjà à 7 heures et demi, à part le temps des repas et l'après-midi lorsqu'il boit son café il ne s'assied pas, mais se promène toute la journée ... »

/92/ (216) E. Zimmer à Burk le 21/01/1832:

« toute la journée quand il n'est pas assis au piano il est en mouvement incessant, que le soir avant le dîner il s'assied un peu parfois. »

/93/ (250) E. Zimmer à Burk, le 18/07/1834:

« Sa vie est toute régulière. Le matin à 3 heures il se lève et se promène dans les couloirs jusqu'à 7 heures quand il va déjeuner, après il joue du piano souvent pendant 2 heures, et chante souvent au même temps, le reste de la journée il se promène dans la maison. »

/94/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Avec le rayon le plus tôt du soleil il quitte son lit et il se promène des demi-journées entières dans les couloirs ou dans le petit jardin de la maison. »

/95/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère]: « Il dort bien, sauf l'été chaud, là il monte et descend l'escalier la nuit. »

/96/ (357) souvenirs de Lohbauer le 15/04/1840:

« Hölderlin qui souvent se promenait dans sa chambre, agité, avec un bonnet blanc sur la tête, de façon qu'on le voyait passer planant tantôt à cette fenêtre, tantôt à une autre, donna à Eduard [Mörike] la première idée [pour la ballade « le chevalier de feu ». »

/97/ (362) Lotte Zimmer à Burk le 24/07/1840:

« habituellement il se lève le matin déjà à 5 heures, où il est assez agité pour quelques heures, mais après il est calme toute la journée ... et le soir il se promène dans la maison ou dans le petit jardin ... »

/98/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Sa façon de vivre est très simple. Le matin il se lève très tôt et se promène dans le couloir en bas et dans le Zwinger devant la maison, qui a été transformé en petit court, pendant plusieurs heures ... Auparavant il faisait des longues promenades parfois, accompagnait ses parents d'accueil dans les champs, et Waiblinger dans son pavillon et dans une auberge à un quart d'une lieue et venait chez Conz dans son jardin, depuis plusieurs années on ne peut plus l'amener à sortir.

/99/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère]: « « Il faut le prendre comme un enfant », dit le maître, « alors il est sage et aimable ... Auparavant je l'emmenais dans les vignes. Mais là il a fait quelques bêtises ... Il se lève avec le soleil, il n'a pas de calme chez soi, et se promène dans le jardin, frappe au mur, ramasse des fleurs et de l'herbe, fait des bouquets et les froisse à nouveau ... les réponses rarement sont affirmatives, il y a un fort esprit de négation en lui. » »

/100/ StA 7,3, Nr. 532, p 142: Compte-rendu de F. K. Benndorf, 1908 :

« ... pendant ses vastes promenades il était habillé de façon bizarre, et il courait très vite avec ses bras croisés. »

[Probablement les promenades dans le Zwinger, vêtu de sa robe de chambre]

/101/ (344) Lotte Zimmer à Burk le 15/10/1839:

« Vous ne vous imaginez pas comme il déchire les chemises beaucoup plus que les gens qui travaillent dur, Il a toujours les mains dans les manches et joue avec elles ... » ;

/102/ (435) Lotte Zimmer à Zeller le 30/08/1842:

« ... il use immensément beaucoup de linge blanc, et déchire aussi beaucoup de literie, puisque il dort si agité. »

/103/ (28) E. Zimmer à la mère de Hölderlin, le 19/04/1812:

« ... aussi il a été plus calme que d'habitude depuis un quart d'une année, même dans le paroxysme il ne rageait pas beaucoup, et le plus souvent ça passait vite. »

/104/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« L'été souvent il est assailli d'agitation à ce point qu'il se promène des nuits entières dans la maison de long en large. »

/105/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Dans les premiers temps chez le menuisier, il avait encore de nombreux accès de rage et de fureur, de sorte que souvent ce dernier se voyait obligé de recourir à son poing dur pour intimider dûment l'enragé. Il lui arriva même une fois de chasser de la maison tous les apprentis et de fermer la porte. Dès qu'il voyait quelqu'un de la clinique, il se mettait en colère et convulsions. Puisque souvent il se promenait librement, il était naturellement exposé à la dérision des vils gens comme il en existe partout, et pour la bestialité desquels même un effroyable délabrement mental, excusé par le malheur, est objet de sa stupide malice. Lorsqu'il s'en rendait compte, cela mettait Hölderlin dans une telle fureur qu'il leur jetait des pierres et des excréments, et là c'était sûr que sa rage perdurait pendant encore une journée. »

/106/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère]: « « Oh, maintenant ça va avec lui », dit le brave maître copeau, « il n'y a plus de mal en lui, il est sage et doux. Au début, quand je le pris chez moi, il a eu encore ses accès. Une fois à force de coups il m'a chassé de la maison tous mes apprentis. Alors je l'ai pris avec mes deux poings, je l'ai secoué bien fort et l'assis sur une chaise, j'ai frappé sur la table avec les mains et j'ai lui dit, que je voulais bien venir à bout du mal en lui. Avec cela la bête en lui, qui a voulu dominer son bon esprit, a eu respect de moi, s'est couché et n'a jamais plus bougé. » »

/107/ (277) E. Zimmer à un inconnu, le 22/12/1835:

« Je n'ai plus de difficultés de lui, mais avant il a été souvent en fureur que le sang lui montait dans la tête tellement que souvent il était d'un rouge brique et insultait tout qu'il rencontrait. Mais une fois passé le paroxysme, alors il était toujours le premier à tendre la main pour la réconciliation. »

/108/ (39) E. Zimmer à la mère de Hölderlin, le 22/02/1814:

« Comme ce serait à souhaiter pour Votre Cher et Bon Hölderle qu'il n'ait plus d'accès sauvages, et qu'il vive serein et content ainsi. »

/109/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Pendant le temps où même des liens pourraient à peine venir à bout du fou furieux, il sauva au péril de sa vie un enfant d'un endroit dangereux. »

/110/ StA 7,2, Nr 356, p 367 : J. Kerner à Emma Niendorf le 01/11/1844 :

« ... plus violents sont ces accès, plus rapidement il s'éteignent. Avec Hölderlin c'était complètement différent quand il venait à Tübingen. J'étais chargé à tenir le journal de sa maladie en ce temps là et je me rappelle encore bien ... » ;

Cette remarque se réfère au séjour dans la clinique et semble indiquer que les accès de Hölderlin étaient violents (comme témoignés par d'autres sources) et de durée étendue.

/111/ (219) E. Zimmer à Burk le 16/04/1832 :

« ... votre pupille est assez bien et seulement un quelque peu agité, j'espère pourtant une amélioration prochaine. »

et : (228) E. Zimmer à Burk le 29/01/1833 :

« ... toujours assez bien, et serein, et a en fait un sommeil assez calme ... »,

et : (231) E. Zimmer à Burk le 16/04/1833 :

« ... votre pupille est bien ... »,

et : (233) E. Zimmer à Burk le 17/07/1833 :

« ... se trouve assez bien ... »,

et : (237) E. Zimmer à Burk le 6/11/1833 :

« ... assez bien et allègre. »

et : (241) E. Zimmer à Burk le 29/01/1834 :

« ... assez bien, et toujours de humeur sereine. »

et : (245) E. Zimmer à Burk le 16/04/1834 :

« ... assez bien, il n'est jamais malade, et il est aussi serein et content. »

et : /93/,

et : (256) E. Zimmer à Burk en novembre 1834 :

« ... bien, et sage. »

et : (265) E. Zimmer à Burk le 21/04/1835 :

« ... bien et sage. »

et : (279) E. Zimmer à Burk le 24/01/1836 :

« ... assez bien et est aussi agréable dans son comportement. »

et : (280) E. Zimmer à Burk le 29/01/1836 :

« ... bien et assez sage. »

et : (283) E. Zimmer à Burk le 20/04/1836 :

« ... se trouve assez sage ... »,

et : (286) E. Zimmer à Burk en juillet 1836 :

« ... assez bien et ne s'est pas dégradé même dans les journées de chaleur ... par contre il parcourait la maison en milieu de la nuit. »

et : (289) E. Zimmer à Burk le 5/11/1836 :

« ... tout comme auparavant, et il est aussi assez bien ... »,

et : (293) E. Zimmer à en janvier 1837 :

« Votre pupille est toujours pareil à soi même. »

et : (297) E. Zimmer à Burk le 17/04/1837 :

« ... assez bien et vif, la grippe dans notre maison n'a épargné que lui. »

et : (300) E. Zimmer à Burk en juillet 1837 :

« ... assez bien ... »,

et : (304) E. Zimmer à Burk en novembre 1837 :

« ... assez bien et toujours dans son état d'avant. »

et : (309) E. Zimmer à Burk le 27/01/1838 :

« ... toujours assez bien, et aussi toujours assez serein ... »,

et : (314) E. Zimmer à Burk le 17/04/1838 :

« ... assez bien ... »,

et : (324) E. Zimmer à Burk en juillet 1838 :

« ... tout à fait bien ... ».

/112/ (338) Lotte Zimmer à Burk le 4/02/1839:

« Monsieur le Bibliothécaire à présent est très agité, le temps l'influence énormément, il change presque tous les jours, souvent il est tout calme et tranquille et vraiment si méchant et agité, que souvent on est surpris avec quelle rapidité cela change, même la nuit il se lève et se promène ... »

et: (339) Lotte Zimmer à Burk le 20/04/1839:

« ... est-il très agité pour quelques jours ce qui est ainsi toujours avec un temps si changeant, ce qu'en particulier fait une grande influence chez lui. »

et: (344) Lotte Zimmer à Burk le 15/10/1839:

Monsieur Hölderlin à présent se trouve bien, et parfois très agité. »

et: (346) Lotte Zimmer à Burk le 5/11/1839:

« ... A présent il est plus calme que quelque temps avant où souvent il rageait beaucoup, hélas il change toujours ... »

et: (352) Lotte Zimmer à Burk le 1/02/1840:

« Votre Monsieur pupille à présent se trouve assez bien, Il a été très agité avant, et parfois extrêmement véhément, ce que n'est plus si mauvais. »

et: (356) Lotte Zimmer à Burk le 29/02/1840:

« ... avec Monsieur le Bibliothécaire ça va vraiment très bien, Il n'est plus si agité. »

et: (358) Lotte Zimmer à Burk le 21/04/1840:

Votre Monsieur pupille à présent se trouve assez bien, et calme. Il semble le bon temps fait beaucoup effet aussi chez lui ... »

et: (362) Lotte Zimmer à Burk le 24/07/1840:

« Monsieur le Bibliothécaire se trouve toujours très bien ... »

et: (369) Lotte Zimmer à Frau Gok le 17/01/1841:

« A présent il se trouve assez bien, à l'exception que la nuit il est souvent très agité, ce qui est ainsi déjà depuis plusieurs années, et qui change toujours chez lui. »

et: (392) Lotte Zimmer à Frau Gok le 24/05/1841:

« ... maintenant pourtant il est bien à nouveau, seulement la nuit il est très agité que souvent je dois lui dire au milieu de la nuit qu'il soit donc tranquille, que personne ne peut dormir où il tout de même cède ... »

et: (414) Lotte Zimmer à Zeller le 26/01/1842:

« ... à présent bien et assez calme. »

et: (435) Lotte Zimmer à Zeller le 30/08/1842:

« ... A présent il se trouve bien, la chaleur l'a fait souffrir souvent, ainsi qu'il devenait si méchant qu'il fallait le rappeler à l'ordre, où il prit ma mère, après qu'elle l'avait rappelé à l'ordre par le bras tout doucement et la conduisit dans notre chambre et dit Il faisait assurément plus de bruit et il a été tellement fort qu'il balançait les chaises par la chambre ... nous on n'a aucune peur de lui quand il rage ainsi, car on y est déjà habituées ... »

et: (443): Lotte Zimmer à Zeller le 7/11/1842:

« ... à présent bien ... »

et: (451) Lotte Zimmer à Essig le 28/12/1842:

« ... à présent bien. Il se reste toujours pareil ... »

et: (454): Lotte Zimmer à Essig le 30/01/1843:

« ... à présent très bien ... »

/113/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 25/02/1841:

« Il est à présent, comme toujours dans cette saison, très enragé, parcourt les couloirs, parle de façon très véhémement et vite avec soi ; j'attends quand j'arrive chez lui dans ces moments (qu'arrivent et s'en vont en poussées) ... »

/114/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Je le visitai dans une période où je n'avais encore été souvent chez lui, un jour qu'il avait ragé déjà de manière véhémement, et était généralement de très mauvaise humeur, il me pria de m'en aller, puisque je ne voulais pas aller il me dit, tout sérieusement avec le doigt levé : « Je suis notre Bon Dieu ». Cela n'était, évidemment, qu'un pieux mensonge qu'il utilisa pour m'éloigner, parce qu'il sentit s'approcher en lui une forte excitation, car autrement jamais ne lui vient l'idée de faire une telle déclaration et il n'a pas du tout une idée fixe, mais souffre seulement d'une faiblesse du pouvoir de raisonner et d'accès momentanés de frénésie, lesquels pourtant sont plus rares et moins forts, puisqu'il est plus vieux.

Souvent il crie de façon très véhémement en se promenant dans sa chambre, et piétine le plancher ... Aussi souvent pendant la nuit il rage et se promène dans sa chambre, mais ces accès ne sont plus aussi forts qu'autrefois, puisque alors il n'arrivait pas rarement qu'il couvrait de bleus les apprentis menuisiers ; maintenant il ne dépasse pas un discours véhément, piétiner et crier. De tels accès sont plus fréquents au printemps et en automne, quand il est plus agité ... »

et: C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« ... d'ailleurs l'influence des astres restait toujours visible, pendant la lune croissante, et au printemps et en automne se montrait une véhémence plus grande. »

/115/ F. Notter: StA 7,4, p 358: dans son essai sur J. Kerner en 1842:

« ... les singles éruptions de sa [Hölderlin] maladie à cette époque [1811] avaient encore plutôt la couleur d'une imagination poétique seulement exagérée luttant pour la génialité ... laquelle, pour soi-même, en fait pouvait sembler plus ridicule que déplorable. » ; il ajoute que Hölderlin n'était pas du tout tombé dans la « folie totale » qui l'englobe maintenant [1842].

/116/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 61:

« Hölderlin n'était pas un fou dangereux ; on leva donc sous peu l'observation étroite à laquelle il a été soumis dans la clinique ... ; il n'y avait rien à craindre si non qu'il entraînait de temps en temps dans des petits conflits avec les apprentis menuisiers se terminant par quelques coups de poing. »

et: « d'une comparaison des témoignages recueillis dans des périodes différentes il semble émerger seulement que autrefois les paroxysmes étaient plus véhéments laissant un grand épuisement corporel, tandis que plus tard ils étaient moins violents, et que le corps se fortifiait, l'esprit pourtant diminuait de plus en plus. »

/117/ StA 7,3, Nr. 530, p 140 : Souvenirs de la nièce et de ses enfants :

« Dans les dernières années de sa vie il n'était plus hanté par les accès proprement dit de son malaise, au plus d'une forte agitation qui l'obligea à se promener durant la nuit. »

/118/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 62:

« Dans les premières années chez Zimmer il passait la moitié du temps dans le lit, en suite pourtant il s'habitua à se lever tôt et il s'allongeait moins souvent sur le lit. »

/119/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 9/06/1823:

« La vue, le matin de printemps splendide semblait tout de même avoir un effet sur lui ... Zimmer déjà s'émerveillait du fait qu'il entrait dans le pavillon, mais il lui sembla incroyable quand Hölderlin fuma même une pipe que je lui remplis et allumai, et qui lui sembla plaire assez ... il devint plus silencieux, regarda beaucoup par la fenêtre, ne dit plus rien, comme avant : Etonnant que beau, que Votre Grâce a ici – baissa à nouveau, pensif, l'œil en soi, se tut, ne bougea la bouche que très rarement pour un son convulsif ... »

/120/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Le menuisier s'étonna bientôt que je puisse avoir sur lui une si grande influence, qu'il m'accompagna quand je voulais, et que même en mon absence il s'occupasse autant avec moi. Le plus grand plaisir que je pouvais lui faire, c'était de l'emmener dans une jolie maisonnette que j'habitais sur l'Österberg, ... C'est donc là qu'une fois par semaine j'emmenai Hölderlin. ... Hölderlin ouvrit la fenêtre, s'assit à proximité et commença en des termes assez compréhensibles, faire l'éloge du paysage. Je remarquai d'ailleurs qu'il allait mieux lorsqu'il était dehors à l'air libre. Il soliloquait moins, ... et si je lui bourrai même la pipe et lui donnai du feu, il loua le plus vivement le tabac et l'instrument, et fut pleinement satisfait. Il cessa de parler, et comme là il se sentit le mieux, et comme il n'était pas bon de le déranger, je le laissai en lisant quelque chose. »

Je l'invitai aussi à m'accompagner dans un jardin où l'on servait du vin. La vue y était très jolie et on ne pouvait être observé du tout. Hölderlin buvait comme un homme. Il aimait aussi la bière. ... Il se sentait tout à fait bien quand il fumait une pipe. En effet, il cessa de parler et se comporta calmement. »

et: « La nature, une jolie promenade, l'air libre lui faisaient toujours du bien .. »

et: « C'est une grande pensée exaltante que Hölderlin comprend encore la sainte mère nature ... C'est ce que prouve son comportement quand il est dehors à l'air libre, cette influence et cet effet bénéfique et apaisant que la nature exerce sur lui, ... »

/121/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février au septembre 1842 :

« La nature exerce encore maintenant une grande influence sur l'état de Hölderlin, une belle journée sereine le met dans une humeur allègre, douce, où les soliloques deviennent plus rares et où sa tendance à la contradiction et à la négation diminuent. Une belle nuit de lune l'attire souvent à la fenêtre et parfois ainsi il regarde dehors pour la moitié de la nuit. »

/122/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« Tout ce qu'est proche du sentiment immédiat exerçait une grande influence sur lui jusqu'à la fin. »

/123/ (90) K. Gok à Kerner le 20/04/1821 :

« Pour son âge je le trouvai de bon aspect, et très aimable et tranquille ; ... »

/124/ StA 7,3, Nr. 530, p 140 : Souvenirs de la nièce et de ses enfants :

« Souvent ils racontaient comme il était assis à la fenêtre, le regard sur le fleuve passant dehors, un sourire triste autour de la bouche fine, les mains jointes en calme, une tranquillité merveilleuse dans ses nobles traits. »

et : « d'ailleurs le plus souvent il regarda devant soi calmement. »

Beck remarque : « Ses souvenirs ont une coloration harmonieuse provoquée par une piété de famille et par la fantaisie, et sont donc à percevoir avec grande caution, parfois sans doute erronés ... » ;

/125/ StA 7,3, Nr. 532, p 142: Compte-rendu de F. K. Benndorf, 1908 :

« Elle [probablement Catharine F. Eberhardt] ... raconta qu'il ne parlât jamais et, quand un étranger s'adressa à lui, se mit au piano pour jouer. »

/126/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 78:

« Au début on privait, quand c'était possible, Hölderlin de la possibilité de s'exprimer en écrit, parce que cela l'agitait toujours ; plus tard, quand il devenait plus calme en général, cette tendance n'était plus tellement forte et on pouvait le satisfaire, sans rien craindre. »

/127/ D. E. Sattler O Insel des Lichts, en : Hölderlin Jahrbuch 1986-1987, p 213 :

Après une analyse du « Homburger Folioheft » (qui Hölderlin avait commencé fin 1802 et qui contient poésies, esquisses, notes des années jusqu'à 1806/1807) et d'autres sources Sattler conclut que celui-là et tous les autres manuscrits ont été soustraits à Hölderlin au début de l'été 1807 par E. Zimmer, et consignés à la famille. Il semble pourtant que Sattler ait retirée cette hypothèse (Hans Gerhard Steimer, communication privée).

/128/ (90) K. Gok à Kerner le 20/04/1821:

« ainsi elle [la mère] craint quand même que la nouvelle de l'édition de ses poésies, laquelle maintenant, dans son état, grâce à Dieu, relativement calme, il pourrait percevoir facilement, puisse avoir un effet négatif sur son état d'esprit . »

Craint elle aussi que une conscience de soi renforcée de Hölderlin puisse affaiblir le contrôle de la famille sur lui ?

/129/ (93) J. Kerner à K. Gok le 10/05/1821:

« Sans préparation, pourtant, on ne lui pourrait pas remettre un recueil de ses poésies ... D'ailleurs, autrefois il exprima une grande joie, quand je lui montrai de ses chants dans l'almanach de Seckendorf, eux aussi édités pendant son absence d'esprit. Mais c'était il y a 10 ans. Comment est son état d'âme maintenant – j'ignore. »

/130/ (27) E. Zimmer à Hölderlins Mutter le 14/10/1811:

« ... nous rencontra professeur Konz et salua Votre Fils, l'appela Monsieur Magister, tout de suite Votre Fils répliqua Vous dites Monsieur Magister, Konz demanda pardon à Votre Fils et dit chez nous, vieilles connaissances, ce n'est pas important quels titres nous nous donnons ... et Konz dit, adieu Monsieur le Bibliothécaire cela rendit tout content Votre Fils. Mais 3 jours après il éclata et dit avec véhémence. Je ne suis aucun Magister je suis Bibliothécaire de la Cour tempête et jura contre le Consistoire et était mécontent longtemps, à ce propos, .. » [Magister est le titre conféré à Hölderlin après la fin de la première partie de ses études de théologie à l'université de Tübingen. En 1804 il obtint – avec l'intervention et l'aide active de Sinclair – le poste de bibliothécaire de la Cour de Homburg, à sa grande satisfaction. Il porte donc le titre « bibliothécaire de la cour » à juste titre] ;

/131/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Tout de suite il se mettait en rage et convulsions quand il voyait quelqu'un de la clinique. » ;

/132/ (23) de « Reiseschatten » de Kerner, le plus tard janvier 1811:

« ... Et alors mon pauvre, égaré, (ici il [le pasteur] s'adressa à Holder [=Hölderlin], en essayant de lui remettre tous ses écrits,) ... ami ... voulez recevoir ... les écrits, lesquels la rédaction vénérable du 'schmeckender Wurm' par rapport à leur recension élogieuse m'a --- ah malheur ! s'écria le pasteur : - car ici mon pauvre ami fou l'attrapa par la gorge, et l'aurait étranglé ... » ;

/133/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

Pourtant Hölderlin ne supporte pas ses parents, quand ils lui rendent visite après bien des années il se jette sur eux en rage. J'ai entendu par des voies éloignées que son frère a épousé l'amante de Hölderlin. Mais je crois que cela s'est passé après qu'on vit que Hölderlin était perdu. »

/134/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« A nouveau, mais pour la dernière fois, son coeur triste, tellement ouvert pour l'amour dut être embrasé. Mais on fut contraint de lui arracher l'objet de son affection et de son adoration, et un consanguin très proche de Hölderlin épousa la femme. Il n'en fallait pas plus pour achever la fureur de Hölderlin. Plus jamais de son vivant il ne voulut voir cette personne, bien qu'elle fût autour de lui souvent. Il prétendit tout à fait qu'il n'avait pas l'honneur d'avoir jamais vu Sa Majesté. »

/135/ (90) K. Gok à Kerner le 20/04/1821:

« Je rendis visite au malheureux Hölderlin vers la fin de l'année dernière ... ; Vous pouvez imaginer quelles sensations me saisirent lors de ces retrouvailles. Je le trouvai de bon aspect vue son âge, et très aimable et silencieux, mais je fus profondément affecté par le fait que son absence d'esprit fut encore tellement grande qu'il ne me reconnut plus. »

et: (119) K. Gok à C. L. Neuffer le 27/01/1822:

« Vers la fin de l'année dernière je rendis visite ... au Cher ... à Tübingen. Malheureusement il ne me reconnaît plus, et [avec] une nostalgie indescriptible je quittai le malheureux ... Mais nous voulons être contents, dès il ... sous l'excellente tutelle de Zimmer ne se sent pas malheureux lui-même. »

/136/ (304) E. Zimmer à Burk en novembre 1837:

« Monsieur Conseiller aulique Gock a rendu visite à son frère Hölderlin aussi Hölderlin ne le connut pas mais but un verre de vin avec lui. »

/137/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Son état, pourtant, restait presque toujours pareil, à l'exception des années 1822 et 1823, où quelques moments clairs éveillaient des espoirs d'amélioration, qui malheureusement disparaissaient sous peu. Une fois c'était en 1822 à l'occasion de la naissance de notre prince héritier aimé [probablement Karl I, né le 6/03/1823], laquelle fut fêtée à Tübingen comme partout avec une fête et une illumination, quand Hölderlin semblait se réveiller à une conscience complète en participant à la joie générale de façon sincère et émouvante.

Un deuxième moment du même genre se vérifia dans le printemps de l'année 1823. Là il lisait tous les jours dans son Hypérion, réédité en 1822, dont parfois il récita aux cohabitants et essaya d'expliquer quelques passages obscurs avec une cohérence des idées que l'on n'avait plus observée depuis longtemps. Il s'informait de sa famille, montrait de l'intérêt pour la rébellion des Grecs et s'exclama, quand on lui dit que tout le Péloponnèse avait été libéré :

« C'est surprenant, j'en suis content ! » Il lisait même les récits dans les journaux et aussi des traductions des poètes grecs de Conz ; il écrit aussi à son frère la lettre suivante ... /339/ ...

Après cette lettre ses parents pensèrent Hölderlin proche à une guérison, mais malheureusement, quand ils se précipitèrent chez lui à Tübingen, ils le trouvèrent de nouveau dans son état sans espoir d'avant. Il ne les voulait reconnaître et selon son ancienne habitude

s'adressa à eux : Votre Majesté, Votre Sainteté etc.. De la même façon il rencontra en 1828 un ami de jeunesse, Nast qui lui se jeta au cou en exclamant : « O Hölderlin, ne connais-tu plus ton Nast ? » Hölderlin restait tout froid et regarda son ancien ami, comme s'il lui était tout étranger. »

Une explication alternative de ces « moments clairs » pourrait être le contact avec Waiblinger. Ses visites au printemps 1823 avec l'annonce d'inviter Hölderlin pour l'été dans sa maisonnette (voir /51/), et en été 1822. Aussi la réédition d'Hypérion en 1822 est à considérer – avec les souvenirs et sentiments évoqués par ce livre.

/138/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 73:

« ... et en somme, si des anciens amis lui rendirent visite, il était toujours froid avec eux, comme s'il ne les eût jamais connu, et de la même façon il restait indifférent à l'égard de ses parents. Une fois seulement il prit dans ses bras, en larmes, sa sœur ... »

/139/ (191) G. Schlesier, deuxième moitié de l'an 1828 :

« Nast [un étroit ami de jeunesse de Hölderlin] lui rendit visite le 25 août 1828 ; Höld. ne le reconnut pas. Peut être il ne serait allé chez lui si le Conseiller aulique Gock ne l'eût prié de parler avec Hölderlin, à propos des discordances qui menaçaient de naître par rapport à l'héritage de la mère, au grand regret du demi-frère. »

et: (190) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 1/11/1828:

« ... Aussi un ancien ami d'université lui a rendu visite, Hölderlin pourtant ne le voulait connaître Il jouait sur son forte-piano, Nast pleurait comme un enfant, pris d'amour et de nostalgie il se jeta au cou de Hölderlin en s'exclamant Cher Hölderle ne connais-tu me donc plus, mais Hölderlin était bienheureux dans ses harmonies et ne faisait que signe avec la tête à Monsieur Nast en réponse à ses questions. »

/140/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

« Je lui demandai de Bilfinger ... avec qui il avait beaucoup de rapports à l'université, et avec qui, comme on dit, il s'était brouillé plus tard ..., là il répondit dans un ton tranchant : c'est un avocat. »

/141/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« De même qu'il évite tout ce qui le tourmente et met dans une confusion encore plus grande la fonction de sa pensée, de même il se rappelle moins volontiers ce qui jadis occupa une place importante dans sa vie et fut à l'origine de sa maladie. Mais lorsque cela lui revient, il devient épouvantablement agité, se déchaîne, crie, il déambule des nuits entières, prononce des paroles plus insensées qu'à l'ordinaire, et ne s'arrête que lorsque la nature de son corps affaibli réclame ses droits. Quand il est en colère ou irrité ... il recherche, plein d'amertume, l'intimité de sa petite chambre, à laquelle il résume désormais le vaste monde entier, comme si cela lui permettait de se sentir plus assuré, moins exposé, et de mieux supporter la douleur. Alors, il se couche sur son lit. »

/142/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« S'il est très excité, il se couche sur son lit et n'en bouge plus pendant plusieurs jours. L'idée lui vint soudain un jour d'aller à Frankfurt: Alors on lui enlevait ses bottes, et cela mit Monsieur le Bibliothécaire dans une telle fureur qu'il en resta cinq jours au lit. ... Il est remarquable que nul n'ait pu l'amener à parler de ce qui en des temps meilleurs l'accaparait beaucoup. De Frankfurt, de Diotima, de la Grèce, de ses poésies, et de toutes ces choses autrefois si importantes pour lui, il ne dit mot, et lorsqu'on lui pose directement la question « Cela fait maintenant bien longtemps que vous n'étiez plus à Frankfurt », il ne fait qu'une révérence et dit : « Oui, Monsieur [en français], c'est ce que vous prétendez », et il s'en suit un déluge de mots, français pour moitié. »

Waiblinger réfère indépendamment en (143) dans son journal le 8/06/1823 : « ...depuis quelques jours il est toujours au lit, et se promène seulement le matin dans le Zwinger. Il lit beaucoup dans son Hypérion. » Et le 9/06/1823 : « Hölderlin refusa aujourd'hui, encore au lit, sous les excuses les plus terribles de venir avec Mon Majesté Royale. »

Peut-être il s'agit là des jours où il restait dans son lit pour 5 jours (ou alors il y avait plusieurs de tels épisodes) : et peut-être le fait d'avoir été empêché d'aller à Frankfurt marqua la fin de la période d'éveil en 1823.

/143/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... il raconte même, si on demande, qu'il a été en France et parle parfois en français ... Des secrets les plus sacrés de son cœur il ne veut absolument rien savoir et ne parle ni de Diotima, ni en général de son séjour à Frankfurt et des motifs de son retour de la France, mais il semble qu'il quand même n'ait pas du tout oublié ces choses, parce que quand la nuit de la folie avait obscuri son esprit déjà pendant 20 ans on trouva [et soustraya], tout en dessous de ses papiers, des lettres de Diotima qu'il avait gardées avec une extrême sollicitude. »

/144/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

„... des tressaillements convulsifs le saisissent, la folie ouvre sa bouche et loin dans la calme nuit résonne : Diotima ! A ce sujet de son malheureux amour de jeunesse ... le vieillard fou est attaché avec une affection inchangée. »

/145/ (188) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 19/07/1828:

« Mais Il n'aime pas quand des étrangers veulent parler avec lui, et il est dérangé dans ses habitudes. De Votre et Sa Chère Mère Défunte je, depuis qu'il a reçu le faire-part de deuil, ne lui ai plus parlé à ce propos, par peur qu'il puisse être excité de nouveau. Et lui aussi ne me disait plus rien en cette matière ... »

/146/ (293) E. Zimmer à Burk en janvier 1837:

« Cette nuit la maison à côté a pris feu ce que provoqua une confusion énorme dans la maison, Hölderlin pourtant est resté couché dans son lit tranquillement. »

/147/ (460) J. G. Fischer après 1843:

« En suite Auberlen demanda : c'est vrai, Monsieur le Bibliothécaire, Vous avez travaillé aussi sur Sophocle ? », où suivit la réplique : « J'ai essayé de traduire l'Œdipe, mais l'éditeur c'était un [...] ! », et l'injure a été répétée rapidement plusieurs fois. »

/148/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« On dit que Goethe ne lui voulait pas du bien. Cela semble vrai, car chaque fois que je commençais de lui parler de Goethe il ne voulait pas le connaître du tout, ce qui est toujours l'expression d'un état d'esprit hostile chez lui. »

et: « Il se souvenait de Matthison, Schiller, Zollikofer, Lavater, Heinse et beaucoup d'autres, seulement ... pas de Goethe. »

/149/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Il ne veut pas reconnaître Goethe (Schiller et Eichhorn l'avaient proposé pour une chaire philosophique à Iena, mais Niethammer, ayant été proposé par Goethe, l'obtint). De même il ne reconnaît plus tous ceux qui ne lui voulaient du bien ou dont il pensait ainsi dans sa folie. »

/150/ (460) J. G. Fischer après 1843:

« Mais quand la conversation se transféra sur Goethe, sa mine devint froide, presque comme froissée, et il n'avait que les mots : « Hélas, Monsieur von Goethe ! »

/151/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 22/02/1823:

« Il joua du piano. Cela il peut le continuer pendant 8 jours. Il ne se laissa pas déranger par moi. »

/152/ F. T. Vischer, StA 7,3, Nr. 490, p 41 :

« Un jour j'arrivai chez lui avec un artiste qui le voulut dessiner. A cet effet on lui demanda de jouer du piano. »

/153/ StA 7,3, Nr. 531, p 141, Souvenir de Karl Wilhelm Hölderlin (d'après le compte rendu de sa petite-fille le 27/12/1953 :

« Après peu de paroles il se serait mis au piano pour jouer, d'abord musicalement agréable, après de plus en plus confus. »

/154/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841 :

« Elle promet de conduire Hölderlin au piano dans sa chambre et de m'appeler quand il s'y fût assis ... » ;

/155/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841 :

« Schwab dit : que nous fussions des admirateurs de lui et qu'il veuille avoir la bonne grâce de nous jouer un morceau (C'est la seule situation où on le peut observer tranquillement.) »

/156/ (13) K. P. Conz à Mahlmann le 8/09/1809:

« ... Je suis en possession de quelques essais restés encore inédits, en part poétiques, en part prosaïques, ... du poète Hölderlin. ... Sa famille m'a transmis les papiers en laissant entendre le souhait, dans le cas que j'en ... puisse faire éditer pour un honoraire, d'accepter avec gratitude un soutien en dérivant pour le malheureux. ... Seulement devrais-je faire la condition, que le nom de l'auteur pour l'instant n'apparaisse pas. Malgré le dérangement de son esprit il a toujours le caprice de parler d'une édition de sa main de ses œuvres, et quand il vient à savoir que quelque chose de ses œuvres ait été éditée sans sa connaissance ... il en est toujours très contrarié et crie à l'ingérence illicite dans ses propres droits ... »

/157/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Maintes fois je lui dis que son Hypérion avait à nouveau été réédité et que Uhland et Schwab recueillaient ses poèmes. Mais je n'obtins jamais d'autre réponse qu'une profonde révérence et les mots : « Vous êtes très bon Monsieur von Waiblinger ! Je suis votre obligé, Votre Sainteté. » »

/158/ Pourtant FHA 9, LII, p 297 : F. Notter : Ludwig Uhland (1863) :

« ... Et en fait le même [Hölderlin], lorsque Waiblinger, alors étudiant à Tübingen ... lui voulut communiquer la joyeuse nouvelle, que ces deux eurent très bien rédigé ses poésies, se mit dans une profonde insatisfaction, affirmant qu'il n'eût pas besoin de cette aide, lui-même put rédiger ce qu'il avait écrit. »

/159/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 64:

« Avec ceci [le recueil de ses poésies] on n'a jamais pu ... réveiller son intérêt ; mais quand il vit l'œuvre faite, il en eut une grande joie et la tint toujours dans sa chambre. »

/160/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 25/02/1841:

« ... le 12 février. Quelques minutes chez Hölderlin, pour lui amener un exemplaire de ses poésies, puisque le sien, où, sur quelques feuilles attachées, avaient été écrit des poésies plus nouvelles, a été volé, ... mais il ne le voulut accepter pour rien ... Aujourd'hui j'y retournai et appris que Hölderlin n'avait plus accepté le livre. »

/161/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... moins que pour l'Hypérion il s'intéresse au recueil de ses poèmes, car ceci n'avait été fait par lui-même, mais par Uhland et Schwab (en 1826). »

/162/ (459) et (460) J. G. Fischer, après 1843:

« Ses poésies avaient été éditées chez Cotta en édition miniature et Christ. Schwab lui offrit un exemplaire [après le milieu de l'an 1841]. En feuilletant celui-ci il dit : « Oui, les poésies

sont authentiques, elles sont de moi, mais le nom a été faussé, je ne m'appelais pas Hölderlin, mais Scardanelli ou Scarivari ou Salvator Rosa ou quelque chose comme ça. »

et: «... il nia même son propre [nom] sur le titre des ses poèmes et prétendit même de s'appeler Skardanelli ou Scaliger Rosa. »

/163/ (427) G. Schlesier: entretiens avec G. Schwab le 21/05/1842:

« Hölderlin est contrarié de l'édition de ses poèmes et les déclare carrément pour faux. »

/164/ (466) G. Schwab à Schlesier le 24/02/1843:

« Hölderlin a déclaré pour fausse aussi la nouvelle édition de ses poèmes qui on lui avait offerte – sans la préface biographique. »

/165/ (324) E. Zimmer à Burk en juillet 1838:

« ... et a eu aussi dans sa chambre des fenêtres et volets à jalousie neufs, dont il s'est agacé beaucoup au début. Il a l'habitude, souvent la nuit, de sortir d'un coup du lit, quand lui vient une idée, d'ouvrir une fenêtre et de communiquer l'idée à l'air libre, maintenant avec les nouvelles fenêtres cela n'est plus aussi commode qu'auparavant et l'ouverture de la fenêtre n'est pas assez rapide comme il avait l'habitude. »

voir aussi: K. Gerok, souvenirs de jeunesse, 2^{ème} édition (1876), pp 242:

« ... puisque je vis le chanteur de Diotima, devenu fou, avec ses longs cheveux blancs maintes fois à sa fenêtre sur le Neckar, où il exclama des paroles folles dans l'air ... » [K. Gerok était étudiant à Tübingen entre 1832 et 1837]

/166/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« On demande la chambre de Monsieur le Bibliothécaire – ainsi il aime encore entendre s'appeler ... » ;

/167/ (460) J. G. Fischer, après 1843 :

« Nous présenter, cela n'était pas nécessaire, puisque il s'était adressé à l'un de nous avec « Sainteté », et à l'autre avec « Majesté ». Nous l'appelions Monsieur le Docteur et il nous corrigea avec « Bibliothécaire ». »

/168/ (429) De : Emma Niendorf : Lenau in Schwaben (Leipzig 1853) : Une soirée chez G. Schwab 30/06/1842:

« ... Comme il fallait l'appeler Bibliothécaire si l'on ne le voulait pas contrarier. »

/169/ FHA 9, LXXX, p 439 : A. Keller à G. Regis le 18/06/1843 :

« H. a été toujours très ambitieux et voulait être traité avec grand respect comme « Monsieur le Bibliothécaire », sinon soit il refusait les visiteurs, soit il les jetait carrément derrière le poêle (ainsi une journée avant notre visite [éventuellement le 24/01/1843] le Prof. Vischer). »

/170/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Dans ces moments il faut le laisser seul jusqu'à ce que l'accès soit terminé, sinon on est pris par le bras et conduit à la porte. »

/171/ (233) E. Zimmer à Burk le 17/07/1833:

« ... Il y a 2 jours le soir à 8 heures arriva un monsieur ... puisque Hölderlin s'était déjà couché on le refusa, car autrement, s'il entra, il y aurait eu la plus grande confusion et Hölderlin probablement l'aurait flanqué à la porte. »

/172/ (314) E. Zimmer à Burk le 17/04/1838:

« Pour la fin des vacances il a eu plusieurs visites de messieurs, mais elles lui devaient être ennuyeuses, car le plus souvent il s'éloignait et les laissait sur place. »

/173/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 21/01/1841:

« Enfin, quand il voulut absolument que je partis [le 16/01], il dit en simulant un fou commun : « Je suis notre Bon Dieu », après ceci, lorsqu'il ouvrit même la porte, je partis avec des révérences. »

/174/ De : C. Litzmann : F. Hölderlins Leben, Berlin (1890), en FHA 9, LXXVII, p 435 :

« Aussi le souvenir de son enfance lui semblait être douloureux. Peu avant sa mort lui rendit visite le Juge Supérieur Rooschüz ... et essaya ... de rappeler les temps d'autan. Au début Hölderlin l'écoula avec sa courtoisie habituelle ... Mais après peu il devint très véhément et poussa le visiteur hors de la porte en grande agitation. »

/175/ F. T. Vischer, StA, VII,3, pp 41:

« ... Un jour je le visitai avec un artiste qui le voulut dessiner. Pour cette raison on l'invita à jouer du piano. Il aimait faire ça. Il pianota des débuts de chansons. Soudain il s'aperçoit qu'on l'observe, s'emporte dans une rage terrible, avec une mine déformée, et nous noie sous un flot de jurons et injures du sud de la France. »

et: (493) G. Schlesier 1843:

« Il y a déjà longtemps que Hölderlin, encore avec pleines forces, a carrément jeté dehors de la porte Fritz Vischer. » [Vischer a été dans le Stift entre 1825 et 1830].

Il n'est pas clair, si Hölderlin avait « jeté dehors de la porte » F. T. Vischer avant 1830, et puis « derrière le poêle » début 1843 /169/ (peut-être l'ayant reconnu : « ainsi il reconnaît tous ceux qu'il a vu » /215/), ou s'il y n'avait qu'un épisode.

/176/ (250) E. Zimmer à Burk le 18/07/1834:

« ... Aussi son caractère est assez bon, seulement il ne faut pas lui vouloir donner des ordres. »

/177/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il convient de remarquer ici qu'il fallait procéder avec lui exactement comme avec un enfant, si on ne voulait pas le rendre récalcitrant. »

et : « Car il aime nier. »

/178/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 21/01/1841:

« Aujourd'hui j'étais de nouveau chez lui pour aller prendre quelques poèmes qu'il avait fait. C'étaient deux, sous lesquelles il n'y avait pas de signature. La fille de Zimmer me dit que je devais le prier d'y mettre sa signature Hölderlin. J'entrai chez lui et je le fis, qu'il devint tout rage, courut par la chambre, prit le fauteuil et avec violence le posa une fois la, une fois ça, cria des mots incompréhensibles, parmi lesquels : « Je m'appelle Skardanelli » fut prononcé distinctement, finalement il s'assit et signa dans sa fureur Skardanelli. Maintenant je partis tout de suite, et même s'il me chassa avec véhémence avec des gestes de ses mains, en jurant, ... »

/179/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il a une peur extraordinaire de la mort, et d'ailleurs il est très peureux. Vu l'extrême faiblesse de ses nerfs, il est facile à effrayer. Il sursaute au moindre bruit. »

et: „Ainsi je m'habituais peu à peu à lui et dépassais l'effroi qui nous saisit en présence de tels esprits malheureux, dans la même mesure que lui dépassait la peur le séparant de chacun qui ne lui est pas complètement familier. »

et: Une fois qu'il est habillé, il ne veut pas marcher devant. Il tire son chapeau, que normalement il enfonce profondément jusqu'aux yeux, devant un enfant de deux ans, à moins qu'il ne soit trop absorbé en lui-même.

et: « Seulement les choses familières le pouvaient laisser tranquille ... et tout le nouveau le dérangeait. »

/180/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841:

« ... mais soudain il voulut sortir en courant, par timidité ... il était plaqué timidement contre le poêle, c'était un triste spectacle. Lui même avait si peur ... »

/181/ (339) Lotte Zimmer à Burk, le 20/04/1839:

« Pendant les vacances on nettoya sa chambre et on la repeignit au même temps, où on fit loger Monsieur Hölderlin dans une chambre d'étudiant, Il dut y rester 10 jours environ ... tous les jours il inspecta sa chambre et demanda quand elle serait prête ... Chaque fois nous avons peur quand il nous faut faire un tel travail ... car il coûte toujours beaucoup d'art de persuasion, jusqu'à ce que on l'a dûment instruit, parce que tout de suite il est méfiant et pense qu'il doit partir. »

/182/ StA 7,3, Nr. 642, p 36 : nécrologie de Gottlob Kemmler en juin 1843 :

« Il faisait des poésies quand on voulait, peut-être aussi pour s'isoler ainsi un peu de la compagnie le pressant affectueusement. »

/183/ Ce comportement particulier est attesté pour la première fois par Waiblinger /184/ et se réfère donc probablement à la période de leur fréquentation (1822-1826) ; de l'autre côté Hölderlin signe un poème dédié à Waiblinger 1823 avec « Votre très humble Hölderlin ». Toutes les lettres de Hölderlin à sa mère (jusqu'au 1828), et diverses lettres à sa sœur (1826/1827 et 1829) sont signées « Hölderlin ». Il signe un apophtegme pour K. Künzel du 7/04/1837 « très humblement Buonarotti » (le premier document écrit donc), pourtant semble avoir signé un vers pour un « érudit de Dresden » (le 3/04/1838 environ) avec son nom /185/. Un ami de G. Kühne se congédie en 1838 avec « Adieu, Cher Hölderlin » sans provoquer une protestation (328). Selon une note de G. Schlesier /187/ le 2/01/1837 il signe Scardanelli (mais il y a des indices que c'est plutôt le 2/01/1838), et s'appelait ainsi ou Buarotti dans cette période. Plus tard il ne signe plus avec son nom, mais avec des pseudonymes, accompagnés souvent par une date de fantaisie.

(292) Scardanelli (Buarotti) /187/;

(295) Buonarotti – 7/04/1837 ;

(340) Scardanelli – 3/03/1848; Scardanelli – 24/03/1871; Scardanelli – 24/04/1839;

(351) Buarotti – 25/01/1729 /186/;

(370) Scardanelli;

(393) Scardanelli;

(170) Scardanelli ;

(407) Scardanelli – 25/12/1841;

(416) Scardanelli – 9/03/1940; Scardanelli – 15/03/1842;

(428) - 15/11/1759; Scardanelli – 24/05/1758; Scardanelli – 24/05/1758;

(447) Scardanelli – 24/04/1849; Scardanelli – 24/01/1676; Scardanelli – 24/01/1743;

(456) Scardanelli – 24/05/1748;

(467) Scardanelli – 24/05/1748; Scardanelli – 20/01/1758; Scardanelli – 24/05/1758;
Scardanelli – 24/05/1748;

(469) Scardanelli – 20/05/1758; Scardanelli – 24/05/1748.

A C.T. Schwab /178/ il refuse, en rage, le nom Hölderlin et s'appelle Skardanelli. Devant Fischer /162/ il s'appelle soit Scardanelli, Scarivari ou Salvator Rosa, soit Skardanelli et Scaliger Rosa. C T Schwab réfère les noms Buonarotti et Skartanelli. Devant F. Schimpf il refuse son nom et s'appelle Monsieur Rosetti /189/. On a proposé une multitude d'explications pour ces pseudonymes.

Une possibilité pour expliquer les pseudonymes les plus fréquents (les seuls utilisés pour les signatures) de façon cohérente serait leur dérivation directe de l'italien (analogiquement à la formation lexicographique directe de Kallilusomenos /184/

Scartanelli de « scartare » – écarter: « celui qui a été écarté »;

Buonarotti – de « buono » – bon, et « rotto » – détruit, cassé: « le bon, qui a été détruit ».

Elles pourraient correspondre à l'état d'âme de Hölderlin (qui parlait l'italien /73/) : voir la signature de la feuille adressée à la femme qui a été éloigné de son côté pour épouser son demi-frère (si cette information est vraie), et les inscriptions dans le recueil de ses poèmes pour C. T. Schwab : son père avait sans hésitation écarté Hölderlin de l'édition.

Scarivari rappelle le mot dialectal du sud de l'Allemagne Schariwari, une chaîne de bijouterie pour hommes, dans le sens transposé utilisé pour objets sans valeur et utilité, ou pour une personne déréglée. Voir aussi le mot franco-allemand Schariwari /charivari pour un bruit dissonant, agressif de sons et voix (peut-être du grec karêbaria : « mal de tête »), et le mot italien scaricare qualcuno : se défaire de quelqu'un.

Les dates fictives elles aussi ont provoquées des suppositions diverses. Jakobson /190/ voit une aspiration à l'harmonie dans l'utilisation préférentielle des chiffres 2, 4, 6, 8, et des parallèles avec la métrique des dernières poésies. Brauer /191/ suppose que le 24 mai, la date la plus utilisée de loin, ait été le jour de la déclaration d'amour entre Hölderlin et Susette Gontard. 1748 est l'année de naissance de sa mère et de son beau-père.

/184/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Moi, Monsieur, je ne suis plus du même nom, je m'appelle Killalusimeno maintenant. Oui [en français], Votre Majesté : Vous dites ainsi, Vous prétendez cela ! Il ne m'arrive rien ! »

Bertaux (/I,8/, p 359) explique la variante « Kallilusomenos » du grec « kalli » – beau, et « lusomenos » – devant dénouer, donc « moi, je suis celui qui trouve une belle solution » ; d'après FHA 9, p 311 il confonde « dénouer » avec « laver » : il faudrait donc traduire « celui qui a été rendu beau (ou pure) par l'acte de laver », ce qui correspondrait avec l'idéal de pureté de Hölderlin.

/185/ (297) E. Zimmer à Burk le 17/04/1837:

« L'étranger présenta à Hölderlin un feuillet d'album, et Hölderlin y écrivit un vers signé avec son nom, ce qui lui donna une grande joie. »

/186/ Lotte Zimmer note au verso de cette feuille pour un inconnu : « Voici la feuille de Hölderlin écrite à sa main Vous allez rire aussi à cause de la signature et de la date car il écrit 1729 pourtant il écrit ceci en 1840, je voudrais savoir qui c'était ce Buarotti, pour lequel il a signé ici ? »

/187/ (292) note de G. Schlesier 1837/1838:

« Lettre de Elisabeth Zimmer à Mme Conseiller aulique Gock, Tübingen le 2 janvier 1837. Il y est joint une feuille avec des raisonnements généraux, écrite par Hölderlin pour la Gockin. Il signe Scartanelli, comme il s'appelait alors. Il s'était mis dans la tête de plus s'appeler Höld., mais Scartanelli ou aussi Buarooti. »

/188/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Le nom Hölderlin il ne le veut plus avoir pour rien, probablement par peur à la suite de l'affirmation mentionnée plus avant de Sinclair qu'il doive rester à Tübingen par ordre supérieur ; à cause de cela il s'appelle toujours « Buonarotti » ou « Skartanelli ». »

/189/ (430) F. Schimpf le 13/07/1842:

« Lorsque nous l'appelâmes par son nom il s'opposa et répliqua : « Vous parlez avec Monsieur Rosetti ». »

/190/ R. Jakobson et G. Lübke-Grothues, en : Hölderlin – Klee – Brecht, Suhrkamp TB 1946, pp 27 :

/191/ U. Brauer : Hölderlin und Susette Gontard. Europäische Verlagsanstalt, Hamburg (2002)

/192/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 8/07/1823:

« Une habitude terrible pour lui est aussi qu'il dépose, à peine fini de manger, la vaisselle devant la porte. »

/193/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il s'amusait alors à cueillir des fleurs et, lorsqu'il en avait rassemblé un beau bouquet, il le déchirait et l'enfonçait dans sa poche. »

et: « Il aime s'occuper avec ce qu'il prend un mouchoir à la main, et qu'il en fouette les palissades, ou qu'il arrache de l'herbe. Tout ce qu'il trouve, même si ce n'est qu'un morceau de fer ou de cuir, il le ramasse et l'emporte. »

et: « Quand il a fini de manger il ne supporte plus même pour un moment la vaisselle dans sa chambre et la dépose tout de suite devant le seuil de la porte par terre. Il ne veut absolument avoir dedans que ce qui est à lui, tout le reste est déposé devant la porte subitement. »

et: (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Son séjour préféré est la libre nature, mais elle est limitée à un petit jardin sur le Neckar. Ici il demeure souvent des jours et des nuits et – arrache l'herbe ou ramasse des fleurs et les jette dans le Neckar. »

/194/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... pendant cette promenade il s'occupe avec ce qu'il frappe avec son mouchoir sur les palissades, qu'il arrache l'herbe et qu'il remplit les poches de sa robe de chambre, son habit constant, avec des cailloux et il est en continu dans des soliloques, où il parle très vite et de manière précipitée. »

et: « A peine fini à manger il dépose la vaisselle devant sa chambre, car il n'y veut rien tenir qui n'est pas le sien. »

/195/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 73:

« Indécence ou cynisme n'était jamais à observer en lui, il démontrait plutôt partout le sens le plus fin pour décence et bienséance. »

/196/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 9/06/1823 :

« Le menuisier me donna des nouveaux renseignements sur sa vie. Aussi l'onanisme contribua à son état d'absorption. »

/197/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835 :

« ... s'il avait pu se marier où la nature l'avait appelé, alors le terrible malheur ne se serait produit avec lui. »

/198/ D'après Fichtner (en /33/, p 76), des différentes indications à propos des causes de la maladie de Hölderlin dans des documents officiels – comme « amour malheureux », « affaiblissement », « épuisement » - pourraient faire allusion au fait que l'on supposait l'onanisme comme cause : en concordance avec une hypothèse étiologique répandue de ces temps que l'onanisme puisse provoquer la folie.

/199/ (28) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 19/04/1812 :

« ... le fait le plus remarquable est qu'à partir de cette nuit il n'y avait plus la moindre trace d'agitation autrement il y avait cependant une heure agité au moins un jour oui, un jour no. Et aussi l'odeur étrange qu'a été si évident dans sa chambre surtout le matin s'est perdue. »

/200/ (200) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 18/07/1829:

« ... aussi il vit maintenant calme et allègre, très rarement Il montre insatisfaction et elle arrive seulement quand Il se dispute dans Son imagination avec des érudits. » ;

/201/ Ernst Friedrich Wyneken, Journal le 10/05/1859, cité en „„Von der Realität des Lebens“ – Hir das Blatt“, A. Overath und G. Wittkop, Friedenauer Presse Berlin, p 16 (1997):

« A 7 heures et quart Demoiselle Loddle [Lotte] me raconta, « d’absolument honorer la table devant mon sofa, que sur elle aurait frappé le poète Hölderlin du poing, quand il se disputait – avec ses pensées ! Il serait mort en 1843 et aurait habité dans sa maison. Et si elle devait partir – elle emporterait la table avec elle ! » »

/202/ (23) Kerner : „Reiseschatten“ avant le janvier 1811:

Le Holder de Kerner se jette au cou de son ami « avec grande fureur d’amour », saute « avec un cri sauvage du cheval et dans la voiture à travers la fenêtre, et commença à l’assaillir de baisers », se laisse convaincre par des gens malicieux « de poursuivre la diligence sur le canasson des juifs », essaie de se mettre une botte « peinte sur la maison du cordonnier » - ce qui provoque la badauderie des paysans – et pense, se trouvant dans une salle dont le plancher est revêtu de carreaux noirs et blancs, dans la compagnie de beaucoup de paysans [en allemand Bauer=pion] et de deux coureurs [en allemand Läufer=fou] en uniforme qui attendent l’arrivée du roi et de la reine, « que lui et nous tous soient les pièces sur un échiquier. « Echec au Roi ! » il s’écria, « prenez [en allemand schlagen=frapper] le paysan ! (les paysans se défendirent) filez les coureurs ! » il hurla, « je suis le sauteur [en allemand Springer=cheval] ! » et là il sauta au dessus des paysans et coureurs par la fenêtre ouverte avec un saut de côté. ». Ensuite il est, car il crie « Echec au Roi », emprisonné dans la tour.

/203/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828) :

« La plus grande erreur qu’aient commise plusieurs observateurs superficiels de cet état de confusion de l’âme est de croire que Hölderlin a l’idée fixe de ne fréquenter que des rois, des papes et des personnages distingués, parce qu’il donne à tout le monde et même au menuisier ce genre de titres élevés. Mais c’est totalement faux. Hölderlin n’a pas d’idée fixe permanente qui le domine. Il est plutôt dans un état de faiblesse que de folie, et tout ce qu’il prononce d’insensé n’est qu’une conséquence de son épuisement mental et physique. »

/204/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Ces appellations étranges ne se basent pas sur une idée fixe du malheureux, qu’il s’imagine par exemple de rencontrer des rois et des autres grands, mais ce sont des formules d’une politesse bizarrement exagérée ... » ;

/205/ (328) G. Kühne 1838:

[E. Zimmer réfère]: « mais rarement les réponses sont affirmatives. Il y a en lui un fort esprit de négation. »

/206/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Quand il est de mauvaise humeur il a une tendance particulière à donner des réponses négatives ; je lui demande de s’asseoir sur le sofa avec moi, et il répond : « absolument pas », de se promener avec moi, « absolument pas » et ainsi à chaque demande ou prière. Il lui arrive même de me vouloir vexer en faisant un poème sur l’automne quand on lui demande un sur le printemps. »

/207/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 9/07/1823:

« Quand je lui demandai, quelle âge avez-vous, Monsieur le Bibliothécaire ? Il répondit sous un flot de mots français : je n’en suis plus conscient, Votre Grâce. Je lui rappelai beaucoup de choses en vain ... » ;

/208/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Ainsi je lui demandai une fois quel âge il avait maintenant, et il répondit en souriant : « Dix-sept ans, Monsieur le Baron. » » [Quand il avait environ 54 ans, et a été environ 17 ans chez Zimmer ; au temps de leur première rencontre Waiblinger avait 17 ans]

/209/ En février 1814 il est chagriné par la mort de son ami Böhlendorf, qui est pourtant en vie et se suicide sept ans après (39) (peut-être Hölderlin avait reçu une information erronée sur sa mort, car celui-ci a été considéré disparu pendant quelque temps (en 1814, en plus !)), et en 1841 C. T. Schwab lui parle de la mort de Waiblinger « en supposant qu'il savait de la mort de celui-ci, puisque on lui avait lu la nouvelle du journal, » mais Hölderlin demanda : « Ainsi il n'est plus en vie ? » (417) (mais peut-être un oubli intentionnel, ou le refoulement de la mort – le 17/01/1830 – de cette personne lui ayant été très proche)

/210/ son surprise en /45/ à propos du fait que Württemberg est un royaume témoin – à part de son intérêt à nouveau réveillé – de son désintérêt pour les nouvelles du jour pendant une longue période.

/211/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 26/01/1841:

« Je lui racontai que j'avais lu une lettre de Athènes, là il fut très attentif et écouta mon récit. »

/212/ (10) L. v. Seckendorf à Kerner le 13/08/1807:

« Cet homme étrange ! Ainsi donc il n'a pas oubliée l'Aurora. »

/213/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Conz s'efforçait de lui rappeler du passé, mais en vain »

et: « Il se souvenait de Mathisson, Schiller, Zollikofer, Lavater, Heinse et de beaucoup d'autres, mais, comme je remarquais déjà, pas de Goethe. Sa mémoire montrait encore puissance et constance. Un jour je trouvai étrange qu'il eût accroché au mur le portrait de Frédéric le Grand et l'interrogeai à ce sujet. Il me dit : « Vous l'avez déjà remarqué une fois, Monsieur le Baron » ; et à ce moment je me souvins moi-même d'avoir fait cette observation nombre de mois auparavant. Il reconnaît aussi tous ceux qu'il a vus. Il n'oublia jamais que je suis poète et me demanda d'innombrables fois, à quoi j'avais travaillé, et si j'avais été appliqué. »

/214/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Avec beaucoup d'amour il se souvient de ses relations amicales avec Mathison, Schiller, Zollikofer, Lavater etc. et de tous ceux qui lui voulaient bien ... souvent il remarque des détails très exactement et les retient fidèlement dans la mémoire. »

/215/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

Sa mémoire pour les temps d'autan n'est pas éteinte ; quand on lui présenta les gravures pour le Wallenstein de Schiller, il en eut un grand plaisir, il se souvint aussi de Schiller, Heinse, Schelling ; quand une fois je lui demandai de Hegel, il dit que souvent il a été ensemble avec lui et murmura même quelque chose du « Absolu ». Quand, une fois, il vit un image de Heidelberg, il dit qu'il y a été deux fois, et en général il se souvenait bien de ses voyages, raconte même, si l'on demande, qu'il a été en France et parle en français de temps en temps. Celui qu'il a vu une fois, il le reconnaît toujours et en général il se souvient de tous qu'il a connus. »

/216/ (427) G Schlesier, entretiens avec G Schwab le 21/05/1842:

Que Hölderlin ait été à Paris, tout récemment l'a su de lui le fils de Schwab (à Tübingen). Celui-ci s'intéresse beaucoup pour lui, et depuis Waiblinger probablement personne n'est devenu aussi proche de Hölderlin ... » ;

/217/ en /36/, pp 336 ;

/218/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Une seule fois Hölderlin a été indisposé ... ;

et:

C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« ... presque sans exception le corps se trouvait parfaitement bien jusqu'à la fin. »

/219/ (235) A. F. Graf v. Schack à Tübingen en automne 1834 :

« ... mais là on me dit toute de suite que ce jour il serait impossible de me faire entrer chez le malheureux, car depuis peu un état de forte faiblesse se serait manifesté chez lui. »

/220/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

« Hölderlin a un cœur noble et une âme profonde, et un corps tout à fait sain, depuis qu'il est chez moi il n'a jamais été malade. Sa stature est belle et bien construite, jamais j'avais vu œil plus beau chez un mortel que l'avait Hölderlin. Maintenant il a 65 ans, mais il est éveillé et vif comme s'il n'en avait que 30 ... »

/221/ (326) Christian Friedrich Zimmer à Burk le 06/11/1838:

« ... Votre pupille se trouve assez bien et est même serein ; de toute façon j'ai dû, quand je revins après quelques temps ici, m'émerveiller, comme il reste toujours exactement le même, et ne démontre pas du tout de changement visible à cause de son âge. »

/222/ (392) Lotte Zimmer à Frau Gok le 24/05/1841:

« Monsieur Votre Beau-Frère a été indisposé il y a 14 jours, avec un fort catarrhe ... »

/223/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« Car dans la dernière année de sa vie parfois il souffrait de catarrhe ... » ;

/224/ (470) Lotte Zimmer à Karl Gok le 7/06/1843:

« ... depuis quelques jours il avait un catarrhe et nous observions une faiblesse prononcée en lui ... » ;

/225/ (482) Gmelin à Karl Gok le 11/06/1843:

« ... Le cerveau était construit de façon très parfaite et belle, aussi totalement sain, mais une cavité dans celui-ci, le *ventriculus septi pellucidi*, était beaucoup élargie par de l'eau, et les parois de laquelle devenues très épais et durs, donc soit le *corpus callosum* soit le *fornix* et les parois latéraux. Puisqu'on ne pouvait constater absolument aucune autre altération dans le cerveau, il faut considérer celle-là, avec laquelle en tout cas a été liée une pression sur les parties les plus nobles du cerveau, comme cause de sa maladie de 40 ans. »

et :

(483) rapport de la dissection de Dr. Rapp

« ... Les os du crâne étaient assez épais, peu de diploïde, la cavité du crâne spacieuse, notamment large, les *impressiones digitatae* sur le *basis cranii* très fortes. Les méninges en état inaltéré ; aucune hémorragie sur la surface du cerveau ; la consistance du cerveau assez dure, les veines remplies de sang ; les deux substances du cerveau bien à distinguer.

Les cavités latérales contenaient environ une cuillère à café de liquide clair. *Corpus striatum*, *thalam*. *Nervi optic*. [le sens de cette énumération n'est pas clair]. Les commissures étaient dans l'état naturel. La *glandula pinéalis* avait sa taille et couleur naturelles, attaché à celle un petit tas de sable de cerveau. Le *ventriculus septi pellucidi* était très grand, ainsi qu'il pouvait accueillir le pouce, avait des parois dures et contenait de l'eau. Les artères sur la base du crâne n'étaient pas ossifiées ... »

/227/ (143) Journaux de W. Waiblinger, le 9/06/1823:

« - Quand je lui dis, moi aussi j'ai l'aspiration d'un poète, et lui montrai mon manuscrit, il le regarda rigidement et se penche et dit : Ah oui ! Ah oui ? Votre Majesté écrit ? Très bien –

Avec compassion sincère il s'écria, quand je lui parlai des malchances de Haug – O ! Il me demanda aussi quel âge j'eus ? Mais dès qu'il se leva de l'écriture, il devint plus silencieux, regarda beaucoup par la fenêtre, ne dit plus rien, comme avant : Etonnement beau ce que Vous avez ici, Votre Grâce – et baissa à nouveau l'œil en soi plein de pensées, se tait, ne bougea que très rarement la bouche pour un son convulsif – enfin prit le chapeau, sans aucun compliment, s'éloigna avec nous, silencieux, sans parler, sans faire des compliments aux gens – sans marcher derrière nous ... Il semble avoir une grande confiance en moi. »

/228/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Bientôt le menuisier s'émerveillait que je pouvais exercer un tel pouvoir sur lui qu'il vienne avec moi quand je voulais, et qu'il s'occupait tellement avec moi même dans mon absence. »

et : « ... des innombrables fois il me demanda, ce que j'avais travaillé et si je m'étais appliqué. »

/229/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Ma maisonnette lui était devenu tellement chère que après des années que je ne l'habitais plus, il s'en enquêrait encore ; et, en allant avec la femme du menuisier dans un vignoble voisin, il y monta plusieurs fois jusqu'à la porte, prétendant tout simplement qu'elle était habitée par Monsieur von Waiblinger. »

/230/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

« ... quand je feuilleta ainsi, une fois il pencha sa tête tout près de moi et sur son œil brisé brilla une douce lueur qui me faisait penser aux amitiés idéalistes amoureuses dans le Stift ... »

/231/ (371) Sophie Schwab à Kerner le 24/01/1841:

« Notre Christoph ... s'est lié d'amitié avec Hölderlin et celui-ci semble vraiment prendre de l'intérêt en lui ... C. m'a raconté, que souvent, lorsqu'il est chez lui, il dit à soi même, celui-là c'est quelqu'un qui me comprend ... »

et (372) note de G. Schlesier: « ... - le fils du professeur Schwab qui serait dans le Stift, lui rend visite fréquemment. Hölderlin semble le bien aimer, parce qu'il l'accueille aimablement, ce qu'autrement il fait rarement ; »

/232/ (90) K. Gok à Kerner le 20/04/1821:

« ... est Monsieur Zimmer à Tübingen, en qui Hölderlin a une confiance totale et dont il vénère les soins à lui accordés avec un amour vraiment enfantin. »

/233/ (397) P. et M. Nathusius, 25/07/1841:

« C'est émouvant comme ses hôtes, une famille d'un menuisier, prennent soin de lui d'une façon tellement diligente, seulement parce qu'ils l'ont pris en affection à cause de ses poèmes. (Notamment la fille a beaucoup de pouvoir sur lui, il se laisse guider par elle comme un enfant.) »

/234/ De : C. Litzmann : F. Hölderlins Leben, Berlin (1890), in FHA 9, LXII, p 331 :

« Lui [E. Zimmer] ainsi que sa femme s'occupaient tendrement du malheureux, plus tard ... surtout une des leurs filles, Lotte – appelée « Sainte vierge Lotte » par Hölderlin –, les soutenait dans leurs soins pour le malade. »

/235/ (286) E. Zimmer à Burk en juillet 1836:

« ... Hölderlin a lu cette lettre et hochait tout le temps la tête. On m'avait appelé et distrait de l'écriture et ainsi il l'a lu, curieux. »

/236/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 76:

« Les bienfaits à lui accordés par sa famille d'accueil - de leur traitement aimable et leur comportement dévoué -, il ne les a jamais oubliés, autant que souvent il les remerciait à ce propos. »

/237/ Gmelin à Zeller le 22/01/1842:

« ... et est traité aimablement et avec amour par ses cohabitants qu'il aime beaucoup. »

/238/ StA 7,3, Nr. 488, p 40 : Souvenir de A. L. Reyscher :

« ... conversait aimablement avec les enfants de la maison ou avec les locataires, jouait du piano et semblait content de sa situation. »

/239/ (27) E. Zimmer à la mère de Hölderlin, le 14/10/1811 :

« Hier je suis sorti avec Votre Cher Fils pour la première fois depuis longtemps, il n'a plus quitté la maison depuis le jour que mon père avait ramassé ses prunes, à cette occasion il était dehors avec nous et rigolait beaucoup quand on secouait et les prunes lui tombaient sur la tête. »

/240/ (34) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 2/03/1813:

« Hölderlin est assez sage et toujours allègre Les têtes de pipe lui ont fait du plaisir ... Il les reconnut toute de suite et dit je les ai achetées à Frankfurt. »

/241/ (39) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 22/02/1814:

« Son cadeau lui a fait beaucoup de plaisir le pourpoint ne lui est pas trop large plutôt trop court ... Il a démontré un grand plaisir à propos de la lettre du pasteur de Löschgau ... aussi le petit livret de Böhlendorff lui a fait beaucoup de plaisir, Il dit, hélas le cher est mort tôt, il était de la Courlande Je l'avais connu à Homburg il a été un très bon ami à moi. »

/242/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Un plaisir incroyable on lui fit ces dernières années en mettant enfin un petit sofa dans sa chambre. Lorsque je me rendis chez lui, il me l'annonça avec une joie enfantine, en me baisant la main et en disant : « Vous voyez, cher Monsieur, maintenant j'ai un sofa ! » Je dus y prendre place aussitôt, et pour quelque temps après, lorsque je rendis visite à Hölderlin, je le trouvai là assis le plus souvent. »

/243/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... aime aussi le vin et en boirait aussi longtemps qu'on lui en donne. »

et : « Une prise suffisait à l'égayer, et si j'allais jusqu'à lui bourrer la pipe et à lui donner du feu, il loua le plus vivement le tabac et l'instrument, et était complètement content. »

/244/ (196) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 15/04/1829:

« souvent Hölderlin est assez allègre, si l'un de mes locataires joue une valse il se met à danser toute de suite, aussi il est encore comique souvent ... »

/245/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

« il aime fumer le tabac mais je n'ai pas le droit d'en porter en compte. »

/246/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 26/01/1841:

« En général il fut de bonne humeur, à quoi n'aurait pas peu contribué le cigare. »

/247/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février au septembre 1842 :

« ... boit vin, qu'il aime et boit aussi en d'autres moments ... »

et: « café, une boisson qu'il déjà étudiant il prenait beaucoup et qu'il aime encore. »

/248/ (429) De : Emma Niendorf : Lenau in Schwaben (Leipzig 1853) : Une soirée chez G. Schwab 30/06/1842:

« Comme il n'était pas insensible pour des petites joies qu'on cherchait à lui offrir, même si après il déposait puérilement ce qu'il avait pris dans un premier temps. »

/249/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Une fois, un jour de printemps, il fut ravi des riches buissons de fleurs et de l'abondance de la floraison. »

/250/ (27) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 14/10/1811:

« ... Conz prit l'Homère de sa poche ... Hölderlin y chercha un passage et le donna à Conz à lire, Conz tout enthousiaste lit la page à Votre fils, avec cela Votre fils devint tout ravi ... »

/251/ (143) Journaux de W. Waiblinger, entre le 15/06 et le 01/07/1823:

« Hölderlin était dans mon pavillon, m'a lu de son Hypérion O moi aussi je suis encore enfant dans la joie. Hölderlin est mon plus cher ami ! »

/252/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il lit souvent les odes de Klopstock, et les montre tout de suite. »

/253/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Des jours entiers il peut s'occuper de son Hypérion. Mille fois en arrivant chez lui déjà dehors je l'entendis déclamer à voix haute. Son pathos est grand, et Hypérion est là presque toujours ouvert. Souvent il m'en déclamait. Fini un passage il commença à s'exclamer en gesticulant vivement : « Oh c'est beau ! Votre Majesté ! » - Ensuite il lit encore, et du coup il put ajouter : « Voyez, cher Monsieur, une virgule ! »

/254/ (237) E. Zimmer à Burk le 6/11/1833 :

« Hölderlin est assez bien et allègre. Il s'occupe souvent des déclamations des odes de Klopstock, aussi de l'Homère il lit des chants, tout enthousiaste. »

/255/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« Sa mémoire pour les temps d'autan n'est pas éteinte ; quand on lui présenta les gravures pour le Wallenstein de Schiller, il en eut un grand plaisir ... »

/256/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Il ne faut pas oublier que une forte vanité, et une sorte de fierté et de conscience de sa valeur subsistent en lui. Dans son isolement de vingt ans elle a trouvée encore aliment ... et il se considérait ... ainsi dans sa vie close, étant pour soi-même moi et non-moi, monde et homme, première et deuxième personne, comme quelque chose de haut ou très haut. »

/257/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

« La 2^{ème} édition de son Hypérion était sur la tablette, je lui montrai les passages qui m'attirent le plus, dont il se montra d'accord, d'autant plus que mon admiration lui fit un plaisir évident. »

/258/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février au septembre 1842 :

« Du sentiment noble de sa valeur qu'une fois animait l'auteur d'Hypérion il reste encore une trace dans une certaine vanité innocente ... , montre-t-on lui, avec l'expression de reconnaissance et admiration un beau passage dans l'Hypérion, il sourit de façon extrêmement complaisante et se sent visiblement flatté ... » ;

/259/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 77 :

« Il se sent très honoré par des visiteurs nobles et ressentait du plaisir quand il se voyait traité avec distinction, par contre il était tout de suite fâché, quand il se croyait négligé ou méprisé. »

/260/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Les enfants il les aime beaucoup. Mais ils ont peur de lui et le fuient. »

/261/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« L'amour le plus profond il le sent pour les enfants. »

/262/ (20) A. Mayer à K. Mayer le 7/01/1811:

« Le pauvre Hölderlin veut aussi publier un almanach et, dans ce but, noircit chaque jour un tas de papier. Aujourd'hui il m'a donné tout un fascicule à lire, dont je veux quand même te copier quelques parts ... » (Ainsi le hasard a confié à l'étudiant en droit A Mayer, de l'âge de 19 ans, la sélection des fragments dignes d'être conservés de cet fascicule : les poésies brèves, rimées « Sur la mort d'un enfant », « La gloire », « Sur la naissance d'un enfant », « L'agrément » – les deux dernières probablement à l'occasion de la naissance le 1/11/1810 d'un petit garçon, fils de E. Zimmer, et de sa mort peu de jours après).

/263/ (13) K. P. Conz an Mahlmann am 8/09/1809:

« ... Malgré la confusion de son esprit il a toujours l'idée bizarre de parler d'une édition de ses œuvres par lui-même, ... »

/264/ (145) G. Schlesier de Hölderlin au printemps 1823:

[E. Zimmer écrit à la mère de Hölderlin, le 23/03/1823] ... si le temps est bon, il voudrait faire des promenades au Österberg. »

/265/ (152) Hölderlin à sa mère, dans le 4^{ème} trimestre 1823 ou le 1^{er} trimestre 1824 :

« Très chère Mère !

Peut-être je me prendrai la liberté de vous présenter mes respects et de vous rendre une visite. Si notamment mon séjour devait être d'une durée étendue, alors je voudrais prier de ne pas me prendre justement comme hôte, mais de vous contenter de ce qui serait la façon si je séjournais autrement. Je m'appelle avec sincère considération

Votre

Fils très obéissant

Hölderlin. «

et: (164) Hölderlin à sa mère, probablement 1826:

Très chère Mère !

Probablement je Vous devrai, en étant en grâce si loin du pape, même rendre une visite dans ces jours. Afin que ces visites ne soient pas assombries je touche par écrit à un sujet plus croyable ou incroyable ; aux discours qui semblent si lointains, répétés, à propos des moyens. Ayez donc la bonté de les rassembler.

Votre

Vraiment obéissant fils

Hölderlin. »

[le sens n'est pas clair même en allemand ; moyens (Vermögen) peut être employé soit dans le sens de capacité, soit de biens matériels. L'expression dans ces deux lettres a un caractère forcé]

et: (173) Hölderlin à sa sœur, probablement dans le 4^{ème} trimestre 1826 ou dans le 1^{er} trimestre 1827:

« ... Je serais très content de te revoir une fois aussi à Nürtingen. »

/266/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février au septembre 1842 :

« ... et en général n'a, à part cela qu'il veut être traité d'une façon raffinée, que relativement peu de besoins, si on le laisse fumer une pipe ou si on lui donne une prise de tabac, on le peut beaucoup rasséréner ... »

/267/ (201) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 30/10/1829:

« ... aussi par rapport aux autres habitants de la maison il est très obligeant et aimable, Il est aussi regretté et estimé par tous. »

/268/ StA 7,3, Nr. 552, p 142 : Compte rendu de F. K. Benndorf :

[C. F. Eberhardt réfère :] « ... Mais il était aussi prétentieux et se prenait pour le plus grand poète. »

/269/ FHA 9, LXXX, p 439 : A. Keller à G. Regis, le 18/06/1843 :

« .H. a toujours été très ambitieux. »

/270/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 73:

« Son état d'âme était bon et plein de confiance par rapport à ceux qui étaient constamment autour de lui, comme celui des enfants, avec lesquels il avait en commun aussi la compréhension pénétrante des personnalités par instinct, et l'opiniâtreté. Par certaines personnes il se sentait attiré en sympathie. Autres lui répugnaient pour toujours, et parfois c'était admirable, avec quelle justesse et pertinence il jugeait quelqu'un à partir de la première impression. »

/271/ (192) E. Zimmer à Burk le 29/11/1828:

« D'ailleurs il n'est pas tout à fait malheureux. Il a une fantaisie immense et trouve toujours assez d'occupation avec soi-même. »

/272/ FHA 9, LXXX, p 439 : A. Keller à G. Regis, le 18/06/1843 :

« ... lequel nous trouvions d'ailleurs assez serein et stupidement content. »

/273/ (187) E. Zimmer à Burk le 16/04/1828:

« Aussi son âme est si riche, profonde et noble que c'est rare de trouver un mortel qui lui ressemble. »

/274/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

« N'il y a pas de doute que Hölderlin parfois sente son état Quelques années auparavant il fit le vers suivant sur lui-même

Pas tous les jours appelle les plus beaux celui
Qui désire en regardant en arrière les joies quand
Les amis l'aimaient et quand les hommes
Offraient leur faveur au jeune.

/275/ (202) E Zimmer à la sœur de Hölderlin le 30/01/1830:

« ... d'ailleurs pour Votre Monsieur Frère il en reste encore beaucoup pour son divertissement. Son amour pour la musique, Son sens pour la beauté de la nature, et sentiment pour l'art du dessin. »

/276/ W. Waiblinger : Phaeton, roman (1823) :

« Quand il dessinait, c'étaient des figures sans aucun sens. »

/277/ (27) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 14/10/1811:

« J'ai bien reçu l'argent pour la flûte. »

/278/ (28) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 19/04/1812:

« ... Maintenant il est de nouveau debout toute la journée et extrêmement courtois, le regard de son œil est gentil et aimable, il joue et chante aussi et est d'ailleurs très raisonnable. »

/279/ (39) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 22/02/1814:

« Mon petit garçon a commencé à jouer du piano, et avec ça Votre cher fils se divertit le plus souvent en jouant du piano. S'il veut il est encore capable de jouer d'après les notes mais il préfère jouer d'après sa propre fantaisie. ... »

/280/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Je lui avais dit un jour qu'un concert avait lieu dans la soirée. Je m'étais demandé s'il n'était pas possible de lui faire ce plaisir. Mais on ne pouvait pas le risquer. La musique aurait peut-être fait sur lui une impression trop forte, ou peut-être fallait-il craindre l'impertinence des étudiants. Enfin, je quittai avec lui ma maisonnette. Il était complètement absorbé dans ses pensées, et ne prononça pas une syllabe. Alors que nous étions arrivés en ville, il me regarda comme s'il venait de se réveiller et me dit : « Concert ». Il est certain que pendant tout ce temps il avait pensé à cela.

Car la musique ne l'a pas encore complètement abandonné. Il joue encore correctement du piano, mais d'une manière hautement étrange. Lorsqu'il s'y met, il y reste assis des jours. Puis il poursuit une idée d'une simplicité enfantine, la remoule des centaines de fois et la rejoue tellement que cela devient intolérable. »

/281/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« ... Quand il a joué un certain temps et que son âme en est tout attendrie, parfois ses yeux se ferment, sa tête se lève et il semble vouloir s'évanouir et se consumer, et il se met à chanter. Dans quelle langue, je n'ai jamais pu le savoir même si je l'avais entendu maintes fois, mais il le faisait avec un pathos débordant, et de le voir et de l'entendre ainsi faisait frémir tous les nerfs. Mélancolie et tristesse étaient l'âme de son chant. »

/282/ (216) E. Zimmer à Burk le 21/01/1832:

« ... il passe la plupart des jours d'hiver au piano, qui lui donne beaucoup de divertissement, le plus souvent il accompagne son jeu de son chant ... »

/283/ (228) E. Zimmer à Burk le 29/01/1833:

Il va toujours assez bien, et allègre, et a vraiment un sommeil assez calme. Aussi il chante et joue souvent des demi-journées. »

/284/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

« J'ai encore 4 étudiants qui habitent dans ma maison, qui invitent Hölderlin chaque fois qu'ils ont une réunion de leur corporation. Où il chante avec eux leurs chansons. »

et : « Hölderlin se divertit du jeu au piano et parfois des déclamations et aussi du dessin. »

/285/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« ... lorsque je le connaissais on ne le pouvait plus inciter à déclamer ou à réciter de la mémoire, de même à le faire en présence d'autres, ce qu'il faisait autrefois de sa propre volonté. »

/286/ (289) E. Zimmer à Burk le 5/11/1836:

« ... un de ces jours Monsieur le Secrétaire Günther de Eßlingen [le gendre de la sœur de Hölderlin] lui rendit visite lorsqu'il jouait du piano ce qu'il joue souvent des demi-journées. »

/287/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

[répète la description de Waiblinger en respect à la musique et le chant]

/288/ (328) G. Kühne 1838:

« Ou il est assis à l'épinette et joue pendant 4 heures, d'une manière comme s'il voulait casser l'instrument. Et toujours la même simple chanson ... » ;

/289/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 14/01/1841:

« Son jeu était très complet et plein de mélodie, sans notes. Il ne disait aucun mot et pendant une demi-heure j'étais debout auprès de l'instrument sans lui adresser une parole ... Quelques fois, surtout quand il avait accompli un passage très mélodique, il me regarda ... » ;

/290/ FHA 9, LXXX, p 439 : A. Keller à G. Regis, le 18/06/1843 :

« ... il s'assit au piano où il joua des fantaisies de façon passablement cohérente, et enfin il nous écrivit un poème sur l'hiver à l'impromptu ... » ;

/291/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... et pendant qu'il joue des fantaisie assez simples, dont le ton a quelque chose de mélancolique ... »

/292/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... le piano, ce qu'il joue beaucoup et très volontiers, et qu'il accompagne de temps en temps, mais seulement quand il est seul, par son chant, tandis qu'il a abandonné la flûte, autrefois son côté le plus fort, depuis beaucoup d'années. »

/293/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 63 :

En 1808 [pas attesté autrement] on redonna à Hölderlin un piano et il s'occupait beaucoup de la musique, il reprit aussi à jouer de la flûte et chantait souvent. »

/294/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 63 :

« La musique restait toujours son divertissement principal, mais il avait des périodes où il s'en occupait moins, et d'autres, où il s'en occupait beaucoup. Il chantait et jouait la flûte moins à partir de l'an 1817, mais reprit cela de nouveau en 1822 avec zèle, pour quelque temps. »

/295/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 74:

« Il avait abandonné de jouer la flûte depuis longtemps avant que je ne l'ai connu, aussi avec le chant il était très économique et ne l'exerçait jamais en présence d'étrangers, jouer du piano pourtant était son divertissement préféré jusqu'à sa fin. Il variait un simple thème, comme par exemple la mélodie : « Me fuient toutes les joies, » [de l'opéra « La molinara » de Paisiello (1789), qu'il avait entendue probablement durant son séjour à Frankfurt en 1797] sans cesse ... et regardait les auditeurs avec un mélange étrange d'amabilité et étrangeté. »

/296/ (457) J. G. Fischer à A. Neubert le 30/01/1843:

« ... s'occupait même, à part de jouer du piano, de verses ... » ;

/297/ (250) E. Zimmer à Burk le 18/07/1834:

« Une preuve à quel point il aime encore la musique est qu'il ouvre, lorsque nos 2 messieurs, qui habitent en dessous de lui, jouent, tout de suite la fenêtre et les écoute. »

/298/ J. Kerner à F. de la Motte Fouqué le 21/01/1811 :

« Il écrit encore des poésies dans son délabrement, sa folie, pour la plupart incompréhensibles pour des autres. »

/299/ (148) Waiblinger à F. Eser le 9/07/1823:

« Hölderlin est beaucoup dans mon pavillon, a une confiance incroyable en moi, mille scènes bizarres avec lui. Il lit dans mon Phaeton, me prédit : Vous allez devenir un grand Monsieur, Votre Sainteté ! Ecrit des poésies chez moi ... » ;

/300/ (167) Annotation de Waiblinger pour son poème „An Hölderlin“ le 2/08/1826:

« ... le poète fou de l'Hypérion ... le visitait sans cesse pendant tout un été dans mon pavillon ... et là lui lisait d'habitude l'Hypérion, et même des poèmes écrits pourtant dans un style terrible. »

/301/ (277) E. Zimmer à un inconnu le 22/12/1835:

« Il a écrit le poème qui suit en 12 minutes, je l'invitai à m'écrire donc encore quelque chose, il ouvrit seulement la fenêtre, regarda dehors à l'air libre et en 12 minutes il fut accompli. »

/302/ (328) G. Kühne 1838:

« « Ecrit-il aussi des vers ? » demandai-je.

« Presque toute la journée, » fut la réponse ... »

et : « ... et déclame de la fenêtre, dehors à l'air bleu »

et : « Ses livres malheureux sont ouverts chez lui tous les jours et lorsqu'il est seul il lit d'eux du matin au soir, à voix très haute et avec un pathos de comédien. »

/303/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... au début il remplissait tout papier qu'il pouvait avoir avec des poèmes similaires, mais on remarqua que cela l'excitait trop et on le priva du matériel ; récemment donc sa volonté à la production a baissée et il travaille le plus souvent plus lentement qu'avant, quand il terminait très vite, et il ne se tourne plus vers les mètres antiques mais n'utilise toujours que le rime ... A-t-il terminé quelque chose il ne la retravaille plus comme il le faisait dans son apogée ... mais il ne s'y intéresse plus du tout ou il la donne à une connaissance. »

/304/ (460) J. G. Fischer après 1843:

« « Monsieur le Bibliothécaire, je m'estimerai heureux, si Vous vouliez m'offrir quelques strophes comme souvenir pour mon adieu ». La réponse : « Comme Votre Sainteté commande! Dois-je sur la Grèce, le printemps, l'esprit du temps ? » Les amis chuchotèrent : L'esprit du temps ! Et ainsi je demandai.

Alors cet homme autrement presque toujours courbé en avant se mit en position redressée devant son pupitre, prit une feuille et une plume d'oie avec toutes ses barbes et se prépara à écrire. Pour toute ma vie me restera inoubliable l'illumination de son visage dans ce moment, œil et front resplendirent comme si jamais une si grave confusion n'était passée à travers eux. Et puis il écrivit, scanda avec la main gauche chaque ligne, et à la fin de chacune fit éruption de sa poitrine un « Hm ! » content. »

/305/ StA 7,3, Nr. 642, p 365 : Nécrologe de G. Kemmler en juin 1843 :

« L'image la plus agréable il nous la donna dans ces derniers temps quand il essaya – debout derrière son pupitre– de concentrer ses idées pour « la prière en poésie » ; là, toute anxiété fuit le front opprimé, remplacée par une calme joie ; on pouvait s'entretenir autour de lui à voix haute, l'observer à travers ses épaules, rien ne le pouvait déranger. »

/306/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Ce qui le préoccupait beaucoup, c'était le Un et Tout panthéiste, écrit en grands caractères grecs sur le mur au-dessus de mon bureau. Souvent, il monologuait longuement en fixant ce signe mystérieux et multiple de sens, et dit une fois : « Maintenant je suis devenu orthodoxe, Votre Sainteté ! Non, non ! J'étudie actuellement le troisième volume de Monsieur Kant, et je m'intéresse beaucoup à la nouvelle philosophie. »

/307/ (181) Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Je faisais plus d'efforts que d'autres pour supporter ses caprices, »

/308/ (368) Journal de C. T. Schwab, le 21/01/1841:

« Il me regardait quelques fois assez aimablement, mais souvent était contrarié tout de suite après, je dis en souriant qu'il était si capricieux, si entêté et qu'il pensait souvent à voix haute, ce qu'il accepta sans contredire. »

/309/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« H. ... dont la sensibilité précédente s'est augmentée beaucoup dans son état actuel ... »

/310/ (458) J. G. Fischer après 1843:

« Toujours il a été prévenant, une fois avec un peu plus, une autre fois avec moins de résignation. »

/311/ StA 7,3, Nr. 530, p 140 : Souvenirs de la nièce et de ses enfants :

« ... que c'était mon grand-père [K. Gok, le demi-frère de Hölderlin] qui amena Hölderlin, après une amélioration de son état dans la maison ... du menuisier Zimmer ... » ;

pas attesté autrement, pourtant il est à présumer que la famille aurait organisé l'accueil chez Zimmer (comme d'ailleurs son hospitalisation, celle-ci probablement avec Sinclair).

K. Gok réfère dans son esquisse pour une biographie du 8/04/1841 (FHA 9, LXIV, pp 338) : « ... la cure entreprise, pourtant, empira le mal, et on décida, avant qu'il n'atteigne le degré le plus haut, de le confier à une famille bourgeoise qu'il avait connu auparavant ... ».

Il semble donc que Hölderlin aurait connu la famille Zimmer déjà pendant ses études.

/312/ Une construction en forme de tour sur la fondation d'un beffroi d'autrefois, partie des fortifications de la ville, intégré dans la maison proprement dite qui a été adossée à celles-ci en 1778. Le complexe a été acheté par Zimmer au début 1807 et ensuite agrandi à plusieurs reprises. La chambre de Hölderlin se trouvait au premier étage, le deuxième étage a été ajouté en 1820 : voir illustrations 7 et 8.

/313/ D. Uffhausen: „Weh! Närrisch machen sie mich.“ En : Hölderlin Jahrbuch 1984-1985, p 344 ;

/314/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Plus que d'autres, je me donnais la peine de supporter ses humeurs, et, alors que ses rares amis d'autrefois, lorsqu'ils lui rendaient visite dans sa solitude qui dure depuis plus de vingt ans maintenant, ne voulaient rester que quelques instants, que ce soit parce que leur pitié devenait trop vive ou qu'ils se sentaient trop profondément ébranlés par la manifestation d'un délabrement mental aussi regrettable, ou parce qu'ils y mettaient rapidement un terme jugeant impossible d'échanger même un seul mot sensé avec lui, et infructueux de s'efforcer à prêter quelque attention à l'état psychique du confus, lorsque moi, au contraire, je ne considérais perdue aucune des heures dédiées à lui, je lui rendais visite sans interruption pendant maintes années, l'accompagnais pour des promenades solitaires dans des jardins et vignes, lui donnais parfois du papier pour écrire, fouillais ses écrits encore lui restants, lui apportais des livres, je me faisais lire par lui, et l'incitais des innombrables fois à jouer du piano et à chanter ... » ;
et: « ... Au début il venait parfois chez ... Conz ..., Hölderlin, qui alors avait encore feu et forces, venait dehors chez lui souvent ... Les visites se terminaient peu à peu, lorsqu'il devenait plus faible et émoussé. »

/315/ (88) K. P. Conz à Kerner le 9/04/1821:

« Depuis presque un an je n'ai plus vu Hölderlin. Avant, l'été, il venait souvent dans mon jardin ... On dit qu'il est très calme depuis quelque temps, mais qu'il ne sort plus, ce qui autrefois lui faisait plaisir, sinon dans la cour derrière son logement en saillie. »

/316/ (202) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 30/01/1830:

« Chez nous habite un monsieur Lebrett qui montre beaucoup d'intérêt pour Votre frère. »

/317/ (190) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 1/11/1828:

« Il a des bons rapports avec les étudiants, eux le traitent avec tout respect Il arrive parfois qu'ils l'invitent en compagnie où il chante avec eux leurs chansons de réunion de leur corporation comme un garçon, mais ça va de soi seulement dans la maison. »

/318/ (308) A. Diefenbach en décembre 1837:

« Ses colocataires étudiants le traitent avec beaucoup d'amour et l'invitent souvent à un café ou un verre de vin. L'autre jour le pauvre donc s'égaya tellement qu'il chanta avec eux quelques vieilles chansons de réunion de corporation et les accompagna au piano. »

/319/ (335) Lotte Zimmer à Burk le 28/01/1839:

« ... Monsieur Hölderlin a été invité il y a quelques jours par un des nos pensionnaires, où il accepta l'invitation et se comporta de façon très bien élevée. »

/320/ (417) C. T. Schwab: esquisse pour une biographie, de février à septembre 1842 :

« ... et aussi, quand il prend le café chez un des étudiants qui habitent dans la maison, ce qu'il, dès que l'on invite, accepte normalement, il est très aimable ... » ;

/321/ (443) Lotte Zimmer à Zeller le 7/11/1842:

« Il y a quelques jours il était invité. »

/322/ Après la réédition de l'Hypérion en 1822 et la publication du premier recueil de ses poésies en 1826 (l'idée pour cette publication venait indépendamment de Kerner et de H. v. Diest en 1820) qu'entraînait diverses recensions, articles et essais, et surtout après la publication de l'essai de Waiblinger « Hölderlin, Dichtung und Wahnsinn », la notoriété et la popularité de Hölderlin augmente. Ainsi G. Herwegh écrit dans son essai « Un Disparu » (331) : C'est émouvant à voir, quel attachement la jeunesse académique a conservé pour le poète fou à Tübingen, il doit être plus que curiosité si elle va en pèlerinage chez le vieux de 70 ans qui n'a plus rien à offrir que quelques accords mal exécutés sur un misérable piano. »

/323/ (190) E. Zimmer à la sœur de Hölderlin le 1/11/1828 :

« Cet été il a eu beaucoup de visites d'étrangers et aussi d'étudiants d'ici ... » ;

/324/ (409) M. Carriere à Cotta le 18/01/1842:

« ... le plus grand poète élégiaque de tous les temps ! ». L. A. v. Arnim, in StA 8, pp 51 : manuscrit pour « promenades avec Hölderlin » (1828) dit de Hölderlin : « le plus grand élégiaque des allemands », et « le seul grand mystique parmi tous les poètes de nos temps ».

/325/ (166) K. Gok à Hölderlin le 25/07/1826

« Déjà quelques fois je t'ai rendu visite, cher frère, chez ton cher hôte, Monsieur Zimmer, mais peut-être tu ne t'en souviendras plus avec précision. »

/326/ (47) Hölderlin à sa mère, probablement 1814:

« ... Présentez-Vous mes compliments à ma chère et très estimée sœur. Je ne lui ai pas encore remercié pour les visites qu'elle avait la bonté de me rendre ... » ;

/327/ (63) Hölderlin à sa mère, dans le 3^{ème} ou 4^{ème} trimestre 1817 :

« ... Vous ne me quitterez donc pas, je pense. J'espère Vous voir bientôt. »

/328/ StA 7,3, Nr. 530, p 140 : Souvenirs de la nièce et de ses enfants :

[Compte rendu de Frida Arnold (1849-1940), fille de Ida Eberhardine Gok (1811-1868), fille de K. Gok :] « Dans ma jeunesse j'ai souvent entendu ... de la bouche de ma mère les descriptions de ses visites chez le poète malade ... Ma sœur Ida, plus grande de 18 ans que moi ... et mon frère Julius Arnold ont quelque fois pu rendre une visite à leur grand-oncle. »

La véracité de ce compte-rendu est douteuse, les visites ne sont pas documentées ou mentionnées ailleurs.

/329/ Très probablement Hölderlin n'a plus vu sa mère après l'été 1804, même si plusieurs fois il a exprimé le désir de la voir /265,327/. Il a vu son demi-frère probablement fin 1820 (la première fois à Tübingen) et après cela au moins encore 2 fois /133-137,325/. Avant l'an 1815 il a reçu quelques visites de sa sœur /138,326/. Les contacts dans toutes les modalités s'éteignent rapidement après la mort de la mère en 1828 (voir pourtant /328/) et se limitent à des parents plus éloignés /153,286/.

Il faut voir la relation de la famille avec Hölderlin toujours dans le contexte d'un conflit constant dans cette famille, qui de temps en temps est clairement visible dans sa dimension matérielle. Hölderlin, en commun avec sa sœur, avait hérité un patrimoine considérable de la part de la famille de son père ; ce patrimoine a été géré par la mère, depuis la mort du père. Il est possible que Hölderlin ait essayé plusieurs fois d'obtenir la gestion de sa part du patrimoine (voir /265/, (164)) ; après sa mise sous tutelle il n'avait plus cette possibilité. A cause de cette inégalité matérielle (et d'autres motifs) son demi-frère – qui pouvait compter

seulement sur sa part du patrimoine maternel - se vit désavantagé. La mère changea son testament initial, du 15/10/1808, qui confirma essentiellement cet état, en plusieurs reprises en faveur de son fils plus jeune (voir (20), et /336/). Après sa mort le 17/02/1828, ces changements, pourtant, se révélaient sans suffisante base légale dans un contentieux opposant le curateur de Hölderlin et sa sœur, d'un côté, et le demi-frère de Hölderlin, de l'autre côté : Le jugement décerna environ 9000 fl. à Hölderlin (les estimations donnent de 25 € à 50 € pour un florin (fl.)). En outre, il décida qu'après la mort de Hölderlin sa sœur hériterait les 7/8, et son demi-frère 1/8 de son patrimoine. K. Gok considéra cette décision comme une injustice et un « affront » ; elle était la base pour des disputes répétées, grotesques entre K. Gok et la sœur se terminant dans une rupture définitive après la mort de Hölderlin.

Ainsi la sœur semble s'être opposée à la proposition du demi-frère d'utiliser les honoraires, dûs à Hölderlin pour la 2^{ème} édition de l'Hypérion et pour le recueil des poèmes, pour des « rafraîchissements » additionnels pour le malade, car de cette façon son éventuel héritage serait affecté plus que celui de son demi-frère (à cause de la division en 7/8 et 1/8, voir StA 7,3, Nr. 667, p 418). Il faut remarquer que, pendant toute la période de la tour, on a mis à la disposition de Hölderlin moins d'un tiers de ses revenus provenant de son patrimoine (les intérêts du patrimoine s'élevaient à environ 450 fl. auxquels il faut ajouter le « Gratial » de 150 fl. ; la somme utilisée pour Hölderlin était environ 250 fl.). Ainsi son patrimoine augmenta jusqu'à sa mort à 13000 fl. (à l'avantage de ses héritiers). L'intensification des contacts de la famille avec Hölderlin dans la période de la mort de la mère est à évaluer aussi sous l'aspect de la tentative d'influencer Hölderlin à l'égard d'un éventuel contentieux de succession (voir /139/).

En tout cas, ce n'était pas dans l'intérêt de la famille de laisser Hölderlin disposer de son patrimoine.

/330/ Ch. v. Kalb à F. Schiller, StA 7,2, Nr. 147, pp 20;

/331/ voir figure 9, et les fac-similés conservés des poèmes en FHA 9;

/332/ G. Wittkop (ed.): Hölderlin der Pflegsohn, J. B. Metzler (1993), p 346;

/333/ (34) E. Zimmer à la mère de Hölderlin le 2/03/1813:

« J'ai demandé à Hölderlin s'il ne voulait pas écrire lui aussi, mais il semble qu'il n'en ait vraiment pas envie. »

/334/ (83) Hölderlin à sa mère dans le 1^{er} ou 2^{ème} trimestre 1821:

« Je vous écris, comme je crois que cela soit Votre instruction, et mon observation de celle-ci. Si Vous avez des nouvelles, Vous me les pouvez communiquer. »

/335/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

Il écrivait à sa vieille mère, mais il fallait toujours lui le rappeler. Ces lettres n'étaient pas irraisonnables. Il faisait un effort et elles devenaient même claires. Mais seulement comme ça, à juger par le style, comme écrit un enfant qui n'est pas capable de penser et d'écrire habilement. Une, une fois, était vraiment bien, mais se terminait ainsi : « Je vois que je dois conclure » [éventuellement la lettre à son demi-frère /339/]. A ce point déjà il s'embrouilla, ne s'en aperçut lui-même, et conclut. »

/336/ Quelques exemples :

(30) (15/09/1812)

Vénérable Mère !

J'ai l'honneur de vous témoigner que j'ai dû ressentir une grande joie à la réception de votre lettre. Vos excellents propos sont pour moi très bienfaisants, et la gratitude que je vous dois s'ajoute à l'admiration de vos excellentes conceptions. Votre bonté d'âme et vos exhortations si utiles ne sont jamais sans une expression qui me réjouit autant qu'elle m'est utile. Le

vêtement que Vous avez ajouté m'est très bien aussi. Je dois me dépêcher. J'aurais la liberté d'ajouter plusieurs choses, comme notamment des incitations à un comportement convenable de ma part, qui comme j'espère devraient être efficaces et agréables pour Vous. J'ai l'honneur de m'appeler

Votre

Très dévoué fils

Hölderlin.

La première lettre (conservée). Immédiatement après la réception de cette lettre la mère ajoute (le 20/09/1812) un codicille défavorable pour Hölderlin à son testament. Peut-être en vue du fait que après tout il n'allait pas mourir tôt /31/. Bertaux suppose que la raison en était la signature (très dévoué), sans affirmation de l'obéissance enfantine (en fait Hölderlin dans toutes les autres lettres soit signe « (très) obéissant », soit mentionne son obéissance de quelque autre façon. Ainsi Bertaux fait allusion à la signification multiple de l'obéissance dans leur relation – qui a toujours aussi un aspect matériel.

(54) (fin 1814 – début 1815?):

Très Vénérable Mère !

A nouveau déjà je m'appête à vous écrire une lettre. Vous vous souvenez de ce que je vous ai écrit d'habitude, et je Vous ai écrit des propos un peu près répétés. Je souhaite que vous soyez toujours très bien. Je me recommande en obéissance et je m'appelle

Votre

Fils obéissant

Hölderlin.

(69) (1819?)

Très Vénérable Mère !

L'excellente Madame Zimmer m'exhorte à ne pas négliger de vous montrer mon attention par moyen d'une lettre, témoignant ainsi la persistance de mon dévouement. Les obligations dont les êtres humains se sont redevables, se manifestent aussi par excellence dans un tel dévouement d'un fils envers sa mère. Les relations entre les hommes ont de telles règles, et l'observation de ces règles et un exercice fréquent en celles-ci rendent les règles en ce respect moins dures et plus conformes au cœur. Veuillez vous contenter de ce signe de mon constant dévouement. Je m'appelle

Votre

Fils obéissant

Hölderlin

(156) (fin 1824 – début 1825):

Très chère mère !

Ne veuillez vous pas offenser que je vous écrive à nouveau une lettre. Je m'applique à ne pas faire manquer mon dévouement redevable à vous. Il faut que j'interrompe déjà. Je suis avec l'attestation de mon sentiment convenable

Votre

Fils très obéissant

Hölderlin.

(178) (1827/1828?)

Je me prends la liberté de me recommander avec l'autorisation du très bon Monsieur Zimmer de façon très obéissante, et je m'appelle

Votre

Fils très obéissant

Hölderlin

/337/ Ici suivent les passages des lettres à la mère qui se distinguent du style en préférence impersonnel, en partie ou entièrement :

- en (42) (1814?): « Ces jours je ne me sentais pas complètement bien, mais je vais mieux maintenant » et « Habitez-vous toujours volontiers à Nürtingen, et ce séjour est-il toujours avantageux pour votre santé si chère à moi ? »

- en (45) (1814?): « Je pense aux temps que j'ai passé auprès de vous avec une grande reconnaissance, très vénérable mère ! »

- en (46) (1814?): « Je ne sais pas si vous m'avez répondu à ma [lettre] écrite récemment. Je suppose que vous y avez répondu. Ne vous offensiez pas, dans votre bonté, de cette remarque. »

- en (47) (1814?): « C'est agréable pour moi si vous êtes en bonne santé et vous allez bien dans tous les respects. ... Je ne l'ai [sa sœur] pas encore remercié des visites qu'elle a eu la bonté de me rendre ici. »

- en (48) (1814/1815?): « De m'exprimer, cela m'a été concédé si rarement dans la vie, car j'aimais m'occuper de livres dans mon jeunesse et je me suis éloigné de vous après ... »

- en (49) (début 1815?): «

« Vous devez avoir passé de Bonnes Fêtes. J'espère, lorsque l'expression maintenant est avec bonne grâce à Votre côté, ... pouvoir vous écrire une bonne grande lettre, dès que je serai venu à bout des sentiments que je vous dois. »

- en (63) (fin 1817?): « Vous ne me laisserez donc pas. J'espère vous voir bientôt. Je suis de cœur ... »

- en (108) (fin 1821 – début 1822?):

« J'ai eu le plaisir de recevoir plusieurs lettres de votre part. Votre bonté de faire savoir quelque chose de vous me convainc que l'on doit, dans la mesure qu'on peut, s'appliquer à estimer ce moyen de rester dans un souvenir relatif ... »

- (151) (fin 1823?):

« Très Vénérable Mère !

Je Vous remercie très beaucoup de Votre bonne lettre.

C'est une double joie pour moi de vous voir si près et d'avoir reçu un signe de vos mains.

Dans l'entre-temps vous vous êtes très bien portée, je pense. La sœur trouve-t-elle se donc bien. Mes meilleurs compliments à mon cher Friz. La Heinrike.

J'espère bientôt trouver beaucoup de joie autour de vous, je me recommande à vous et à la sœur, et j'ai l'honneur de m'appeler

Votre

Fils fidèle

Hölderlin

Je remercie avec grande obéissance pour le pantalon

- (152) (fin 1823 – début 1824?):

« Très chère Mère !

Peut-être je me prendrai la liberté de vous présenter mes respects et de vous rendre une visite. Si notamment mon séjour devait être d'une durée étendue, alors je voudrais prier de ne pas me prendre justement comme hôte, mais de vous contenter de ce qui serait la façon si je séjournais autrement. Je m'appelle avec sincère considération

Votre

Fils très obéissant

Hölderlin.

- (155) (fin 1824?) (Beißner (StA 6,2, p 1118) observe, que l'écriture pourrait trahir une certaine agitation) :

« Très chère Mère !

Je dois vous prier de prendre sur vous ce que j'avais vous à dire, et de vous interroger sur ceci. J'ai dû vous dire, dans l'explicabilité [en allemand « Erklärbarkeit », un mot inhabituel qui devrait signifier approximativement « manière explicable », ou « netteté »] que vous commandez, quelques propos qui vous m'avez voulu transmettre [sens pas clair]. Je dois vous dire qu'il n'est pas possible de prendre sur soi le sentiment qui réclame ce que vous comprenez. Je suis

Votre

Fils très obéissant

Hölderlin

- en (158) (début 1825?):

« Mon écrire des lettres ne pourra toujours être grande chose pour vous, puisque je dois dire ce que j'ai à dire en aussi peu de mots que possible, et car maintenant je n'ai pas d'autre façon de dire ... »

- (164) (1826?):

Très chère Mère !

Probablement je Vous devrai, en étant en grâce si loin du pape, même rendre une visite dans ces jours. Afin que ces visites ne soient pas assombries je touche par écrit à un sujet plus croyable ou incroyable ; aux discours qui semblent si lointains, répétés, à propos des moyens.

Ayez donc la bonté de les rassembler.

Votre

Vraiment obéissant fils

Hölderlin. »

- en (177) (1827/1828?)

« Je prie que vous ne m'oubliez jamais complètement, mère très vénérable ... »

- (180) (fin 1827 – début 1828?) (la dernière lettre):

« Pardonnez, très chère mère ! Si je ne devais pas réussir à me rendre complètement compréhensible pour vous.

Je vous répète avec politesse ce que j'avais pu avoir l'honneur de dire. Je prie le bon Dieu qu'il, comme je dis comme savant, aide vous en tout et moi.

Prenez soin de moi. Le temps est précis à la lettre et infiniment miséricordieux.

Pour l'entre-temps

Votre

Fils très obéissant

Friedrich Hölderlin. »

Seulement ici et dans une lettre de 1814/15 ((48), /337/) Hölderlin signe « Fried(e)rich ».

/338/ (173) et (194) Hölderlin à Heinrike Breunlin:

e. g. : fin 1826/début 1827:

Ma vénérable Sœur !

Je te remercie beaucoup que tu voulais, toi aussi, comme notre bonne mère, prendre un tel grand intérêt en moi et me faire plaisir avec une lettre si excellente. Tu es seule à la maison ; tu as d'autant plus d'occasion de t'immerger dans le calme de ton âme qu'est une qualité à toi, et le retour de notre chère, très vénérable mère t'amène à penser à tout ce que t'est cher en elle. Il me ferait beaucoup de plaisir de te revoir une fois aussi à Nürtingen. ... »

/339/ (144) Hölderlin à K. Gok (1822/1823?):

Très cher Frère !

Tu vas bien accueillir le fait que je t'écrive une lettre. Tu croiras, j'en suis convaincu, que c'est un vrai plaisir pour moi de savoir que tu vas bien et t'es de bonne santé. Si je ne t'écris que très peu, prends donc la lettre comme un signe d'attention de ma part. Je m'aperçois que je dois conclure. Je me recommande à ton bienveillant souvenir et m'appelle

Ton

T'estimant frère

Hölderlin.

/340/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Je lui donnais aussi du papier pour écrire. Il s'asseyait alors au bureau et faisait quelques vers, même rimés. Mais ils étaient sans sens, en particulier les derniers, d'ailleurs corrects métriquement. Il se levait alors et me les remettait avec de grands compliments. Il écrivit une fois en dessous de l'un d'eux : « Votre très dévoué Hölderlin ».

Ces poèmes, ou ces mentionnés en /299/ et /300/ n'ont pas été conservés par Waiblinger.

/341/ (320) E. Mörike à Kurz le 26/06/1838:

« En ces jours j'ai reçu un tas de papiers de Hölderlin, le plus souvent des choses illisibles, extrêmement faibles. Un bref fragment étrange ... je te dois cependant ... communiquer :

Amitié, amour, église et saints, croix, tableaux,

Autel et chaire et musique. Le prêche lui sonne.

Le catéchisme, après le repas, semble une causerie assoupie et
Oiseuse pour l'homme et l'enfant et les jeunes femmes, femmes pieuses ;
Après, il se promène, le monsieur, le citoyen et l'artiste,
Content dans les champs et les près de chez lui.
La jeunesse suit en contemplation.

/342/ Cette hypothèse d'une évolution continue et monotone de ces éléments caractéristiques est normalement associée à l'hypothèse d'une évolution continue et monotone de l'état psychique de Hölderlin – une hypothèse qui n'est pas soutenue par des épreuves et qui est douteuse au moins pour la période autour l'année 1823.

Les seuls poèmes avant 1829, qui peuvent être datés avec une relative certitude, sont les fragments de l'almanach, et les très brefs « Les lignes de la vie » et « A Waiblinger ».

Les Phaeton segments (l'hymne « En bleu adorable ... », dont l'authenticité ne semble plus être en doute après l'étude de Polledri /343,351/, qui pourtant a subi une rédaction de la part de Waiblinger) ont été écrits sûrement avant 1823. Eux, et les Hypérion fragments ont été créés, selon une allusion de Waiblinger /87/, avant 1816.

Il suit une liste de la production littéraire de la période de la tour (selon Wittkop /I,1/, avec leur datation selon la StA et la FHA, ou selon d'autres sources indiquées). En gras les datations qui apparaissent sûres.

Qu'est la vie des hommes ? (Was ist der Menschen Leben) :

StA: 5/03/1800 – 1802

FHA: 1807/1808 /345/

Qu'est il Dieu ... (Was ist Gott) :

StA: avant 1825

FHA: 1807/1808

Phaeton segments (En bleu adorable ...) Phaeton Segmente (In lieblicher Bläue ...):

Waiblinger : avant 1823, peut-être début de la période dans la tour.

FHA: 1807/1808

Polledri: 1807/1808?

Uffhausen: 1822

Amitié, Amour ... (Freundschaft, Liebe ...):

FHA: 1809/1810

Hypérion fragments (Hyperion-Fragmente):

Waiblinger : avant 1823, peut-être début de la période dans la tour.

StA: 1823-1825

FHA: 1810?

Si du lointain ... (Wenn aus der Ferne):

Waiblinger : avant 1823, peut-être début de la période dans la tour.

FHA: 1810?

Fragments de l'almanach - Sur la mort d'un enfant, La gloire, Sur la naissance d'un enfant, L'agrément ...

(Almanach-Fragmente - Auf den Tod eines Kindes Der Ruhm, Auf die Geburt eines Kindes, Das Angenehme ...) :

Mayer: 1808 -7/01/1811

Dont « sur la mort ... », et « sur la naissance ... », probablement après le 1/11/1810 (voir /262/).

Les lignes de la vie ... (Die Linien des Lebens ...) :

Zimmer : 1812

Si depuis le ciel ... (Wenn aus dem Himmel ...) :

Mörke: avant 1825

StA: 1823-1824

FHA: 1807-1810

A Zimmer (An Zimmern)

Mörke: avant 1825

Mörke: 1825?

FHA: beaucoup plus tôt

Pour W. Waiblinger (Für W. Waiblinger) :

Waiblinger : 1823-1825

Apophtegmes pour 5 visiteurs (Sinnsprüche für 5 Besucher) :

1826

Le printemps (Der Frühling) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

L'homme (Der Mensch) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

Le bon (Das Gute) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

La vie joyeuse (Das fröhliche Leben) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

La promenade (Der Spaziergang) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

Le cimetière (Der Kirchhof) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

Le contentement (Die Zufriedenheit) :

StA et FHA: „relativement tôt“ 1807-1811

Pas tous les jours ... (Nicht alle Tage ...) :

Zimmer: „quelques années“ avant 1835

Vue (Aussicht) :

Lebret: 1829-1830 (annotation sur la transcription : « Deux poésies faites par Hölderlin pour un étudiant en échange d'une pipe de tabac »)

Pour le très bon Monsieur de Lebret (Dem gnädigsten Herrn von Lebret) :

Lebret: 1829-1830 (annotation sur la transcription : « Deux poésies faites par Hölderlin pour un étudiant en échange d'une pipe de tabac »)

Le printemps (Der Frühling) :

Faber : 1825-1832

L'automne (Der Herbst) :

Schwab : 1837

L'été (Der Sommer) :

Inconnu: 12/1837

Le printemps (Der Frühling) :

Avant 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Vue (Aussicht) :

Avant 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Le printemps (Der Frühling) :

1842-1843? (avec dévouement Scardanelli)

Pour un inconnu :

Lotte Zimmer : 1840 (Votre très dévoué Buarotti)

Vie supérieure (Höheres Leben) :

C. T. Schwab: 1841 (Scardanelli)

Humanité supérieure (Höhere Menschheit) :

C. T. Schwab: 1841 (Scardanelli)

La formation de l'esprit (Des Geistes Werden) :

Inconnu : 18/07/1841

Le printemps (Der Frühling) :

C. T. Schwab: 1841 (avec dévouement Scardanelli)

L'été (Der Sommer) :

C. T. Schwab: 1841 (Scardanelli)

L'hiver (Der Winter) :

C. T. Schwab: 1841

Hiver (Winter) :

Hölderlin 25/12/1841 (avec dévouement Scardanelli)

L'hiver (Der Winter) :

C. T. Schwab: 1842

L'été (Der Sommer) :

C. T. Schwab: 9/03/1842 (avec dévouement Scardanelli)

Le printemps (Der Frühling) :

Hölderlin: 15/03/1842 (avec dévouement Scardanelli)

L'automne (Der Herbst) :

Inconnu: 1842, et C. T. Schwab: 1841

L'été (Der Sommer) :

Inconnu: 1842 (avec dévouement Scardanelli)

L'été (Der Sommer) :

Lotte Zimmer : 1842 (Scardanelli)

L'homme (Der Mensch) :

Hölderlin : 28/07/1842 (avec dévouement Scardanelli)

L'hiver (Der Winter) :

Inconnu : 1842 (avec dévouement Scardanelli)

L'hiver (Der Winter) :

FHA: 1842? (avec dévouement Scardanelli)

L'hiver (Der Winter) :

FHA: 1842? (avec dévouement Scardanelli)

Grèce (Griechenland) :

J. G. Fischer: 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Le printemps (Der Frühling) :

Inconnu : 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Le printemps (Der Frühling) :

F. Breunlin: 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Le printemps (Der Frühling) :

StA et FHA: 1843 (avec dévouement Scardanelli)

L'esprit du temps (Der Zeitgeist) :

C. T. Fischer: 1843 (avec dévouement Scardanelli)

Amitié (Freundschaft) :

Robert von Mohl: 27/05/1843 (avec dévouement Scardanelli); Annotation sur le manuscrit :
Ce poème a été écrit par le poète fou Hölderlin le 27 mai 1843 à pied levé ...)

La vue (Die Aussicht) :

F. Breunlin: 1843 (avec dévouement Scardanelli)

/343/ Beißner (StA 2,1, pp 361) avait rangé ce « chant » dans la catégorie « Douteux », Uffhausen, après (en „Bevestigter Gesang“, Stuttgart (1989)), l'avait considéré comme authentique. S. Doering /313/ conclut, que Waiblinger l'ait composé lui-même « en utilisant le vocabulaire tardif et quelques-uns de ses thèmes préférés ..., éventuellement en incluant des brèves citations authentiques de Hölderlin ». Puis R. Böschstein /361/ s'exprime en faveur de Hölderlin comme auteur, Sattler inclut le texte sans doute dans la FHA. E. George en Hölderlin-Jahrbuch 2000/2001, pp 345 vivement contredit cette opinion (en invoquant « l'analyse partiellement statistique » de E. Bach, Germanic Review 36 (1961) pp 27).

Je pense, suivant Böschstein et Polledri, que l'hymne est en grande partie authentique. Et ce qui est plus important ici : le ton fondamental de la poésie devrait correspondre à celui d'une expression authentique de Hölderlin.

/345/ FHA 9, pp 25 : La poésie est notée sur le recto d'une feuille avec un fragment d'une lettre de Susette Gontard du 5/03/1800. Sattler (D. E. Sattler, O Insel des Lichts!, en Hölderlin-Jahrbuch 25, 1986-1987, p 224) en conclut qu'elle a été créée dans la période où on privait Hölderlin du matériel pour écrire.

/346/ Wittkop (/I,1/, p 349) remarque que cela ne signifie pas forcément que l'idée et l'esquisse n'existaient pas avant l'écriture définitive – dans la mémoire, ou sur papier: il est possible que Hölderlin voulait consciemment créer cette impression de légèreté. De l'autre côté on ne sait rien à propos de la façon dont étaient écrits les poèmes créés en absence de visiteurs.

/347/ Voir par exemple les fragments du « Homburger Folioheft » : « ... Vatican ... » et « vom Abgrund nemlich ... », etc.

/348/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828):

« Au début, il écrivit beaucoup et remplit tout le papier qu'on lui donnait. Il s'agissait de lettres en prose ou en vers libres pindariques, adressées à la chère Diotima ; plus souvent encore, c'étaient des odes alcaïques. Il avait adopté un style tout à fait singulier. Le contenu est le souvenir du passé, lutte avec dieu, fête chez les Grecs ... » ;

et: « Le contenu de ses lettres est toujours la lutte, le combat contre la divinité ou le destin, comme il aime l'appeler. » ;

/349/ (181) W. Waiblinger: F. Hölderlin: Leben, Dichtung und Wahnsinn (1827/1828) :

« ... Ainsi dans un de ses vers il peignit d'une manière expressive évoquant Homère, comme les moutons avancent à travers une passerelle. Il voyait cela souvent de sa fenêtre. Il avait une idée tout à fait sublime en voyant tomber les gouttes argentées de la pluie de son toit. »

Dans le premier cas il s'agit de l'ode « Si depuis le ciel ... ». Le poème correspondant au deuxième exemple soit est cette même ode, soit a été perdu.

/350/ StA 7,3, Nr. 481, p 28 : Souvenir de Mörike, 7/04/1832 :

« ... les deux poèmes pourtant, énigme de la folie, en partie laissent entrevoir le sens le plus beau, en partie le possèdent évidemment, leur caractère – (élégiaque-didactique) est tout à fait décidé et ne se perd même pas dans une seule ligne. »

Il s'agit des odes « si du lointain ... » et « si depuis le ciel ... ».

/351/ Elena Polledri: Friedrich Hölderlin: „In lieblicher Bläue...“ L'inno della torre – summa di un'esistenza, I.S.U Milano (1996)

/352/ StA 2,1 p 372-374:

En bleu adorable ... :

En bleu adorable fleurit le toit de métal du clocher. Alentour plane un cri d'hirondelles, autour s'étend le bleu le plus touchant. Le soleil au-dessus va très haut et colore la tôle, mais silencieuse, là-haut, dans le vent, chante la girouette. Que quelqu'un au-dessous de la cloche descende les degrés, alors le silence sera une vie; car, lorsqu'une figure à ce point se détache, la forme aussitôt ressort, de l'homme. les fenêtres, d'où les cloches tintent, sont comme des portes, par vertu de leur beauté. Oui, les portes encore étant de la nature, elles sont à l'image des arbres de la forêt. Mais la pureté est, elle, beauté aussi. du départ, au-dedans, naît un esprit sévère. si simples sont les images, si saintes, que parfois on a peur, à la vérité, elles, ici, de les décrire. Mais les Célestes, eux-mêmes bienfaisants, du tout, comme riches, ont une telle retenue, et la joie. L'homme en cela peut les imiter. un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme peut-il regarder en haut, et dire : tel aussi voudrais-je être? Oui. Tant que dans son cœur dure la bienveillance, toujours pure, l'homme peut avec le Divin se mesurer non sans bonheur. Dieu est-il inconnu? Est-il, comme le ciel, évident? Je le croirais plutôt. Telle est la mesure de l'homme. riche en mérites, mais poétiquement toujours, sur terre habite l'homme. mais l'ombre de la nuit avec les étoiles n'est pas plus pure, si j'ose le dire, que l'homme, qu'il faut appeler une image de Dieu.

Est-il sur terre une mesure? Il n'en est aucune. Jamais monde du Créateur n'a suspendu le cours du tonnerre. elle-même, une fleur est belle, parce qu'elle fleurit sous le soleil. Souvent l'oeil trouve en cette vie des créatures qui seraient bien plus belles, encore, à nommer, que les fleurs. Oh! comme je le sais! Car à saigner de son corps, et au cœur même, de n'être plus entier, Dieu a-t-il plaisir? Mais l'âme doit demeurer, je le crois, pure, sinon, de la Toute-Puissance avec ses ailes approchera l'aigle, avec la louange de son chant et la voix de tant d'oiseaux. C'est l'essence, c'est la forme de l'être. joli ruisseau, touchant, quand tu parais, et que tu roules, clair comme l'oeil de la Divinité, par la Voie lactée. Comme je te connais! Des larmes, cependant, sourdent de l'oeil. Une vie allègre, je la vois dans les formes mêmes de la création alentour de moi fleurir, car sans erreur je la compare à des colombes seules parmi les tombes. Le rire, on le dirait, m'afflige cependant, des hommes, car j'ai un cœur. Voudrais-je être une comète? Je le crois. Parce qu'elles ont la rapidité de l'oiseau; elles fleurissent de feu, et sont dans leur pureté pareilles à l'enfant. Souhaiter un bien plus grand, la nature de l'homme ne peut en présumer. L'allégresse d'une telle retenue mérite elle aussi d'être louée par l'Esprit, sévère, qui d'entre des trois colonnes souffle, du jardin. Une fille aimable doit couronner son front de fleurs de myrte, parce qu'elle est simple par essence, et, de sentiments. Mais les myrtes sont en Grèce.

Que quelqu'un voie dans le miroir, un homme, voie son image alors, comme peinte, elle ressemble à un tel homme. L'image de l'homme a des yeux, mais la lune, elle, de la lumière. Le roi Oedipe a un oeil en trop, peut-être. Ces douleurs, et d'un homme tel, ont l'air indescriptibles, inexprimables, indicibles. Lorsque la pièce a pu produire une chose pareille, du coup la voilà. Mais de moi, maintenant qu'advient-il, que je songe à toi? Comme des ruisseaux m'emportent la fin de quelque chose, là, et qui se déploie comme l'Asie. Cette douleur, naturellement, Oedipe la connaît. Pour cela, oui, naturellement. Hercule a-t-il aussi souffert, lui? Certes. Les Dioscures dans leur amitié n'ont-ils pas, eux, supporté aussi une douleur? Oui, lutter, comme Hercule, avec Dieu, c'est là une douleur. Mais être de ce qui ne meurt pas, et que la vie jalouse, est aussi une douleur. Douleur aussi, cependant, lorsque l'été

un homme est couvert de rousseurs - être de la tête aux pieds couvert de maintes taches! Tel est le travail du beau soleil ; car il appelle toute chose à sa fin. Jeunes, il éclaire la route aux vivants, du charme de ses rayons, comme avec des roses. telles douleurs, elles paraissent, qu'Oedipe a supportées, d'un homme, le pauvre, qui se plaint de quelque chose. Fils de Laius, pauvre étranger en Grèce! Vivre est une mort, et la mort elle aussi une vie.

Traduit par André du Bouchet

/354/ R. Treichler, Friedrich Hölderlin, Leben und Dichtung – Krankheit und Schicksal, Verlag Freies Geistesleben (1987), p 180 ;

/355/ F. Beißner: Zu den Gedichten der letzten Lebenszeit, Hölderlin – Jahrbuch (1948), p 6 ;

/356/ Il est difficile trouver une traduction de ce poème qui puisse transmettre sa haute qualité (dans l'original il est en mesures régulières, et en rimes).

:

L'Automne (16 septembre 1837)

Ces légendes (qui s'éloignent de notre terre)

De l'Esprit qui fut et qui s'en revient,

Elles se tournent vers les hommes, et le temps

Si vite consumé nous apprend mainte chose.

La nature garde en mémoire les images

Du passé mort, et quand pâlisent les journées

D'arrière-été, l'automne alors descend sur terre

Et l'esprit des Voyants hante à nouveau le ciel.

En peu de temps beaucoup de choses ont pris fin.

Le paysan qu'on aperçoit à la charrue

Vers sa joyeuse fin voit se pencher l'année ;

Le jour humain s'achève en de telles images.

L'orbe des terres et ses roches en décor

N'est pas comme la nue, au soir, qui va s'éteindre :

Le voici qui paraît dans l'éclat d'un jour d'or,

Et la perfection règne sans une plainte.

(Traduction Gustave Roud)

/357/ C. T. Schwab: Hölderlins Leben (1874), tryptichon 2003, p 79:

« Je n'ai jamais vu de lui un vers sans sens, on trouvait souvent des passages obscurs ou plats et, particulièrement vers la fin, des phrases de remplissage insignifiantes, mais l'idée n'était nulle part totalement méconnaissable, et de ces vers il en écrivait, après que l'on n'avait pas entendu un seul mot raisonné de lui pendant des jours et des semaines, sans les relire ensuite ni y corriger quelque chose. Ecrivit-il en prose, la défaillance soudaine de sa force de pensée était beaucoup plus frappante, ici il tomba facilement dans une confusion totale. »

/358/ R. Treichler, Friedrich Hölderlin, Leben und Dichtung – Krankheit und Schicksal, Verlag Freies Geistesleben (1987), p181.

- /359/ La signature (Votre très dévoué Buarotti) pourrait indiquer une rédaction hâtive.
- /360/ S. Doering, „Aber was ist diß“, dissertation Göttingen (1990).
- /361/ R. Böschenstein, „Hölderlins Ödipus-Gedicht“, en: Hölderlin-Jahrbuch 1990/1991, p 131.



Illustration 1:
Friedrich Hölderlin, Gouache de Franz Karl Hiemer (1792)

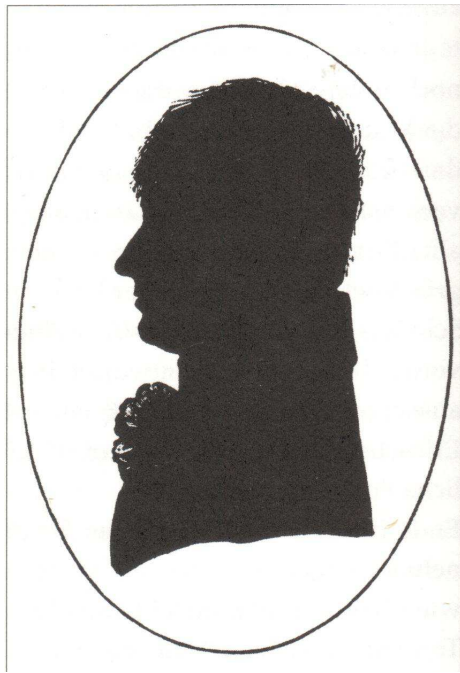


Illustration 2:
Friedrich Hölderlin, Silhouette en encre (environ 1797)



Illustration 3:

Friedrich Hölderlin, dessin au crayon de Johann Georg Schreiner et Rudolf Lohbauer (27/07/1823)

StA 7,3, Nr. 481, p 28: Souvenir de Mörike du 7/04/1832:

« Rudolf Lohbauer et G. Schreiner (lithographe) me rendirent visite en juillet 1823 à Tübingen; je les amenai aussi chez Hölderlin; après ils dessinèrent, quasi en jouant avec nostalgie, le profil du pauvre homme, ensemble sur un bout de papier ... »

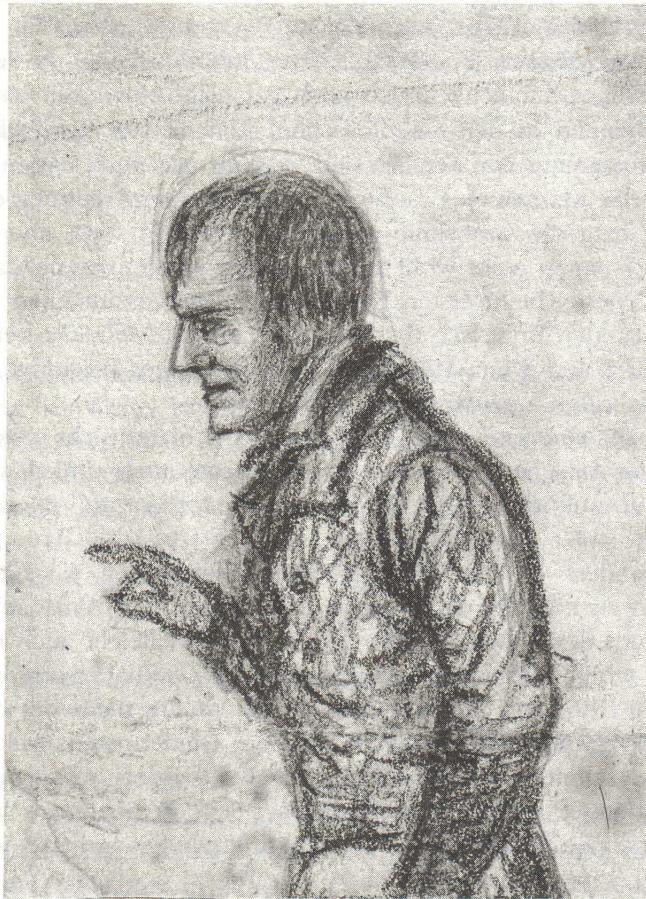


Illustration 4:

Friedrich Hölderlin, fusain de Johann Georg Schreiner (1825/1826)

StA 7,3, Nr. 482, p 29: Mörike à propos du croquis de Hölderlin de Georg Schreiner (1863): Cette image de profil du poète Friedrich Hölderlin a été esquissée autour l'an 1825 par le peintre G Schreiner, que je lui présentai quand il était encore étudiant à Tübingen. Elle est hautement semblable, surtout aussi l'attitude montrant l'effort de souligner dûment une idée subtile est très bien saisie.

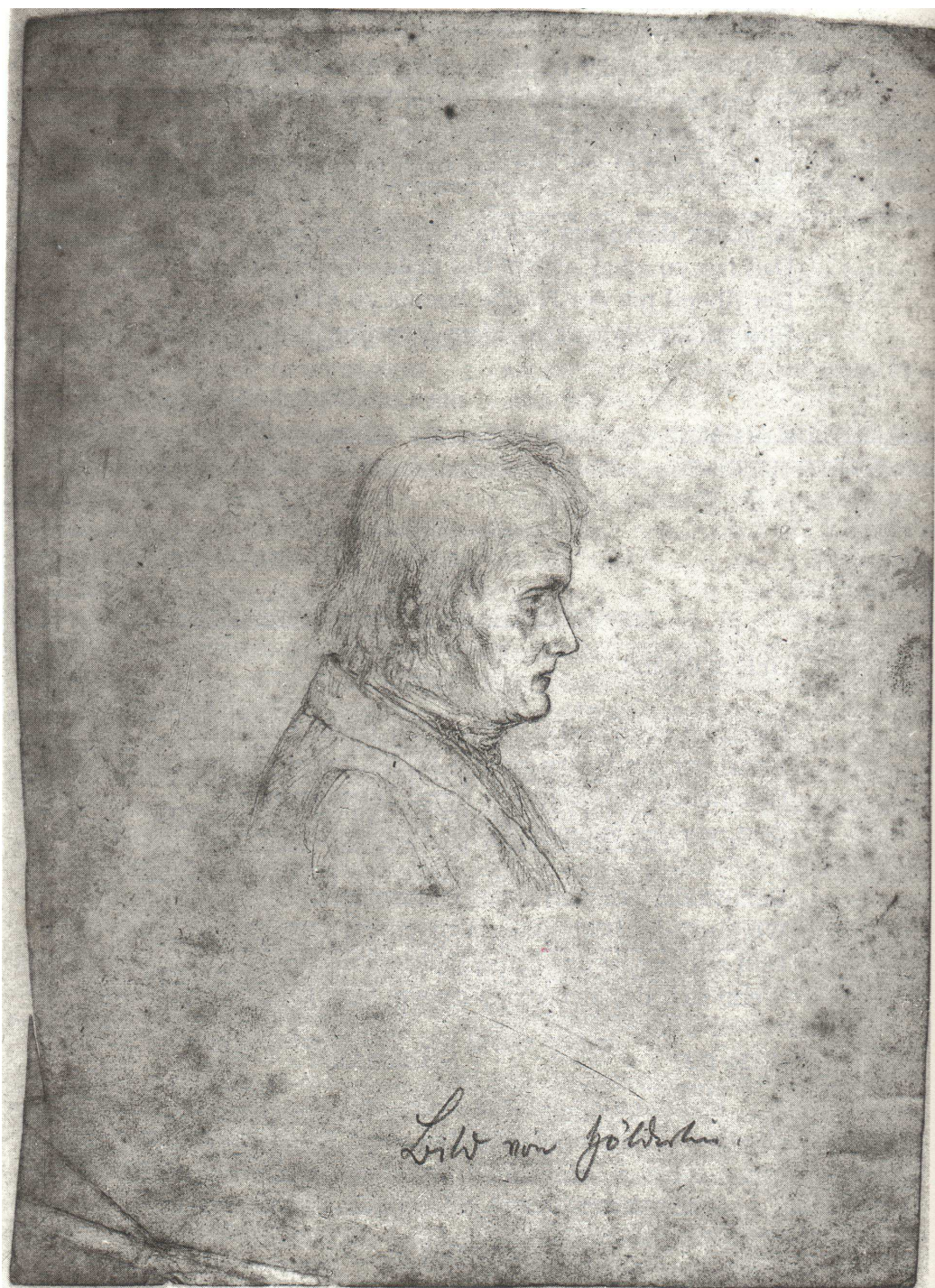


Illustration 5:

Friedrich Hölderlin, dessin au crayon de Louise Keller (1842)

(429) De : Emma Niendorf : Lenau in Schwaben (Leipzig 1853) : Une soirée chez G. Schwab
30/06/1842:

« Louise Keller ... était à peine de retour de Tübingen, où elle a été introduite ... par
Christoph Schwab chez le malade : et y parvint à le dessiner. »



Illustration 6:

Hölderlin, relief en cire de W. P. Neubert, probablement environ 1840

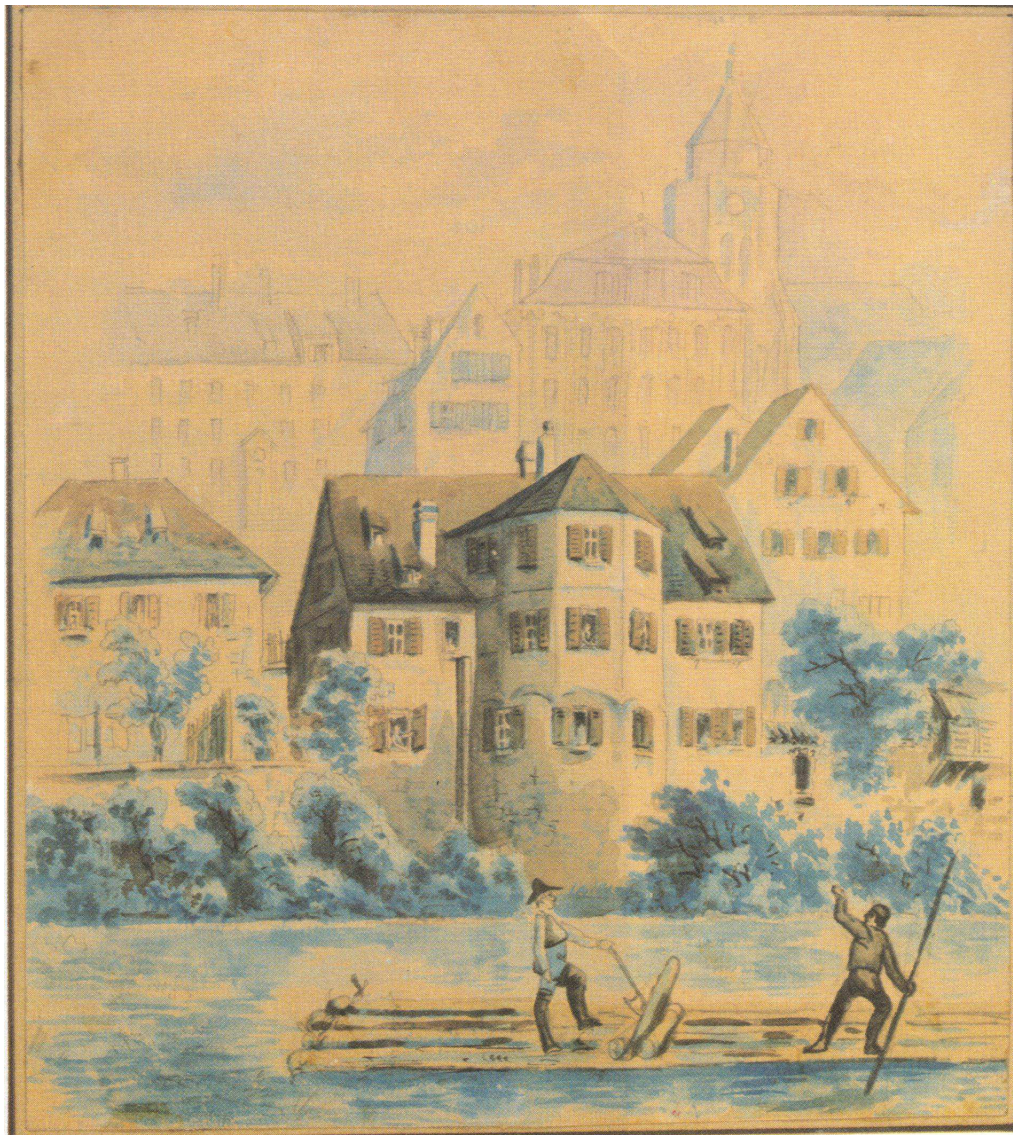


Illustration 7:

La « tour », aquarelle, prétendue de Ernst Zimmer (milieu du 19^{ème} siècle)



Illustration 8:
La « tour » aujourd'hui : photographie

III HYPOTHESES POUR UN DIAGNOSTIC

Introduction

Dans une série d'études des auteurs différents ont proposé plusieurs hypothèses diagnostiques pour la pathologie de Hölderlin – parmi d'autres schizophrénie, trouble schizoaffectif, trouble affectif (de l'humeur), syndrome borderline /1-27/. Dans la suite je discute trois de ces hypothèses - d'abord en comparant la symptomatologie avec les critères des systèmes de classification les plus répandus, du DSM-IV /28/ et de l'ICD-10 /29/ - : l'hypothèse de la schizophrénie, du trouble affectif et du trouble du stress posttraumatique. Puis j'essaie d'approfondir le diagnostic en prenant en considération des critères additionnels.

Une limitation consciente à la dimension préférentiellement technique donc (et de son côté non sans problèmes d'ordre méthodologique /30/), ne prétendant aucunement à une description complète du drame existentiel de la vie de Hölderlin.

Les systèmes de classification « multiaxiaux » /34/ sont une tentative à la définition précise et à la délimitation mutuelle des différentes pathologies par moyen de critères diagnostiques clairs, intelligibles, généralement reconnus. L'intention de cette standardisation de la description clinique est l'amélioration de la fiabilité diagnostique. Dans ce sens ces systèmes représentent un progrès important et nécessaire en vue des multiples définitions et délimitations discordantes, surtout aussi au sein du groupe des psychoses. Savoir si les normes de classification, et les critères du DSM-IV ou de l'ICD-10 sont les meilleurs, ou même suffisants, est une autre question.

La question de la délimitation mutuelle des pathologies dans le groupe des psychoses, par exemple de la schizophrénie par rapport aux troubles affectifs, est particulièrement délicate. D'un côté il existe un spectre entier de pathologies liées sur le plan étiologique avec ces troubles – dans le spectre schizophrénique par exemple à partir du trait de caractère schizoïde on trouve les troubles de personnalité schizoïde et schizotypique, ensuite le trouble schizophréniforme et enfin la schizophrénie, et dans le spectre affectif le caractère cyclothyme, les troubles dysthymique et cyclothymique et le trouble bipolaire. De l'autre côté il semble exister une transition continue de la schizophrénie aux psychoses affectives avec le stage intermédiaire des troubles schizoaffectifs.

En addition aux critères décrivant le tableau clinique en section, au moment de l'analyse - de grande importance dans les systèmes classificatoires -, il existe d'autres critères diagnostiques : qui souvent (parfois implicitement) sont utilisés pour un diagnostic et qui en partie sont inclus dans ces systèmes. Parmi eux on peut citer l'évolution au long terme, la réaction à certains médicaments, les informations sur l'histoire de famille, les informations sur la structure fondamentale et l'évolution de la personnalité avant la maladie, les résultats de tests spécifiques – analysant les traits caractéristiques dans la cognition, l'interaction, la perception, l'affect etc. -, les analyses neurologiques ou neuropsychologiques. Ces critères additionnels seront – dans la mesure où ils sont accessibles – considérés séparément après la discussion des critères des systèmes de classification. Un des moyens les plus importants pour

établir un diagnostic, le contact direct durant l'entretien, permettant observation immédiate et immersion empathique dans le malade, n'est pas accessible dans le cas de Hölderlin.

A Schizophrénie

A.1 Introduction:

La schizophrénie est la dénomination d'un groupe hétérogène de troubles psychiques de manifestation et évolution différentes, caractérisés par certains symptômes communs /35/. Le plus souvent elle apparaît peu après l'adolescence, avec une phase préliminaire où le malade se transforme – il devient plus sensible, irritable, tendu, commence à se retirer, ressent une angoisse générique, est légèrement dépressif. Après ce stade prodromique un épisode de la maladie proprement dite, avec des symptômes prononcés, se développe. L'épisode s'éteint graduellement après une phase de stabilisation et laisse le malade dans un état de confusion, angoisse, insécurité. Normalement plusieurs épisodes s'enchaînent, et la maladie peut devenir chronique.

La schizophrénie est un trouble psychotique de l'ensemble de la personnalité qui concerne la perception, la cognition, la communication et l'affect, en laissant intactes, en large mesure, les capacités intellectuelles et la clarté de l'état de conscience. Elle entraîne une altération des fonctions fondamentales qui permettent à la personne d'être conscient de son identité, de son unicité et son autonomie. Très souvent on observe hallucinations et idées délirantes dans le cadre du syndrome central schizophrénique : qui comprend parmi d'autres la sensation de l'insertion, de la transmission et du vol d'idées, associée à des voix, qui parlent du malade, qui commentent et influencent ses actions et idées. L'environnement physique est perçu changé avec un sentiment de déréalisation du monde. Le malade, confrontée aux multiples idées délirantes et à la réalité altérée, réagit avec angoisse, dépression et retrait émotionnel.

La pensée est typiquement vague, elliptique et obscure ; souvent elle fait ressortir certains traits peu importants d'un ensemble et les analyse en détail en négligeant la vue globale. Interruptions et interpolations dans le cours de la pensée, incohérence, troubles de la concentration et du langage sont fréquents. L'affect est altéré de façon caractéristique : il est ressenti comme émoussé, changeant ou inadéquat. La capacité aux décisions volontaires est réduite avec automatisme, stéréotypies et négativisme involontaire /36/.

L'évolution naturelle, considérée comme caractéristiquement déficitaire depuis Kraepelin /35/, n'est plus observée que rarement grâce aux méthodes de prise en charge modernes, offrant dans l'ensemble des possibilités de guérison satisfaisantes. Un pronostic positif est favorisé par certains facteurs: une courte durée du premier épisode, bonne adaptation sociale prémorbide, symptomatologie « positive », prise en charge rapide, environnement social stable, sexe féminin.

Il n'existe pas de consensus à propos d'un concept pathogénique de la schizophrénie. Le modèle le plus largement accepté attribue l'apparition de la schizophrénie à une coopération de plusieurs facteurs : Une prédisposition génétique, en large mesure non spécifique, amène - en présence d'influences formatives négatives - à une vulnérabilité accrue /37/. Celle-ci peut, sous l'influence de conditions environnementales défavorables, en absence de compétences de maîtrise (coping) acquises, et éventuellement favorisé par des facteurs déclencheurs concrets, provoquer l'apparition d'une phase prodromale : si la possibilité de l'intervention précoce est négligée, la psychose proprement dite va se développer.

Schizophrénie est surtout aussi souffrance : souffrance du contraste avec le monde, avec la réalité extérieure, souffrance de l'attitude de cette réalité à l'égard de soi-même /38/.

A 2 Critères diagnostiques :

Les critères diagnostiques pour la schizophrénie selon la classification du DSM-IV :

A) Symptômes caractéristiques : deux (ou plus) des suivants, chacun présent pendant une période de un mois (ou moins, si traités avec succès) :

1. Idées délirantes ;
2. Hallucinations ;
3. Discours désorganisé (e.g. incohérence ou déraillement fréquent) ;
4. Comportement catatonique ou grossièrement désorganisé ;
5. Symptômes négatifs (émoussement des affects, alogie, avolition etc.)

(Note : un critère A seulement est requis si les idées délirantes sont bizarres ou si les hallucinations consistent en une voix qui commente en permanence les comportements ou les pensées de la personne, ou si deux voix ou plus parlent entre elles.)

B) Dysfonction sociale ou professionnelle : depuis le début du trouble et pour la plupart du temps, un domaine ou plus du fonctionnement tel que le travail, les relations interpersonnelles, le soin de soi-même sont nettement au-dessous du niveau atteint précédemment.

C) Durée des signes permanents : des signes permanents du trouble persistent pendant au moins six mois. Cette période de six mois doit inclure au moins un mois de symptômes correspondant aux critères A (i.e. symptôme de la phase active) et peut comprendre des périodes de symptômes prodromiques ou résiduels.

D) Exclusion des troubles de l'humeur et schizoaffectif : on a éliminé le trouble schizoaffectif et le trouble de l'humeur avec traits psychotiques.

E) Exclusion d'une toxicomanie ou d'un état médical: la perturbation n'est pas due aux effets physiologiques directes d'une substance (e.g. une drogue toxicomanogène ou un médicament), pas plus qu'à une affection médicale.

F) Relation avec un trouble envahissant du développement : s'il existe une histoire de trouble autistique ou d'un autre trouble envahissant du développement, le diagnostic additionnel de schizophrénie est fait seulement si les idées délirantes et les hallucinations prévalentes sont aussi présentes pendant plus d'un mois (moins si le traitement est efficace).

Les critères du système de classification ICD-10 sont :

Au moins un des symptômes, syndromes et signes indiqués de 1 à 4, ou au moins 2 indiqués de 5 à 8, présents la plupart du temps pendant au moins un mois.

Au moins une manifestation suivante :

- 1) écho de la pensée, pensée imposée ou vol de la pensée ou divulgation de la pensée ;
- 2) idées délirantes de contrôle, d'influence ou de passivité (mouvement du corps ou des membres, pensées, actions ou sensations délirantes, ou perceptions délirantes) ;
- 3) hallucinations auditives (une ou plusieurs voix commentant en permanence le comportement du patient, parlant de lui) ou autres types d'hallucinations auditives (une ou plusieurs voix émanant d'un endroit quelconque du corps) ;
- 4) autre type d'idées délirantes persistantes, culturellement inadéquates ou invraisemblables.

Au moins deux manifestations suivantes :

- 5) hallucinations persistantes de n'importe quel type quotidiennes (> un mois) accompagnées d'idées délirantes sans contenu affectif évident... ;
- 6) néologismes, interruptions ou altérations par interpolation du cours de la pensée - discours incohérent et hors de propos ;
- 7) comportement catatonique : excitation, posture catatonique, flexibilité cireuse, négativisme, mutisme, stupeur ;
- 8) symptômes « négatifs » : apathie, pauvreté du discours, émoussement affectif, réponses affectives inadéquates (non dus à une dépression ou un traitement neuroleptique).
- 9) altération significative et persistante de la qualité générale de quelques aspects du comportement personnel, se manifestant comme perte d'intérêt, perte de but, apathie, absorption en soi-même et retrait social.

Critères d'exclusion :

1 : épisode maniaque ou dépressif ou alors les critères sous 1 et 2 étaient présents avant le trouble de l'humeur. Si les symptômes schizophréniques et affectifs se développent ensemble et sont d'importance similaire il faut favoriser un diagnostic schizoaffectif aussi quand les symptômes schizophréniques eux seuls justifient un diagnostic de schizophrénie.

2 : non attribuable à trouble mental organique, intoxication, syndrome de dépendance ou de sevrage, alcool ou substance psychoactive.

N'il y a pas, donc, des différences importantes entre les critères des deux systèmes.

A.3 Comparaison avec la symptomatologie :

Le DSM-IV, critères A1 et A2 : Il n'existe pas d'indications sûres à propos d'idées délirantes ou de hallucinations chez Hölderlin :

- Kerner donne une indication très indirecte – le comportement du personnage Holder dans les « Reiseschatten » - de quelques épisodes possibles avant 1811. Dans l'une d'eux Hölderlin se croit cheval dans un jeu d'échecs avec des pièces vivants, duquel il s'enfuit avec un saut par la fenêtre – exclamant « échec au roi ! ».

- Varnhagen en 1808 exprime l'opinion que Hölderlin se croit entouré par des visiteurs lui rendant hommage, avec qui il discute vivement : « ... se dispute avec eux, écoute leur objections ... ». Waiblinger et Schwab soulignent que cela ne correspond pas du tout à leurs observations des années 1823 et 1841, respectivement.

- Lotte Zimmer mentionne qu'en âge avancé Hölderlin se dispute avec ses pensées, E. Zimmer réfère qu'il se dispute dans ses pensées avec des savants.

En tout cas que des allusions très faibles. Quelques traits particuliers du comportement pourraient être liés à des phénomènes délirants ou à des hallucinations :

- Hölderlin est constamment préoccupé pour sa sécurité et sa permanence chez sa famille d'accueil. En général il est très peureux, angoissé et irritable : indications possibles d'un d'état d'esprit dominé par des idées délirantes diffuses, ou d'un délire concret de persécution entraînant une peur infondée d'être menacé. La peur, pourtant, est partiellement spécifique et fondée /39/ ; vu cela, elle peut être d'origine traumatique (voir section C) ou une peur justifiée, amplifiée par la grande sensibilité de Hölderlin

- L'attitude de refus à l'égard de sa famille, du Stift, du personnel de la clinique pourrait être considérée comme délire de persécution. D'autre côté il existe des informations univoques à propos d'expériences négatives, stressantes avec ce cercle de personnes. Les rapports de

confiance d'une longue durée avec les personnes proches de lui, de la période de la tour, semblent démentir globalement une tendance au délire de persécution.

- Les accès d'agitation, observés pendant toute la période, caractérisés par agressivité, « rage et fureur », pourraient être conséquence d'un délire – e. g. la défense contre des menaces ou influences dangereuses. Seulement une partie de ces accès est clairement liée à des événements extérieurs.

- Dans ses dernières années Hölderlin semble confondre personnes de son entourage avec des personnes ayant été proches de lui dans le passé : Lotte Zimmer avec Susette Gontard, C. T. Schwab avec Matthison. A part la possibilité que les visiteurs aient interprété le cours de la pensée de Hölderlin trop littéralement, il faut considérer l'explication par un acte manqué – peut-être favorisé par l'âge, une réaction d'évitement.

- Dans ses dernières 6 années de vie Hölderlin ne signe plus avec son nom, mais avec des pseudonymes, le plus souvent avec Scardanelli. Dans la conversation soit il nie d'être l'auteur de ses œuvres, soit il les reconnaît comme authentiques, mais nie son nom. Ce comportement est généralement considéré indice d'une dépersonnalisation psychotique : l'idée délirante de n'être plus la même personne qu'avant – donc, d'avoir, en rupture marquant une discontinuité avec le passé et globalement le vécu personnel, une autre identité, avec une histoire personnelle différente, propre /40/.

Quelques remarques à propos :

- Ce trait particulier de comportement ne concerne que les dernières 6 années de Hölderlin /41/. Un affaiblissement marqué ou une perte de l'identité du Moi, e. g. des délires en référence à la perte de la personnalité, ne sont pas évidents avant. Dans ses poésies il réfléchit sa personne, sa souffrance personnelle et sa relation avec le monde de façon cohérente avec son destin personnel. Même assez tard (jusqu'à 1830 environ), il parle de soi et de sa souffrance en exprimant ses émotions, même si moins ouvertement. Dans ses lettres jusqu'à 1828 il communique desirs et sentiments. Jusqu'à sa mort il affirme sa volonté et soi-même – « je pense cela » -, il est conscient de façon cohérente de son histoire personnelle, parle de sa vie et identifie les œuvres dans le recueil de ses poésies comme les siennes. Encore le dernier poème s'insère de façon cohérente dans son œuvre. De l'autre côté, Waiblinger mentionne que Hölderlin « n'est plus conscient », qu'il donne pour âge 17 ans – éventuellement des indications, que son Moi affaibli /42/ devient incertain de son identité. Ce Moi, pourtant, trouve son appui dans la maisonnée et plus tard son affirmation dans l'admiration des visiteurs.

- Cette « dépersonnalisation » semble limitée à l'œuvre de Hölderlin - il nie son nom surtout dans ce domaine. Vu cela la supposition de Bertaux /43/ semble plausible : Hölderlin, conscient d'une qualité hypothétiquement moindre des dernières œuvres, ne les veut plus reconnaître comme vraies créations de sa main. Cette supposition est en contradiction avec deux faits :

- il n'existe pas d'indications que Hölderlin ait considéré son œuvre tardive comme insuffisante ; au contraire il en exprime sa satisfaction.

- il remarque que les poésies du recueil de ses œuvres (de la première moitié de sa vie, donc) ont été écrites par lui, Scardanelli.

- Une autre possibilité : Hölderlin, dans ses dernières années, considère soi-même et sa relation avec le monde fondamentalement changé, en cohérence avec son destin et en reflétant celui-ci. Pour cette raison il choisit consciemment un autre nom – il ne se traite pas donc d'une dépersonnalisation typiquement psychotique : un comportement correspondant n'est pas rare parmi des personnages de l'histoire. L'interprétation

simple lexicographique des deux pseudonymes utilisés presque exclusivement semble confirmer cette thèse /44/.

- L'explication peut-être la plus convaincante a été donnée par Jakobson /II,190/ : il interprète la négation du propre nom comme un des symptômes d'un complexe concernant l'altération de l'interaction entre Hölderlin et son environnement (qui sera discuté ensuite) – la disparition progressive « du donner et accepter » dans son comportement à l'égard du monde extérieur.

- Frommer /25/ suppose que Hölderlin a souffert d'un délire de grandeur. Il cite un seul argument valable soutenant cette thèse : l'opinion de Waiblinger que Hölderlin se prenne pour « quelqu'un de haut et le plus haut » /45/. On pourrait trouver d'autres arguments : le témoignage que Hölderlin se croie le plus grand poète de tous les temps, quelques-uns de ses comportements vis-à-vis des visiteurs, l'épisode où il se désigne « Le Bon Dieu ». De l'autre côté le comportement de Hölderlin est jugé modeste, sans prétentions, et il se considère sans valeur. Il s'agit plutôt d'une certaine ambivalence dans l'estimation de soi, ce qui peut être tout à fait normal dans le cours de longues années. Une haute appréciation de ses qualités poétiques d'ailleurs témoignerait plutôt d'une capacité intacte de jugement de Hölderlin.

Kiehn /46/ exprime l'idée intéressante que Hölderlin, en utilisant ses formulations particulières comme : « vous affirmez cela », « vous commandez que je reste » etc. ne s'adresse pas à l'interlocuteur, mais se réfère à des voix perceptibles seulement pour lui : « eux (les voix) affirment cela » (en allemand « sie » = eux au lieu de « Sie » = vous) : un délire de contrôle et d'influence, donc. En partie cette idée est démentie par les témoignages où Hölderlin indique l'interlocuteur plus précisément : « Oui, Monsieur, vous affirmez cela ! », et par l'opinion des visiteurs – formée dans le contact direct de la situation conversationnelle -, que Hölderlin s'adresse à eux.

En résumé, il n'y a pas d'indications claires pour des phénomènes délirants. Il est possible que l'observation de Varnhagen de 1808 se réfère à un vrai délire – les observations de Waiblinger et Schwab étant faites beaucoup plus tard. De même, on ne peut pas exclure de façon positive l'apparition de phénomènes délirants ou une perte partielle de l'identité du Moi dans les toutes dernières années de la vie.

Critère A3 : Un des symptômes les plus apparents sont les particularités du langage. Hölderlin attribue aux visiteurs les titres honorifiques les plus divers et confirme sans cesse sa gratitude et sa soumission. Son discours est en partie totalement incompréhensible, en partie au début compréhensible, sensé, et insensé en suite. Il est chargé de formules de mots vides, de phrases répétitives, de mots nouveaux ou insolites, d'expressions dans des langues étrangères. L'incompréhensibilité augmente en proportion de son degré d'agitation. Hölderlin est capable d'un discours clair, quand il est calme et assuré, et dans le cas d'une nécessité absolue. Les fragments très courts transmis de son discours laissent supposer que les néologismes (au total un petit nombre) ont une signification personnelle et accessible et que Hölderlin utilise souvent un langage poétisé, personnel. La communication avec lui est possible de façon limitée pour les personnes de sa confiance. Son discours est précipité, en flots de mots. Hölderlin parle presque sans arrêt avec soi-même, même en présence de visiteurs.

Des particularités du discours sont attestées pendant toute la période de la tour. A partir de 1822 elles semblent rester constantes dans leurs caractéristiques – pour la première fois décrites, pour ce temps là, de manière suffisamment précise (important ici et en suite pour la constance de certains symptômes, que C. T. Schwab en 1842 confirme totalement certaines observations du comportement de Hölderlin faites par Waiblinger de 1822 à 1826, qui de leur côté se réfèrent à un état déjà stablement installé). Pour le début de la période ces particularités ne sont décrites que de façon insuffisamment exacte : on trouve des indications que leurs caractéristiques sont différentes de celles observées plus tard.

Les particularités observées à partir de 1822 satisfont dans un certain degré soit le critère A3 : Discours désorganisé (e.g. incohérence ou déraillement fréquent) du DSM-IV, soit le critère 6 : néologismes, interruptions ou altérations par interpolation du cours de la pensée - discours incohérent et hors de propos de l'ICD-10. Elles seront discutées en détail en section E, plus tard.

Critère A4 : Les différents traits marquants du mouvement et de l'expression corporelle peuvent être interprétés comme comportement catatonique. Seulement les « contorsions de la physionomie et de la bouche », « le regard évanescent » sont documentés dans toute la période. Parmi les comportements observés à partir de 1822 il faut noter ici le caractère convulsif des gestes, les tressaillements, l'agitation continue, les stéréotypies du mouvement – sans arrêt Hölderlin se promène, frappe sur les palissades, arrache fleurs et herbes, joue les mêmes mélodies au piano. Il s'y ajoute le maniérisme, le négativisme se manifestant dans le refus et la résistance contre les ordres, l'ambivalence intellectuelle – la remise en question immédiate, compulsive des propres affirmations – et affective – l'humeur capricieuse, le comportement contradictoire à l'égard de sa famille, avec laquelle il cherche le contact, et qu'il rejette à l'occasion des visites. Ces comportements sont présents de façon certaine à partir de 1822, en petite partie à partir de 1807. Ils satisfont le critère A4 : Comportement catatonique ou grossièrement désorganisé du DSM-IV, soit le critère 7 : comportement catatonique : excitation, posture catatonique, flexibilité cireuse, négativisme, mutisme, stupeur de l'ICD-10.

Critère A5 : Dans la symptomatologie de Hölderlin on peut déceler divers symptômes négatifs. Les documents parlent de périodes de retrait et d'apathie, de l'intérêt réduit pour l'autre et pour les événements en dehors de son environnement limité, dont les causes seraient l'occupation continue avec soi-même, l'absorption dans ses pensées, l'incapacité à l'empathie. Il a, pourtant, un contact étroit, et continu, affectif avec quelques-unes des personnes dans son entourage. Il semble que Hölderlin est capable d'intérêt pour l'autre, d'un investissement affectif, mais qu'il ne les extériorise pas à cause de sa timidité, de sa peur d'être blessé, de sa peur de la dérision et de l'agressivité des autres. Cela en partie comme réaction au comportement du monde autour.

Affect, émotions sont à observer du début jusqu'à la fin du période de la tour. Elles sont authentiques et adéquates. Hölderlin les exprime dans les rapports personnels, dans la conversation, dans les lettres, ses poésies, dans sa musique. De sa propre initiative il écrit des poésies, il fait de la musique, il dessine – ce qui lui donne grande satisfaction. Jusqu'à ses derniers jours il donne épreuve de la capacité d'une immersion émotionnelle profonde et harmonieuse dans la nature. Il n'existe pas d'indication pour un retrait primaire, originaire seulement dans sa personne, causé par exemple par dissociation, par la formation d'un monde intérieur personnel, à l'écart de la réalité. Ce retrait donc est secondaire dans l'ensemble, et il n'est pas constant : des phases d'ouverture vers l'extérieur alternent avec des périodes où Hölderlin se limite aux contacts avec sa maisonnée ou quand il se retire totalement. Des phases de résignation dans le destin alternent avec des périodes caractérisées par rébellion, volonté d'affirmation.

Ce retrait est surtout défense, protection :

- réaction à divers événements graves, possiblement traumatiques, et à des échecs personnels et professionnels – en vue de son incapacité de répondre de manière adéquate à ces événements.

- réponse au comportement de son environnement, en dehors du cercle restreint de sa maisonnée, caractérisé par méprise de sa personne et retrait. A souligner ici son interdiction effective - soit juridique /47/, soit artistique : tout naturellement on l'exclut de l'édition de son œuvre, fouille dans ses papiers, propose ses poésies aux éditeurs, lui nie la possibilité de

réaliser ses projets. Sa famille et ses amis se retirent, la population de Tübingen le traite avec mépris et dérision.

- L'attitude de son environnement, son isolation affective provoquent le retrait de Hölderlin dans un environnement étroit rassurant, dont chaque mise en péril crée des fortes tensions. Pourtant, même ici il rencontre une attitude essentiellement autoritaire, dévalorisante.

En conséquence Hölderlin se retire aussi de sa position dans la société, de son rôle comme adulte responsable de soi-même, dans une attitude de calme soumission, de résignation à l'égard du monde et des hommes. Aussi ce retrait, à observer à partir de 1812, est favorisé par le comportement du monde extérieur et n'est jamais complètement accepté.

Les manifestations de ce retrait sont multiples : des réactions spécifiques à des personnes et des événements, l'anxiété à l'égard des étrangers – il cherche d'éviter les contacts et s'enfuit dans la musique et l'écriture de poèmes -, sa peur des changements, de l'inconnu, et surtout plusieurs aspects de son trouble du langage (voir E 1.2) : en grande partie ils ont une fonction protectrice. En plus, divers aspects de ses troubles de comportement peuvent être interprétés comme conséquence de sa relation inharmonieuse avec l'environnement.

Au début du temps de la tour le retrait apparaît modéré – Hölderlin est actif, a des projets pour l'avenir -, puis il se prononce, à partir de 1812, même si Hölderlin essaie de renouer le contact avec sa famille. A partir d'environ 1816 le retrait se généralise pour une période qui se termine avec le contact avec Waiblinger en 1822 : Hölderlin s'active, fait des projets, essaie de changer sa situation, communique des contenus personnels, liés à des fortes émotions. Mais à nouveau il se heurte contre le refus de son environnement /49/ : Ainsi, à partir de 1828, il se résigne dans son isolation.

De toute façon le critère A5 : Symptômes négatifs (émoussement des affects, alogie, avolition etc.) du DSM-IV, soit le critère 8 : symptômes « négatifs » : apathie, pauvreté du discours, émoussement affectif, réponses affectives inadéquates (non dus à une dépression ou un traitement neuroleptique) de l'ICD-10 pourraient être satisfaits à partir d'environ 1816, au moins par périodes.

Critère B : Hölderlin reste autonome sans interruption, ne néglige jamais ses soins, et reste capable à poursuivre son activité artistique (peut-être à l'exception de la période de 1816 à 1822). Pourtant, son comportement inhabituel, la limitation de ses contacts compromettent ses rapports sociaux – avec sa famille, ses amis, ses collègues, ses concitoyens -, sa qualité de vie et l'efficacité de son fonctionnement général. En comparaison avec son fonctionnement avant 1802 on constate un changement significatif. Les critères se référant à la compromission du comportement général et social, critère B du DSM-IV, soit critère 9 de l'ICD-10 sont donc satisfaits.

Plusieurs symptômes ultérieurs sont compatibles avec le diagnostic de schizophrénie : l'attirance par l'alcool, la fureur agressive suivie de regret et honte, l'évolution par accès et les troubles de sommeil. Atypique est l'absence de troubles somatiques et de violations de bienséance et décence.

En référence au DSM-IV on peut considérer satisfaits le critère A3 (sous réserve : le trouble du langage sera analysé en détail plus tard) pendant toute la période de la tour, les critères A4 et A5 par périodes (à partir de 1816), et peut-être aussi le critère A1 autour l'an 1808, et après 1838. Le critère B – compromission du fonctionnement – est satisfait.

Pour l'ICD-10, en analogie, on peut considérer satisfaits le critère 6, et par périodes les critères 7 et 8, et peut-être 5 au début et à la fin du temps dans la tour ; ainsi que le critère 9 :

En résumé, pour les deux systèmes de classification, un nombre suffisant de critères pour un diagnostic de schizophrénie est satisfait, à partir d'environ 1816.

Il faut discuter les critères d'exclusion :

Critère E : L'anomalie du cerveau, observée pendant l'autopsie, pourrait indiquer une pathologie organique du cerveau et donc exclure une schizophrénie. Peters estime cette possibilité négligeable /50/.

Il faut noter qu'un nombre important d'études récentes de la structure du cerveau constate des corrélations entre l'apparition de la schizophrénie et des anomalies dans le système ventriculaire cérébrale : e. g. une augmentation du volume du cavum septi pellucidi (le ventriculus septi pellucidi mentionné dans l'autopsie) pour des patients avec une schizophrénie chronique /51/. De l'autre côté on sait que les ventricules cérébraux peuvent augmenter en volume à partir de la quatrième décennie de la vie /52/. En référence à Hölderlin on ne dispose pas d'informations sur quand l'anomalie s'est formée (peut-être seulement dans les dernières années), si elle est due au vieillissement, et si elle serait à considérer comme cause, ou plutôt comme conséquence d'une éventuelle pathologie psychique.

Dans le passé - il semble à la suite de l'hypothèse de Autenrieth (voir /63/) - on a avancé la possibilité que Hölderlin ait souffert de syphilis, ce qui ensuite aurait provoqué une atteinte au fonctionnement psychique. A part le fait qu'il n'y a pas d'indications confirmant cette supposition, elle est à exclure en considérant l'absence de démence, de troubles physiques et d'une évolution rapide déficitaire.

Critère D : Il reste à évaluer si l'on peut exclure une pathologie schizoaffective ou affective : d'un côté, si on observe des symptômes importants indiquant un trouble affectif (de l'humeur) ou schizoaffectif en même temps ou avant les symptômes de schizophrénie, ou si de l'autre côté le tableau symptomatique ne pourrait pas être compatible de prime abord avec un trouble affectif. Dans ce cas il faudrait exclure le diagnostic de schizophrénie.

B Troubles de l'humeur

B.1 Description clinique :

Les troubles affectifs, ou troubles de l'humeur, se caractérisent par un changement de l'humeur significatif et perdurant pour un certain temps, accompagné d'une altération du niveau d'activité et de symptômes corporels. On distingue le trouble dépressif, le trouble maniaque, et un type mixte.

Le trouble dépressif est caractérisé par un changement de l'humeur négatif – tristesse, désespoir, abattement, découragement, irritation, sentiment d'inutilité et incapacité, perte de l'estime de soi -, par une altération psychomotrice – le plus souvent inhibition, parfois agitation -, souvent accompagnés par l'anxiété, l'inquiétude, par des manifestations variées physiologiques, par des perturbations de la perception et cognition – pessimisme, troubles de concentration, idées délirantes, idéation suicidaire -, et par un manque de réactivité, une perte de motivation /53/.

Le trouble maniaque s'exprime dans une exaltation de l'humeur – euphorie, optimisme exagéré – et une augmentation générale de l'activité, de l'énergie et de l'irritabilité, avec accélération et perturbation de la perception et cognition – fuite d'idées, trouble de concentration, du langage /54/, hallucinations et phénomènes délirants /55/.

Normalement le trouble évolue dans une alternance de phases de dépression et manie, chacune d'une durée de quelques semaines à plusieurs mois. Elles sont intercalées de

périodes de normalité relative : la pathologie bipolaire (maniaco-dépressive).

L'enchaînement d'épisodes du même type désigne les pathologies unipolaires. Il est caractéristique que même pendant un épisode défini le trouble n'est pas stable – ainsi dans une phase maniaque l'humeur est labile, se peut mélanger avec des sentiments d'angoisse, abattement ou des moments de rage.

Si les symptômes du trouble dépressif et du trouble maniaque se manifestent au même temps, ou si ils s'alternent rapidement, on parle d'un épisode mixte.

Plus le trouble affectif persiste, plus prononcés sont les symptômes négatifs qui l'accompagnent: diminution de l'intérêt, de la capacité à l'investissement affectif, retrait social et affectif. Ces phénomènes sont particulièrement marqués quand la pathologie devient chronique /56,57/, ce que l'on n'observe que rarement aujourd'hui.

L'hypothèse étiologique favorisée est un modèle plurifactoriel - comme dans le cas de la schizophrénie : on attribue l'apparition du trouble de l'humeur à une collaboration de facteurs génétiques, psychologiques, biologiques et environnementaux.

Le pronostic est dans l'ensemble, vue les possibilités modernes de prise en charge, assez favorable.

B.2.1 Critères diagnostiques : manie :

Les critères du DSM-IV pour un épisode maniaque sont :

A) Une période définie d'une durée de au moins une semaine où l'humeur est exaltée, expansive ou irritable de façon anormale et persistante

B) Pendant cette période on observe 3 ou plus des symptômes suivants (au moins 4 si l'humeur est irritable /58/) sans interruption et d'importance significative :

1. Appréciation de soi-même exagérée ou idées de grandeur ;
2. Besoin réduit de sommeil (e.g. se sent reposé après 3 heures de sommeil) ;
3. parle plus de l'habitude ou discours sous pression ;
4. Insomnie ou hypersomnie presque tous les jours ;
5. Agitation ou ralentissement psychomoteur presque tous les jours ;
6. Fuite des idées ou vécu subjectif d'idées qui courent ;
7. Distractibilité (e.g. l'attention est dirigée trop facilement vers des stimuli externes sans significativité et importance ;
8. Augmentation d'activités dirigées vers un but (sociales, professionnelles, scolaires ou sexuelles) ou agitation psychomotrice ;
9. Engagement exagéré dans des activités hautement agréables avec un grand potentiel de conséquences nocives (e.g. achats inconsidérés, excès sexuels).

C) Les symptômes ne répondent pas aux critères d'épisode mixte.

D) Les symptômes ne sont pas imputables aux effets physiologiques d'une substance ou d'une affection médicale générale.

E) Le trouble de l'humeur est assez prononcé pour induire une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants, ou pour nécessiter une hospitalisation pour éviter dommage pour le malade ou pour les autres, ou il s'agit d'un tableau psychotique.

E. Les symptômes ne sont pas imputables aux effets physiologiques d'une substance ou d'une affection médicale générale.

B.2.2 Critères diagnostiques : dépression

Les critères du DSM-IV pour un épisode dépressif majeur sont :

A) Au moins cinq des symptômes suivants doivent avoir été présents pendant une même période d'une durée de deux semaines et avoir représenté un changement par rapport au fonctionnement antérieur; au moins un des symptômes est soit (1) une humeur dépressive, soit (2) une perte d'intérêt ou de plaisir

1. Humeur dépressive présente pratiquement toute la journée, presque tous les jours, signalée par le sujet (ex. : se sent triste ou vide) ou observée par les autres (par exemple pleurs).

(Note : Eventuellement irritabilité chez l'enfant et l'adolescent.)

2. Diminution marquée de l'intérêt ou du plaisir pour toutes ou presque toutes les activités pratiquement toute la journée, presque tous les jours ;

3. Perte ou gain de poids significatif en l'absence de régime;

4. Insomnie ou hypersomnie presque tous les jours;

5. Agitation ou ralentissement psychomoteur presque tous les jours ;

6. Fatigue ou perte d'énergie presque tous les jours ;

7. Sentiment de dévalorisation ou de culpabilité excessive ou inappropriée (qui peut être délirante) presque tous les jours;

8. Diminution de l'aptitude à penser ou à se concentrer ou indécision presque tous les jours.

9. Idées répétées de mort ou de suicide, ou occupation avec idées suicidaires sans projet spécifique, ou tentative de suicide ou plan spécifique de suicide.

B) Les symptômes ne répondent pas aux critères d'épisode mixte.

C) Les symptômes induisent une souffrance cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.

D) Les symptômes ne sont pas imputables aux effets physiologiques d'une substance ou d'une affection médicale générale.

E) Les symptômes ne sont pas mieux expliqués par un deuil, c'est-à-dire la mort d'un être cher, les symptômes persistent pendant plus de deux mois ou s'accompagnent d'une altération marquée du fonctionnement, de préoccupations morbides de dévalorisation, d'idées suicidaires, de symptômes psychotiques ou d'un ralentissement psychomoteur.

Un épisode mixte est caractérisé selon le DSM-IV comme suit :

A) Les critères pour un épisode maniaque et ceux pour un épisode dépressif majeur sont satisfaits au même temps pour une durée de au moins une semaine (à l'exception du critère de durée de l'épisode dépressif).

B) Le trouble de l'humeur est assez prononcé pour induire une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants, ou pour nécessiter une hospitalisation pour éviter dommage pour le malade ou pour les autres, ou il s'agit d'un tableau psychotique.

C) Les symptômes ne sont pas imputables aux effets physiologiques d'une substance ou d'une affection médicale générale.

La caractéristique majeure du trouble du type bipolaire I est l'apparition d'un ou plusieurs épisodes maniaques ou mixtes. Souvent on trouve dans l'anamnèse un ou plusieurs épisodes de dépression majeurs.

La caractéristique majeure du trouble bipolaire II est l'apparition d'un ou plusieurs épisodes de dépression majeurs et d'au moins un épisode hypomaniaque. Le diagnostic d'un trouble bipolaire II est exclus par un épisode maniaque ou mixte dans l'anamnèse.

Le diagnostic d'un trouble bipolaire I ou II est à exclure

- en présence d'un trouble de l'humeur induit par une substance ou imputable aux effets d'une affection médicale générale ;
- quand les épisodes ne sont pas mieux caractérisés par un trouble schizoaffectif, ou quand les épisodes se chevauchent avec une schizophrénie, un trouble schizophréniforme, un trouble délirant ou un autre trouble psychotique.

B.3.1 Comparaison avec la symptomatologie : manie :

Les documents parlent fréquemment d'altérations épisodiques ou périodiques de l'état psychique de Hölderlin, qui pourraient être identifiées avec des altérations de l'humeur : états d'agitation et excitation accrues, diminution épisodique de l'activité et de l'intérêt de Hölderlin. Les sources sont pourtant trop ponctuelles, ni assez régulières, ni assez spécifiques en référence à la durée et fréquence des épisodes. On n'a pratiquement aucune information explicite à propos de périodes de normalité.

Si on considère que sa famille d'accueil attribue les périodes d'agitation augmentée soit à la saison, soit à une situation météorologique particulière, on peut déduire une durée étendue, de l'ordre de une à plusieurs semaines. Une association avec des phénomènes spécifiques ou des saisons particulières ne semble pas possible eu égard aux différents témoignages contradictoires : « hélas il change toujours... ». Les comptes rendus des états épisodiques commencent avec Waiblinger (qui les considère établis), après 1828 ils manquent, plus tard, à partir de 1838, Lotte Zimmer en parle plusieurs fois, et C. T. Schwab après 1841.

Peut-être ces états épisodiques sont à identifier avec des périodes de durée relativement grande – qu'on ne peut pas définir de façon précise –, attestées au début du temps dans la tour, qui sont suivies de phases d'apathie.

Il semble qu'il faut différencier entre un état fondamental d'agitation accrue, presque constant, et des états épisodiques ou périodiques d'augmentation de l'excitation d'une durée de plusieurs jours à plusieurs semaines. En plus on observe des brefs accès d'agitation, d'une durée de quelques minutes ou heures, contenus dans les épisodes plus longs et documentés pendant toute la période dans la tour:

E. Zimmer réfère en 1812 que jusqu'ici Hölderlin avait une heure agitée « un jour si, un jour non », Waiblinger écrit en 1822 qu'il faut le laisser seul en attendant qu'il se calme, et C. T. Schwab en 1841 : « il est à présent, comme toujours dans cette saison, très tumultueux ... ; ... j'attends ... dans ces moments, qui arrivent et s'en vont en poussées ... » qu'ils s'atténuent. Ces accès d'agitation, « paroxysmes », de courte durée perdent en intensité et fréquence après la crise de 1812, et se maintiennent en forme mitigée jusqu'à la fin ; peut-être s'aggravent-ils après la mort de E. Zimmer.

Cet ensemble d'états d'agitation dans leurs différentes modalités représente un complexe principal de symptômes.

De l'autre côté il y a des témoignages que Hölderlin se retire par épisodes, « ... reste dans son lit pendant 5 jours », ou que pendant plusieurs jours il ne sort pas du lit dans la journée. Au début du temps dans la tour les épisodes de forte agitation alternent avec phases de retrait apathique. En général les comptes rendus ne sont pas assez détaillés pour pouvoir associer des épisodes d'une durée spécifique à un complexe spécifique de symptômes, et à l'augmentation de leur importance pendant l'épisode. De la même façon il semble difficile de pouvoir déduire un trouble cyclique, et le définir. Cette hypothèse sera discutée autant que possible ; de l'autre côté il faut tenir compte de la possibilité d'un trouble affectif chronique.

Critère A : Il n'y a pas d'indication claire d'une humeur euphorique par périodes. La phase vers la fin de 1810, quand Hölderlin travaille avec intensité sur son projet d'un almanach, et surtout la phase d'activité accrue de la fin 1822, et du début 1823 pourraient être marquées par l'euphorie. De l'autre côté il y a des témoignages clairs que Hölderlin périodiquement est plus irritable, « méchant », « très tumultueux ». A part cela, les documents témoignent – à partir de 1822 – qu'il est extrêmement sensible, d'humeur changeante, facilement excitable et irritable de façon chronique. S'il s'agit de l'humeur maniaque, elle est donc probablement du type « humeur irritable ».

Critère B1 : Il existe des indications que Hölderlin ait une appréciation exagérée (ou plutôt haute) de soi-même, mais aucune information à propos d'une corrélation avec un épisode maniaque.

Critère B2 : Le besoin réduit de sommeil, les troubles du sommeil sont documentés plusieurs fois, ils sont corrélés avec les phases d'agitation.

Critère B3 : Le débit élocutoire accéléré ainsi que d'autres particularités du discours sont chroniques et présents pendant tout le temps dans la tour. La tendance aux soliloques et le trouble du langage sont plus prononcés durant les phases d'excitation, où il s'exprime de façon moins compréhensible, « plus insensée ».

Critère B4 : Au moins ponctuellement Hölderlin a souffert d'insomnie – e. g. pour une nuit. Lotte Zimmer réfère en 1841 : « que il est souvent très agité pendant la nuit, hélas, c'était déjà ainsi pour des années ».

Critère B5 : L'agitation psychomotrice est présente constamment et augmentée pendant les phases d'excitation

Critère B6 : La fuite des idées – Waiblinger écrit par exemple : « Il dit quelque chose de sensé, il ne réussit pas à le développer, autre chose lui vient dans l'esprit, et cela est coup sur coup écarté et détruit par un troisième et un quatrième . » est chronique et augmentée en agitation. Rarement, dans des circonstances favorables, elle s'arrête.

Critère B7 : Le manque de la capacité de concentration – Waiblinger considère celui-ci le trait central de la pathologie de Hölderlin – est chronique et semble augmenté dans les phases d'excitation.

Critère B8 : Pendant les périodes marquées éventuellement par euphorie (fin 1810 et 1823) les activités dirigées vers des buts définis – e. g. sa poésie – sont augmentées. L'excitation psychomotrice est augmentée dans les périodes marquées par agitation.

Critère B9 : A part des allusions que Hölderlin ait causé des dommages, ait « fait des bêtises » quand il est sans surveillance, il n'y a pas d'indications d'un engagement dans des activités potentiellement nocives – déjà à cause des limitations imposées.

On peut constater que un nombre suffisant de critères pour le diagnostic d'un trouble de l'humeur de type maniaque (irritable) – les critères B2, B3, B5, B6 et B7 (ou un des deux) du DSM-IV – sont satisfaits au moins pour la période de 1822 à 1843. Le trouble pourrait être soit périodique (bipolaire I), soit chronique.

La présence éventuelle de phénomènes délirants ou hallucinatoires est compatible avec le diagnostic, ainsi que l'apparition d'accès d'agitation pendant les épisodes maniaques.

.

B.3.2 Comparaison avec la symptomatologie: dépression:

Il y a plusieurs témoignages qui attestent l'apparition de symptômes dépressifs chez Hölderlin. Le grand problème pour un diagnostic est le manque d'informations à propos de la

durée d'éventuels épisodes dépressifs, de leur fréquence et leur alternation avec périodes de manie, hypomanie ou normalité. Les observations parlent de phases de retrait : qu'il « restait dans le lit pour 5 jours », qu'il se retire dans le lit, reste couché dans la journée – à part le fait que la dépression peut être accompagnée aussi par agitation psychomotrice. On pourrait supposer les raisons pour ce manque d'informations dans la durée plus étendue des épisodes dépressifs et dans le caractère moins spectaculaire des symptômes.

On ne peut pas décider si le critère concernant la durée des épisodes est satisfait, si il s'agit d'épisodes définies, si éventuellement les épisodes s'alternent avec des phases maniaques ou de normalité, et si il y a une augmentation significative d'un syndrome de symptômes durant les épisodes. Je veux juste discuter, si symptômes dépressifs sont présents, et globalement dans quelle période ; un diagnostic n'est pas possible.

Une première possibilité est d'identifier les phases de retrait, « dans le lit », d'apathie – qui régulièrement suit les phases d'excitation dans les premières années (où une fois il est caractérisé « farouche et muet [!] ») avec des épisodes dépressifs.

La comparaison avec les critères du DSM-IV :

Critère A1 : N'il y a pas d'informations de quelle humeur Hölderlin était pendant ces phases. Les témoignages qu'il est malheureux et triste se réfèrent aux premières années jusqu'à 1812 – les années où on place les poésies qu'expriment tristesse, chagrin. Plus tard, après 1828, E. Zimmer le décrit « ... tout à fait pas malheureux ... », serein : ce qu'est contredit par Hölderlin-même, qui écrit en 1830 environ : « Pas tous les jours appelle les plus beaux celui, qui désire en regardant en arrière ... ». Waiblinger constate en 1828 « ... mélancolie et tristesse étaient l'âme de son chant ... », C. T. Schwab en 1842 caractérise ses mélodies comme mélancoliques, un des thèmes préférés de Hölderlin est la mélodie de la chanson « Me fuient toutes les joies ». De l'autre côté son humeur est continuellement irritable.

Critère A2 : Pendant les jours de retrait l'intérêt pour toutes les activités est fortement diminue.

Critère A3 : Il y a un témoignage à propos une perte de poids significative de Hölderlin, peu avant la crise en 1812 ; probablement d'origine physiologique.

Critère A4 : Hölderlin a souffert d'insomnie au moins de façon ponctuelle.

Critère A5 : L'activité psychomotrice est ralentie, soit – l'état d'agitation – accélérée.

Critère A6 : Sentiments de fatigue et perte d'énergie sont probables, mais ne sont pas documentées.

Critère A7 : Hölderlin exprime plusieurs fois qu'il s'estime sans valeur – « je ne suis plus rien ... », « hélas, je ne suis qu'un pauvre homme ... » -, ses sentiments ressortent dans plusieurs lettres à la mère.

Critère A8 : La diminution de la capacité de concentration est documentée souvent.

Critère A9 : Il n'y a pas d'informations à propos de pensées de suicide ou de mort. Une fois Hölderlin écrit : « ... je n'aime plus vivre ... ».

On peut donc constater fréquemment des symptômes compatibles avec une dépression. Les sources ne sont pas suffisantes pour permettre de définir ou caractériser des épisodes dépressifs.

Une deuxième possibilité est l'identification de périodes de retrait (e.g. celle entre 1816 et 1822) avec des épisodes dépressifs caractérisés par l'agitation psychomotrice (critère 5). Ici, encore une fois, le manque de sources ne permet pas de définir et caractériser ces épisodes.

Vue cela, il n'est pas possible caractériser ultérieurement l'éventuel trouble de l'humeur.

L'hypothèse la plus probable est un trouble de type bipolaire I.

On peut résumer et relativiser : Le tableau symptomatique semble permettre le diagnostic d'un trouble maniaque ; en tout cas on observe un nombre de symptômes compatibles avec un trouble affectif, de façon qu'on ne peut pas exclure sa présence. Il faut considérer que la description des symptômes dans les systèmes classificatoires ne tient que peu compte de la coloration affective des symptômes : dans la section E1 j'essaie d'obtenir des informations ultérieures dans ce respect.

La réduction de l'intérêt général, le retrait global progressif au cours des années, l'intérêt dirigé vers la satisfaction de plaisirs corporels accompagné d'un apaisement des états d'agitation sont compatibles avec une symptomatologie négative provoquée par la longue durée du trouble, et correspondent assez bien au tableau d'une manie chronique. L'apparition de stéréotypies, de négativisme, d'ambivalence peut être expliquée sous cet aspect.

Ici aussi, il faut tenir compte des critères d'exclusion : Si les symptômes sont mieux représentés par un trouble schizoaffectif, il faut favoriser ce diagnostic.

C Trouble de stress post-traumatique:

La symptomatologie de Hölderlin contient des traits marquants qui suggèrent une origine traumatique des troubles : par exemple les accès de rage durant le contact avec certaines personnes, l'évitement de certains thèmes, l'affirmation de ne pas connaître certaines personnes, les diverses perturbations du comportement. Dans une tentative de mieux définir cet aspect je compare la symptomatologie avec les critères diagnostiques du trouble de stress post-traumatique.

C.1 Description clinique :

C'est une réaction différée, persistante à un événement traumatique - par exemple une catastrophe naturelle, un événement de guerre, une agression sexuelle, un acte de violence corporelle ou psychique, un accident grave - par lequel la personne a été concerné directement ou indirectement et qui a été perçu comme extrêmement menaçant pour son intégrité physique et psychique. Ce sont des expériences auxquelles la personne, dans son fonctionnement habituel psychique et physique, ne peut pas trouver une réponse adéquate. Des symptômes typiques sont des réviviscences intrusives de l'événement dans la veille ou le sommeil, ainsi que l'évitement des stimuli spécifiques rappelant l'événement traumatique. Ils sont accompagnés par des symptômes de caractère global comme l'augmentation de l'agitation et de l'excitabilité, l'anxiété, la peur généralisée, l'émoussement affectif, le retrait social, des accès de panique, de rage, d'agression, et la conversion psychosomatique. Le malade semble effaré, il peut négliger les soins personnels, être désorienté dans le temps et l'espace. La capacité de concentration, de contrôle des impulsions est affaiblie ; des troubles du langage peuvent apparaître.

Après la première réaction aigüe à l'expérience traumatique, le trouble évolue - après une phase latente : phase d'élaboration, évolution – vers le syndrome différé proprement dit, et s'éteint normalement, suivant un cours fluctuant, après une durée de l'ordre d'une année. Le trouble peut pourtant devenir chronique et s'établir comme trouble de la personnalité persistant, en provoquant par exemple l'apparition d'une symptomatologie négative marquée

– émoussement affectif, avolition, apathie, retrait social et émotionnel -, une altération persistante du fonctionnement de la personnalité.

Le développement et l'évolution du trouble sont déterminés par des facteurs personnels : vulnérabilité, sensibilité, l'histoire personnelle à l'égard de pathologies psychiques et expériences traumatiques, ainsi que la structure de la personnalité.

Le trouble de stress post-traumatique ne s'insère pas sans problèmes dans les systèmes de classification, car il est essentiellement différent d'autres troubles. Il influence le fonctionnement psychique de plusieurs façons qualitativement différentes. D'un côté il provoque directement des symptômes qui sont quasiment pathognomoniques – la réviviscence intrusive, la réaction aux stimuli spécifique -, de l'autre côté il cause en même temps des perturbations générales du fonctionnement – l'agitation, la difficulté de concentration.

En outre, le trouble influence la constitution psychique et le fonctionnement fondamental de la personnalité. Expériences traumatiques pendant la phase de développement de la personnalité favorisent certaines modalités de fonctionnement et déterminent ainsi la structure psychique de la personnalité. Les expériences traumatiques peuvent, en plus, provoquer le retrait à des modalités de fonctionnement qui ne correspondent plus à l'état actuel de développement de la personnalité, ou accroître l'importance de certaines composantes de la structure de la personnalité aux dépens d'autres : elles peuvent provoquer des transitions au sein d'un spectre, - e. g. d'un trouble schizotypal à la schizophrénie (elles peuvent provoquer l'apparition d'une psychose) -, ou par exemple renforcer les traits schizoïdes dans une personne de fonctionnement préférentiel cyclothymique.

C.2 Critères diagnostiques:

Les critères du DSM-IV pour le trouble de stress post-traumatique (PTSD):

A) La personne a été exposée à un événement traumatique, pendant lequel les conditions suivantes ont été satisfaites :

- la personne a soit fait expérience elle-même de, soit a participé à, soit a été confrontée avec un événement concernant la mort effective ou possible, ou une menace pour l'intégrité corporelle, de soi-même ou d'autres.

- la réaction de la personne a été marquée parmi d'autres par peur intense, impuissance ou terreur. (Note : en cas d'enfants la réaction peut s'exprimer comme comportement désorganisé ou surexcité).

B) L'événement traumatique fait objet d'une réviviscence continue dans une des façons suivantes :

1. souvenirs répétés et envahissants de l'événement provoquant souffrance ou peur, qui comprennent images, pensées ou perceptions. (Note : pour enfants en bas âge sont possibles des jeux répétitifs exprimant des thèmes ou aspects du trauma).
2. rêves répétés concernant l'événement, provoquant souffrance ou peur (Note : pour enfants aussi cauchemars non spécifiques).
3. Comportements ou sentiments comme si l'événement traumatique se répétait (impressions de revivre l'événement, illusions, hallucinations, épisodes flash-back de nature dissociative, e.g. en se réveillant ou en état drogué). (Note : Pour enfants une remise en scène concernant le trauma est possible)
4. La personne réagit avec souffrance intense ou peur, ou avec réactions physiologiques, à stimuli internes et externes symbolisant ou rappelant un aspect du trauma.

C) Evitement persistant de stimuli en relation avec le trauma, et émoussement de la réagibilité générale (absente avant le trauma), en 3 ou plus des modalités suivantes :

1. Evitement conscient de pensées, sentiments ou conversations concernant le trauma.
2. Evitement conscient d'activités, situations ou personnes évoquant les souvenirs du trauma.
3. Incapacité de se souvenir d'un aspect important du trauma.
4. Diminution marquée de l'intérêt pour ou de la participation à des activités importantes.

5. Sentiment de distance ou d'aliénation d'autres personnes.
6. Diminution marquée d'éprouver des sentiments (e.g. impossibilité de ressentir de l'amour).
7. Sentiment d'avoir un avenir limité (e.g. ne s'attend pas à avoir une carrière, un mariage, des enfants, une durée de vie normale).

D) Symptômes persistants d'hyperexcitabilité (absents avant le trauma), au moins 2 des suivants :

1. Troubles du sommeil,
2. Excitabilité augmentée ou accès de rage,
3. Difficulté de concentration,
4. Hypervigilance,
5. Réactions de peur exagérées.

E) La durée du trouble (symptômes des groupes B, C et D) dépasse un mois.

F) Le trouble induit du stress cliniquement relevant ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.

Le ICD-10 représente les trois phases de l'évolution séparément :

- la réaction immédiate, souvent aiguë, à l'événement (état de stress aigu),

- le trouble primaire, proprement dit (l'état de stress post-traumatique). Les critères pour le diagnostic :

Le trouble débute au plus tard six mois après un événement traumatique d'importance extraordinaire. Les symptômes clés, indispensables pour un diagnostic sont les souvenirs répétés, envahissants ou la réviviscence de l'événement dans les souvenirs, l'imagination et les rêves. Détachement émotionnel marqué, émoussement émotionnel, évitement des stimuli pouvant réveiller le souvenir du traumatisme normalement sont présents, mais pas indispensables. Des perturbations de l'autonomie et de l'humeur ainsi des comportements anormaux contribuent au diagnostic.

- une modification durable de la personnalité à cause du traumatisme :

Modification durable de la personnalité, persistant au moins deux ans, à la suite de l'exposition à un facteur de stress catastrophique. Le facteur de stress doit être d'une intensité telle qu'il n'est pas nécessaire de se référer à une vulnérabilité personnelle pour expliquer son effet profond sur la personnalité. Le trouble se caractérise par une attitude hostile ou méfiante envers le monde, un retrait social, des sentiments de vide ou de désespoir, par l'impression permanente d'être «sous tension» comme si on était constamment menacé et par un détachement.

C.3 Comparaison avec la symptomatologie:

Les critères du DSM-IV:

Critère A : On connaît plusieurs événements dans l'histoire personnelle de Hölderlin qui pourraient avoir eu le caractère d'un traumatisme grave pour lui, dont quelques-uns ont été considérés responsables de sa maladie déjà par ses contemporains:

- Un événement traumatique pendant son séjour en France en 1802 ;
- la mort de Susette Gontard le 22 juin 1802 ;
- le mariage de sa fiancée supposée Maria Eberhardine Blöst avec son demi-frère en 1804 ;
- son implication dans le procès pour haute trahison contre Sinclair à partir du début 1805 ;
- son départ forcé de Homburg et l'hospitalisation contre sa volonté dans la clinique de Autenrieth à Tübingen (entre le 11 et le 15 septembre 1806) ;
- son séjour forcé dans cette clinique (du 14/15 septembre 1806 au 4 mai 1807).

On retrouve les traces de tous ces événements dans le comportement de Hölderlin : ils sont liés à des personnes ou thèmes qu'il évite, et auxquels il répond avec des réactions émotionnelles négatives aigües /59/. Les deux premières possibilités sont bien compatibles avec le moment de l'apparition des premiers symptômes après son retour en Allemagne en début de l'été 1802.

Il est possible que Hölderlin ait vécu plusieurs expériences traumatiques : des événements additionnels, successifs à un premier traumatisme qui, en ce cas, peuvent augmenter l'importance du trouble et favoriser son installation chronique : ici, l'effet d'une expérience traumatique sur une psyché déjà affaiblie est particulièrement grave.

Critère B : On ne dispose pas d'informations, si et en référence à quels événements Hölderlin a eu des souvenirs envahissants, rêves, ou délires ou hallucinations. Une indication indirecte à des phénomènes correspondants pourraient être les accès de rage, les soliloques, l'agitation pendant la nuit. Aussi la négation insistante de certaines affirmations, et l'agitation – « Non ! Non ! Vérité ! » - pendant la poursuite de certaines idées pourraient indiquer l'intrusion constante de contenus traumatiques.

Il y a plusieurs témoignages, répandus sur toute la période dans la tour, concernant des réactions véhémentes émotionnelles de Hölderlin à des stimuli externes – peur, souffrance, détresse, réactions de défense :

- il a une peur prononcée de la mort et de menaces pour sa sécurité et inviolabilité: il répète avec insistance « il ne m'arrive rien », il a peur d'être amené ailleurs, quand il doit laisser sa chambre pour quelques jours. Il accueille les autres régulièrement avec humilité et courtoisie exagérées, il est timide en présence d'étrangers et « plus insensé » - plus agité, son discours est moins compréhensible ;
- il se met en « rage et convulsions » quand il voit quelqu'un de la clinique ; vis-à-vis de Kerner – qui a été chargé de son traitement dans la clinique – il parle en 1807 « que de choses confuses » et éventuellement de « carnifex » (bourreau) ;
- à l'occasion des visites de ses parents il « se jette en rage sur eux » ;
- il est furieux contre le consistoire ; il refuse le titre « Magister » - lui revenant après ses études de théologie – avec véhémence (voir aussi la scène des « Reiseschatten » /II,132/, où Holder faillit étrangler un prêtre).
- sa famille suppose que l'occupation avec ses poésies et les thèmes traités l'excitent trop.

Critère C1 : Dans la conversation Hölderlin évite certains thèmes, répond de façon évasive à des questions concernant ces thèmes ou se met en excitation. Les témoignages concernent surtout la période après 1822 : Waiblinger réfère que Hölderlin évite les conversations concernant « Frankfurt, Diotima, la Grèce, ses poésies etc ... » (tandis qu'il parle volontairement d'autres événements de son passé, e. g. son voyage en Suisse, rencontres avec des amis). Encore avec C. T. Schwab en 1841 il « ne parle pas de Diotima, et pas du tout de son séjour à Frankfurt et des raisons de son retour de la France » ; pourtant il admet devant lui pour la première fois d'avoir été à Paris. Un peu plus tard il parle avec agitation de Susette Gontard. Aussi de Goethe il ne veut rien savoir, jusqu'à peu avant sa mort.

Critère C2 : Au début de la période dans la tour Hölderlin évite le contact avec sa famille. A partir de 1812 il commence à écrire à sa mère, régulièrement, avec des lettres pour la plupart impersonnelles et distanciantes. Il écrit une fois en 1823 à son demi-frère, plus tard quelques fois à sa sœur, et interrompt le contact après la mort de sa mère.

De l'autre côté il décide d'aller à Frankfurt (on l'en empêche). Il lit en continuation dans son Hypérion et déclame des parties, jusqu'à 1826 aussi devant autres personnes – il s'occupe donc dans ses pensées en continu de Susette Gontard.

Critère C3 : Pendant plusieurs visites Hölderlin ne connaît son demi-frère, ainsi que son ami intime de jeunesse Nast – qui lui rend visite au nom de celui-ci.

Critère C4 : L'intérêt de Hölderlin pour le monde externe, les contacts sociaux, et pour les activités qui dépassent son environnement étroit est réduit pendant des longues périodes.

Critère C5 : Waiblinger constate : « Il y a un gouffre incommensurable entre lui et l'humanité entière. ». Hölderlin en est conscient.

Critère C6 : Waiblinger exprime l'opinion que Hölderlin ait perdu tout intérêt, toute compassion pour les autres, « car il ne peut plus du tout s'occuper d'autres. », mais relativise : cela est valable au premier contact avec une nouvelle, une personne ; peu à peu il est capable d'un contact, une perception affective – peut-être un comportement de défense contre une invasion émotionnelle. L'affectivité de Hölderlin reste partiellement intacte pendant tout le temps de la tour, elle est limitée par une réception changée.

Critère C7 : L'impression d'avoir des possibilités limitées pour l'avenir ne semble s'installer que graduellement en réaction à l'attitude de refus de l'environnement.

Critère D : Divers symptômes de hyperexcitabilité, absents avant (au moins dans cette intensité), sont attestés – de façon suffisante à partir de 1822 :

1. Troubles de sommeil jusqu'à l'insomnie,
2. Irritabilité accrue ou accès de rage,
3. Problèmes de concentration,
5. Réactions d'anxiété exagérées : « il est facile de lui faire peur. Il sursaute au moindre bruit. ».

Même si on ne dispose que d'informations insuffisantes concernant la perception et les sentiments subjectifs, un nombre suffisant de critères – A, B4, C1, C3, C4, C6, D1, D2, D3, D5 – est satisfait pour diagnostiquer un trouble de stress post-traumatique, au moins à partir d'environ 1822..

Tout le tableau symptomatique entier semble bien compatible avec un trouble de stress post-traumatique marqué, chronique, ayant entraîné une modification durable de la personnalité.

Pourtant il faut relativiser : En absence de témoignages clairs concernant les symptômes de réviviscence envahissante un diagnostic de trouble de stress posttraumatique ne peut pas être certain, même en présence des symptômes satisfaisant les critères B, C1 et C2 – qui pourraient trouver des explications alternatives. Ces symptômes se réfèrent à des expériences négatives, fortement désagréables, mais pas par force toujours à des traumatismes psychiques proprement dits : il faut tenir compte du fait que Hölderlin, à partir de sa séparation de Susette Gontard, a vécu une période difficile sous plusieurs aspects, ce qui a en tout cas affaibli sa résistance psychique, et a laissé des traces profondes dans sa personnalité.

D Vue d'ensemble:

La comparaison des critères diagnostiques des deux systèmes de classification considérés montre – dans les limites mentionnées – que le diagnostic soit de schizophrénie, soit d'un trouble affectif, soit d'un trouble de stress post-traumatique est compatible avec le tableau symptomatique.

Cette impossibilité de porter un diagnostic clair a plusieurs raisons :

- Pendant de longues périodes les sources sont insuffisantes et ne permettent pas d'établir un tableau clinique complet. Au plus tôt un diagnostic semble possible à partir de quelques

années avant 1822. Les premières descriptions détaillées se réfèrent à la période à partir de 1822 : elles décrivent donc les symptômes d'une pathologie déjà de longue durée - longtemps, de 15 à 20 ans, après son début. Il n'est pas possible de décider, si e.g. la symptomatologie négative, ou des traits catatoniques, sont signes d'une schizophrénie, ou dus à la longue durée ou à la chronicité du trouble. La période décisive pour un diagnostic – les premières années dans la tour – est très pauvre en documents significatifs.

- Le caractère des symptômes est, même dans leur ensemble, trop peu spécifique /77/.

- La description des symptômes dans les systèmes de classification n'est pas assez précise.

Dans la suite je discute des critères supplémentaires permettant une meilleure différenciation.

Il faut noter la présence de symptômes spécifiques qui indiquent une composante traumatique.

A ce point de l'analyse on ne peut, au moins, exclure la présence d'un trouble affectif – soit contemporain aux symptômes schizophréniques, soit les dominant ou les précédant /78/ -, ou, à l'inverse, la présence de symptômes schizophréniques dans un trouble affectif. A cause des critères d'exclusion respectifs il faudrait donc préférer le diagnostic d'un trouble schizoaffectif.

La formation et l'établissement de la pathologie dans toutes les hypothèses est favorisée par une grande vulnérabilité – fondée dans la structure de personnalité de Hölderlin, dans son histoire personnelle et sa disposition génétique -, et promue par une accumulation d'événements et circonstances de vie défavorables.

E Critères supplémentaires pour le diagnostic

Ici, premièrement, j'essaie d'analyser le tableau symptomatique par rapport aux traits caractéristiques de l'affect et de la cognition. Cette analyse donne des indications sur le fonctionnement psychique et ses perturbations et peut ainsi contribuer à un diagnostic différentiel. Dans ce sens, ensuite, je discute des critères ultérieurs, supplémentaires, pour un diagnostic.

E.1 Traits caractéristiques de l'affect et de la cognition :

Ils sont accessibles le plus aisément dans le contact direct et par moyen de tests spécifiques, qui représentent ainsi des outils diagnostiques quotidiens. Leur application n'est pas possible ici, ce qui rend plus difficile le diagnostic : on est limité à l'analyse et l'interprétation du comportement documenté et des témoignages personnels – interprétation donc de données incomplets et souvent équivoques (qui déjà de leur côté se peuvent baser sur une interprétation du témoin). Il faut simplement être conscient de la valeur relative de cette interprétation, sans postuler – comme souvent dans les études citées – l'exactitude et importance absolues d'une certaine interprétation personnelle.

E. 1.1 Description des traits caractéristiques :

Dans les troubles de l'humeur – manie, dépression, pathologies bipolaires – la cause fondamentale de la pathologie est une perturbation affective. L'humeur est soit exaltée, soit

déprimée, le vécu affectif est au premier plan. Les émotions, l'affect sont exprimées, elles sont adéquates et perçues comme vraies, authentiques : joie, enthousiasme, désirs, passion, surprise, colère, chagrin, tristesse profonde.

Dans les troubles schizoïdes l'humeur est distante, généralement on caractérise cette altération comme émoussement de l'affect et du désir. Cette propriété particulière est en relation avec le trait fondamental de la schizophrénie, mis en évidence et décrit par différents auteurs de façon toujours différente : la perte de l'évidence de l'entendement, la perte du contact vital avec le monde, le manque de l'authenticité de la relation avec le monde, l'absence d'une résonance émotionnelle avec le monde. Déjà Kraepelin parle du manque particulier et fondamental de tout sentiment fort pour les impressions de la vie comme signe décisif de la *dementia praecox*. La personne donne l'impression de ne pouvoir pas être influencée par des stimuli affectifs, les émotions semblent aplaties, émoussées, mais sont plutôt inauthentiques, inadéquates à cause de la perte de l'évidence du rapport avec le monde. Le malade (et l'observateur) a l'impression d'aliénation, de dévitalisation, d'irréalité : « Tout est imaginaire ... » écrit Kafka dans son journal, Nietzsche décrit ce sentiment comme nihilisme passif. Souvent cette distanciation est ressentie par l'observateur comme voulue – retrait intentionnel, ségrégation ironique, négativisme, bizarrerie -, et s'exprime dans des domaines de fonctionnement divers, surtout aussi dans la communication. Il est important que cette perte du contact peut être graduelle et sélective et devient nécessaire, impérative pour sauvegarder le Moi ; dans certains domaines, au moins dans les plus intimes, intérieurs, le fonctionnement peut rester intact /79/.

La cause fondamentale, donc, de la schizophrénie semble être de nature cognitive – la perte du rapport évident, vital avec le monde -, les perturbations affectives étant secondes à cette cause. La perturbation cognitive se réfère d'une part au contenu de la pensée – idéation délirante, idées bizarres – et amènent à l'attitude perturbée à l'égard du monde, d'une autre part à la façon de penser – formation de concepts et catégories, déductions et opérations logiques, enchaînement et flux de la pensée et du raisonnement, compréhension et manipulation des relations symboliques : ici on parle de troubles « formels » de la pensée.

Ces troubles formels sont variés, difficiles à classer sous un principe supérieur. Il n'existe pas d'unanimité générale à propos de la question de savoir quels troubles formels de la pensée seraient spécifiques pour la schizophrénie, lesquels pour la manie, et lesquels pour la dépression ; ils apparaissent dans ces trois pathologies avec une importance et fréquence comparables.

Typiques pour la schizophrénie sont l'interruption au cours de la pensée (blocage), la privation ou le vol de pensées, l'insertion, la manipulation, la propagation, l'écho de la pensée, et l'incohérence et la dissociation des idées, ainsi que le déplacement, la destruction des conceptions et la pensée symbolique surtout avec une signification personnelle des symboles. On parle de concrétisme, pensée sous-inclusive, perturbation de l'attention sélective – avec une distractibilité accrue à cause de stimuli différents, souvent peu pertinents. Sass souligne l'excentricité de la perspective et l'importance exagérée attribuée à divers points de vue inhabituels, parmi lesquels le malade ne réussit pas à décider : avec la conséquence d'un va et vient continu entre des positions différentes, d'une inconsistance des perspectives, d'une ambivalence, de conflits, insécurité, hésitations, blocage. L'excentricité de la perspective se réfère aussi à l'évaluation de la disposition temporelle et spatiale.

Un trait central et typique de la pensée schizophrénique semble être l'originalité, l'inconventionnalité, la radicalité des idées et des solutions personnelles de questions existentielles, et la volonté et la nécessité de poursuivre conséquemment ces positions, de les défendre sans les compromettre, sans les adapter à la position communément acceptée et aux exigences de la réalité.

Les troubles formels de la pensée dans la manie sont caractérisés plutôt par l'accélération et l'expansivité de la pensée et de l'idéation, la fréquence accrue des associations, par la fuite des idées, par une pensée combinatoire et sur-inclusive, tout sur un fond ostensiblement affectif, et par la distractibilité augmentée – l'attention est attirée en continuation par des stimuli nouveaux, ce qu'amène par exemple à des associations inhabituelles, mais pas à la paralysation, le blocage comme dans la schizophrénie.

La dépression est marquée surtout par la pauvreté de la pensée (en référence à la quantité et le contenu), la pensée imprécise et circonstancielle, par le blocage.

Les perturbations à l'égard du contenu de la pensée, idées délirantes, apparaissent dans tous les troubles psychotiques avec une fréquence comparable. Dans le trouble maniaque ces idées sont en général expansives et grandioses, ou extatiques, se référant à la satisfaction de désirs, dirigées vers la communication, souvent de caractère religieux ou mythique – toujours avec une coloration de fond émotionnelle. Les phénomènes sont peu systématiques et durables, brefs, changeants, autant que les hallucinations associées, qui sont de modalité visuelle, moins souvent auditive, peu claires et définies.

Les délires de la dépression ont comme thèmes des idées de culpabilité, de l'indignité, de la punition méritée sur un fond émotionnel.

Des phénomènes délirants dans la schizophrénie le plus souvent sont organisés, persistants, systématisés dans le cadre d'un système personnel d'idées délirantes, se référant au contrôle, la prise d'influence, la perte d'identité, souvent avec une dimension cosmique. Typiques sont des hallucinations auditives – voix qui accusent, qui commentent le comportement du malade – subordonnées au système délirant.

Les troubles formels de la pensée se manifestent clairement dans les troubles du langage, auxquels ils contribuent substantiellement. Les troubles du langage ont, en addition, une dimension linguistique, une dimension sémiotique et une dimension interactive : celles-ci, de leur côté, peuvent être caractéristiques d'une perturbation psychique spécifique.

D'importance particulière est la dimension interactive – par sa nature de grande complexité : elle concerne l'interaction du Moi conscient avec tous les interlocuteurs, tous les sujets à qui s'adresse une communication. Ici s'exprime toute particularité pathologique ou non pathologique en référence à ce spectre de canaux de communication. Le langage ici assume plusieurs fonctions : e. g. la protection contre les conflits, contre l'invasion, la dissimulation du désinvestissement vers l'extérieur.

E.1.2 Trouble du langage :

Les troubles du langage sont difficiles à saisir et à analyser - à cause de leur diversité, leur variabilité, et surtout à cause de la difficulté à identifier et à séparer les facteurs différents contribuant à une perturbation donnée. La composition du trouble de langage à partir de ses composantes diverses est hétérogène, variable, dépendante du contexte. En grande partie le langage a un sens – qui est très personnel, mais interprétable, et une intention – qui peut être contrôlée et contrôlable, ou incontrôlable.

Andreasen /80/ dans une étude étendue a créé le fondement pour l'analyse moderne des troubles du langage sous l'aspect de leur relevance diagnostique et thérapeutique. Importantes ici sont quelques de ses conclusions, valables encore aujourd'hui :

- La base pour la tentative d'une évaluation diagnostique d'un trouble de langage est l'analyse détaillée linguistique du discours du sujet – idéalement d'un monologue étendu,

émotionnellement neutre (impossible d'atteindre ces conditions idéales : la communication ne peut être isolée des émotions).

- Le discours est analysé au moyen de sa décomposition en des traits définis, caractéristiques, appelés sub-types par Andreasen /81/.

- Aucun de ces traits caractéristiques n'est pathognomonique pour une pathologie spécifique.

- Les traits caractéristiques divers peuvent apparaître dans toutes les psychoses.

- Une décision, si un trouble du langage spécifique est à attribuer avec une probabilité majeure à une pathologie spécifique, peut être possible au moyen d'une analyse de la fréquence statistique de certaines corrélations de différents traits caractéristiques.

L'étude de Andreasen et plusieurs études postérieures indiquent que le discours schizophrénique est à caractériser surtout par la corrélation entre incohérence, illogisme, pauvreté du discours (en quantité et contenu), déraillement, discours tangentiel. Typique du discours maniaque est la corrélation entre incohérence, illogisme, logorrhée, déraillement, discours tangentiel, discours divergent, en absence de pauvreté de discours (en quantité). Le discours dans la dépression est caractérisé par la corrélation entre pauvreté du discours (en quantité et contenu), discours circonstanciel, perte du but, en l'absence d'incohérence et illogisme /80,82/.

Sass identifie comme tendances fondamentales dans le discours schizophrénique la désocialisation – l'abandon d'une base commune idéative et cognitive, ce qu'entraîne incompréhensibilité, obscurité -, l'autonomisation – l'attention accrue au caractère extérieur, matériel de mots, lettres etc. -, et l'appauvrissement du discours – en quantité et contenu, souvent caché derrière un discours intellectualisé, ou maniéré.

E. 1.3 Comparaison avec la symptomatologie en référence aux traits caractéristiques de l'affect et de la cognition, et au trouble du langage :

E.1.3.1 Discours:

Une des manifestations les plus apparentes de la pathologie de Hölderlin est la perturbation du discours. Elle est spécifiquement marquée dans une situation de stress émotionnel – pendant un état d'agitation, vis-à-vis de personnes et en référence à des thèmes de grande significativité émotionnelle. Elle est donc clairement perturbation de la communication ; son analyse psycholinguistique en principe présuppose la possibilité de la séparation d'une part générale linguistique – ce qui dans la réalité n'est possible que de façon incomplète.

Il est caractéristique, mais pas spécifique pour une pathologie donnée, que le trouble du langage se manifeste – comme évident dans le cas de Hölderlin – de la façon la plus marquée dans la conversation directe, là, où une communication et confrontation immédiate, immédiate aussi dans le sens temporel, est inévitable. La perturbation est moins apparente dans la communication écrite avec une autre personne, où la confrontation avec l'autre est moins directe et optionnelle dans le temps – et donc peut être réfléchie ou supprimée. Même si la poésie est communication, avec des autres et avec soi-même, elle n'est pas inévitablement liée à la confrontation : il est possible d'éloigner d'elle, dans une large mesure, la composante conflictuelle /84,85/. Il est typique aussi, mais pas spécifique pour une pathologie spécifique, que la perturbation – dans la communication et dans l'action – se retire dans l'arrière-fond dans des moments de danger /86/, comme attesté dans le cas de Hölderlin.

En principe, donc, la comparaison des traits caractéristiques du trouble du langage dans ces trois domaines donne des informations sur les importances relatives du trouble formel de la pensée et de la perturbation de l'interaction.

Les fragments du discours qui nous sont parvenus ne sont que brefs et incertains dans leur transmission, les remarques à l'égard de la caractérisation du trouble du discours sont pour la plupart peu significatifs. Selon Waiblinger la perturbation est marquée par le manque de la capacité de concentration, par l'incapacité de poursuivre une pensée de façon conséquente. Avec quelques réserves, pour la période après 1822, on peut indiquer la présence des traits caractéristiques suivants :

- discours sous pression (logorrhée) : « flot de mots insensé », « parle de façon précipitée »,
- discours emphatique (pompeux) : formules de politesse inhabituelles et exagérées, utilisation de mots inhabituels, expressions dans des langues étrangères,
- incohérence : « flot entier de mots incompréhensibles », « en partie inarticulé, en partie incompréhensible », surtout en état d'agitation, « phrases cassées »,
- néologismes (et utilisation inhabituelle des mots),
- probablement pauvreté du discours en référence au contenu – difficile à juger : un témoignage comme « non-sens », « du délire », « bavarde de choses sans importance » dépend toujours d'une évaluation de l'observateur,
- éventuellement déraillement (fuite des idées), discours divergent, discours tangentiel, perte du but.

Il n'existe que très peu d'indications concernant illogisme et blocage (peut-être observé une fois). Echolalie, persévération, pauvreté du discours en référence à la quantité et discours autoréférentiel sont absents.

Tout d'abord il faut relativiser ses évaluations : la perturbation est à voir comme altération du comportement « normal », en rapport avec le comportement de la même personne avant l'apparition du trouble. Dans le cas de Hölderlin ce comportement est déterminé par la déviation de la norme – il est un homme hautement créatif, extrêmement sensible. Il semble douteux que l'utilisation de néologismes, ou de mots ou expressions inhabituels, par lui – poète = créateur de langage – puisse être considérée comme pathologique ; en tout cas elle n'a pas la même importance comme dans le cas « normal ».

Des réflexions similaires relativisent les épisodes, où Hölderlin parle de façon fantastique, « bizarre », de personnes lui ayant été proches – surtout de sa Diotima, avec qu'il s'occupe sans arrêt dans l'esprit -, ou quand il s'apostrophe « bon Dieu » ou s'attribue des pseudonymes de fantaisie : expression de son « imagination de poète », ou trouble de la pensée?

Aussi les soliloques pourraient être vus dans cette lumière : un travail continu sur ses poésies, anciennes et nouvelles – esquisses, corrections, révisions, élaborations, désormais dans sa tête, et non plus sur le (rare) papier.

Plusieurs auteurs ont analysé le trouble du discours de Hölderlin en vue de son importance pour un diagnostic. Peters /16/ a identifié le caractère particulier du discours de Hölderlin avec une perturbation du langage, décrite en 1913 par Kraepelin, et appelée par celui-ci « schizophasie » /87/. Kraepelin remarque qu'il s'agit d'une « limitation inhabituelle de la perturbation de la volition à une domaine étroitement limité des actions volontaires, celle de l'expression verbale ... ».

Kraepelin reconnaît dans cette perturbation une forme de la *dementia praecox* – avec un état final, où le trouble du langage entièrement développé domine une atteinte relativement peu

importante du comportement général -, mais laisse ouverte la possibilité que le trouble représente une forme pathologique indépendante.

Plusieurs traits de cette schizophasie sont repérables dans l'expression verbale de Hölderlin. Peters (comme déjà Leonhard /7/ avant lui) identifie le trouble du langage de Hölderlin avec la schizophasie de Kraepelin, et utilise cette identité comme unique base de son diagnostic de schizophrénie.

Il faut remarquer d'abord, que Kraepelin même ne considère pas la schizophasie inévitablement comme une forme de la schizophrénie, et que la définition de la *dementia praecox* de Kraepelin ne correspond pas complètement à la définition moderne de la schizophrénie.

De l'autre côté déjà Andreasen a souligné que le trouble du langage, appelé schizophasie, n'est pas caractéristique de la schizophrénie. Son apparition n'a aucune importance diagnostique spécifique à l'égard d'un diagnostic différentiel entre e. g. schizophrénie et trouble maniaque.

Surtout, en plus, il est clair que dans le cas de Hölderlin, les conditions nécessaires de fond pour une analyse linguistique pertinente ne sont pas satisfaites

- les textes ne proviennent pas d'une situation de communication neutre dans le sens émotionnel : les traits particuliers constatés soit dans leur ensemble, soit en partie pourraient être à attribuer à une perturbation de la communication,

- les textes sont incertains dans leur transmission, et - dans une large mesure - ne sont pas assez amples pour pouvoir être l'objet d'une analyse sérieuse. En plus, même un résultat significatif ne pourrait permettre qu'une évaluation relative, en aucun cas un diagnostic définitif.

On peut constater que le trouble du discours de Hölderlin est compatible avec un diagnostic de manie, et aussi de schizophrénie, et peut-être pour certaines périodes aussi de dépression. En considérant le fait que le trouble du discours est dominé par la perturbation de l'interaction, il est possible aussi qu'un trauma psychique puisse être à son origine, ou son facteur déclencheur.

A noter aussi l'ambivalence intellectuelle, observée en 1823 et décrite de façon impressionnante par Waiblinger. Elle pourrait indiquer une composante schizoïde présente dans cette période /88/.

Il faut remarquer que dans le témoignage de Varnhagen de l'an 1808 il n'y a pas d'indications pour cette ambivalence (et non plus pour incohérence et illogisme). Le trouble du discours qui se dessine à partir de sa description, de la caractérisation du contenu comme ayant « la couleur d'une imagination poétique exagérée s'efforçant d'être géniale » – compatible avec le discours du personnage Holder dans les « Reiseschatten », et avec le caractère des premières poésies – apparaît différent de celui de 15 ans plus tard, et plutôt en correspondance avec un trouble affectif.

E.1.3.2 Lettres :

Les lettres de Hölderlin de la période de la tour sont considérées communément comme l'expression d'une pathologie. D'une grande part elles sont déterminées par des formulations rigides se répétant dans les lettres et de lettre en lettre : en conséquence celles-ci donnent une impression figée, impersonnelle, formelle, et aussi exagérément polie, humble - distanciée et distanciante. Des communications de caractère personnel, un échange avec la mère concernant des thèmes d'intérêt commun, d'importance affective évidente sont insérées dans

plusieurs lettres, et déterminent quelques lettres entièrement : elles expriment intérêt, joie, déception, irritation, affection, désir de proximité. Evidemment ces émotions sont présentes, mais normalement supprimées, cachées derrière un écran de mots vides. Dans des circonstances propices, surtout après 1823, elles peuvent être exprimées. La difficulté ou incapacité à communiquer des émotions et des contenus personnels font partie de plusieurs troubles psychiques : en général elles désignent un retrait affectif, une fermeture à l'égard de certaines parties du monde extérieur.

Les lettres – écrites entre 1812 et 1829 - sont claires, compréhensibles et cohérentes dans le cours de la pensée. C'est seulement là, où Hölderlin touche à des thèmes d'une significativité particulière, conflictuelle et émotionnelle, que l'expression devient incertaine, circonstanciée /89/.

La présentation externe des lettres, comme celle des poésies, ne démontre pas de traits particuliers, bizarres, d'une utilisation inhabituelle de symboles etc. Il serait intéressant de disposer d'une étude graphologique globale des lettres, où en général des manuscrits de la période dans la tour, analysant ainsi l'évolution dans l'écriture.

Klaiber /90/ analyse dans son étude graphologique des manuscrits de toutes les périodes de la vie de Hölderlin, dont – seul exemple pour la période à partir de 1807 – le poème « Amitié » du 27/05/1843. En général, elle constate dans l'écriture de Hölderlin une certaine disposition à la maladie /91/, une vulnérabilité. Elle souligne que l'écriture n'est jamais confuse : « des signes importants que l'on rencontre souvent dans les écritures dites schizophréniques ... » sont absents. « ... Il faut constater qu'il n'a pas de scission dans l'écriture de Hölderlin ». Et en référence à l'écriture de la période dans la tour : « En tout cas il est fort impressionnant, comme l'écriture, malgré maintes faiblesses et quelque caractère fragmentaire /92/ toujours, et jusqu'à la fin se retrouve dans une unité en forme et espace, en extension et concentration, que donc le poète est capable de retourner dans son intégralité. »

Hösch /93/ arrive à des conclusions correspondantes. Elle décèle une sensibilité accrue à l'égard de stimuli et impressions, mais aussi une disposition positive vers la fonction et un contact solide avec la « terre » ; elle déduit une disposition bonne et équilibrée, au moins par périodes, et une absence de tout trait pathologique dans l'écriture.

Peters caractérise le contenu des lettres comme formel et distanciant, dans leur ensemble elles sembleraient figées. Il constate une utilisation de traits de style et de phrases du langage habituels dans une densité et intensité inhabituelles, selon lui trait caractéristique pour les textes schizophasiques : qui cachent des altérations du langage typiques pour les schizophrènes.

En addition il constate :

- les expressions répétées dans les lettres, e.g. « je crois que je ne Vous importune pas », ou « je pense au temps vécu à Votre côté avec beaucoup de gratitude ... » seraient en réalité des expressions donnant la preuve de l'antipathie de Hölderlin pour sa mère – comme démontré par l'application de la « règle psychologique du contraire » : « le conscient permet tout – sous la condition de la négation ».

- dans toutes les lettres les communications personnelles sont complètement absentes.

Quelques remarques encore :

- les lettres à la mère représentent une communication avec une personne, avec qui – pour des multiples raisons, en partie mentionnées, en partie enracinées plus loin dans l'histoire personnelle de Hölderlin – il a une relation fortement perturbée. Vue cela il ne semble pas surprenant que cette communication soit perturbée : la présence de la perturbation en tout cas n'est pas spécifique de la schizophrénie. Le caractère de la plupart des lettres est déterminé

par cette perturbation de l'interaction : on n'y peut pas détecter les traces d'un trouble formel de la pensée.

- comme indiqué avant, la constatation que toute communication ouverte, personnelle est absente, est incorrecte. (Il est intéressant que Joppien accepte complètement l'analyse de Peters tout en citant une des lettres non impersonnelles /94/.)

- l'application globale de « la règle psychologique du contraire » sans une confirmation indépendante de son justification et de la réalité des mécanismes sous-jacents semble hasardeuse ; quand même Joppien l'accepte sans discussion. On ne peut pas exclure avec sûreté absolue que Hölderlin ne ressente et ne veuille exprimer de façon chiffrée, en permanence et toujours, que de l'antipathie pour sa mère : cette explication pourtant n'est pas la seule, ou l'unique, et même pas la plus probable /95/. La psyché humaine dans ses caractéristiques, ses mécanismes et ses interactions est trop complexe pour pouvoir être résumée dans des stéréotypes psychologiques ou psychanalytiques.

En tout cas, il est à exclure que l'attitude de Hölderlin envers la mère soit basée sur des idées délirantes ; cet aspect de la relation avec la mère n'a donc pas d'importance pour un diagnostic différentiel.

E.1.3.3 Poésies:

Déjà la plupart des contemporains de Hölderlin a décelé des indications d'une perturbation psychique dans sa production poétique. Ils sont les premiers d'une longue série d'auteurs qui, disposant de l'information que Hölderlin était un malade mental, retrouvent les traces de cette maladie dans l'œuvre /96/. De l'autre côté il est clair que aucune des poésies tardives de Hölderlin, vue isolée (ou même l'ensemble de la production de la période dans la tour), peut être considérée – sans connaissance de l'auteur et de son histoire – comme œuvre d'un « fou » : beaucoup sont à considérer comme des chefs d'œuvres, ou inhabituelles, originelles, profondes, difficiles, un certain nombre faible, pâle, insignifiant ; jamais incompréhensible ou « malade ».

Pour les germanistes il y déjà 100 ans environ que l'évaluation initiale de l'œuvre tardive comme « produits de la folie », « poésie d'hôpital » /1/ a changé, à partir de l'essai de Dilthey en 1905 /97/, et ensuite avec l'analyse de Hellmuth. A partir de 1925, quand Zinkernagel, au début partisan de l'hypothèse pathologique, constate que ce n'est pas juste de « écarter tout l'inhabituel comme symptôme d'une maladie » /98/, il est accepté qu'on ne peut pas voir l'œuvre tardive de Hölderlin dans la lumière de la pathologie : « ... que Hölderlin possiblement a même encore grandi quand la maladie l'avait au fond déjà brisé. »

Psychiatres et psychologues ont longtemps ignoré ces jugements et continué, en suivant Lange /2/, à diagnostiquer la maladie de Hölderlin à partir de son œuvre.

Evidemment les poésies de la période de la tour ne manifestent pas des traits linguistiques qui indiqueraient immédiatement et clairement une pathologie : pas d'indications d'un trouble formel de la pensée. En étant témoignages intimes, personnels, elles contiennent pourtant des informations sur les traits caractéristiques de l'affect et de la cognition, et sur leur évolution au cours du temps.

Les premières œuvres de cette période montrent un contenu émotionnel élevé, des émotions fortes, authentiques et adéquates y sont exprimées ouvertement. L'attitude de l'artiste à l'égard du monde est changée par rapport aux œuvres créées immédiatement avant l'hospitalisation: acceptation tranquille du destin, de la souffrance, amour et admiration de la nature retrouvés. Il exprime joie et souffrance profondes, admiration naïve, désirs ; le Moi semble plus simple, tel un enfant, résigné devant le destin et non plus en lutte contre lui /99/.

Dans les premières poésies prédominent les mesures et formes antiques, peu après apparaissent déjà des formes plus simples, de lied. La construction est toujours cohérente, équilibrée, adaptée au contenu, jusqu'aux dernières œuvres.

Plus tard – impossible de dater le changement – on observe une façon plus distanciée de l'expression des émotions ; l'attitude à l'égard du monde reste naïve, les formes de lied deviennent prédominantes.

Enfin, à partir de 1830 environ, les émotions ne sont plus exprimées, mais restent présentes dans le fonds, à ressentir /100/. Les représentations de la nature continuent à donner preuve d'une résonance profonde avec la nature : globalement et en général il n'y a aucune indication d'une dissociation, une aliénation du monde extérieur, de la nature. Certaines de ces dernières poésies sont encore des chefs d'œuvres, toujours équilibrées dans la composition et le contenu. Les motifs de pureté, perfection, complétude dans le cycle des saisons se répètent.

Deux apophtegmes des dernières années sont obscurs, semblent faibles, en partie incompréhensibles : les seuls témoignages écrits de la période dans la tour indiquant un éventuel trouble formel de la pensée.

Thématique et dictionnaire sont fortement réduits dans les dernières poésies /101/. Kudzus constate ici « perte du langage », « manque du contrôle du cours du langage /102/, ce qui est vrai peut-être pour certaines des dernières poésies – surtout parmi les poésies signées « très humblement Scardanelli (Buarotti) ». De l'autre côté on trouve encore des poésies de haute qualité comme « l'automne » (du septembre 1837) – à propos duquel Wittkop remarque la neutralisation de la tension entre nature et culture, et la correspondance exacte de la structure avec l'idée fondamentale, ainsi que la maîtrise compositionnelle /103/. Ici on pourrait parler aussi de sérénité, de sagesse de la vieillesse, comme Böschenstein « ...conséquence d'une relation sereine avec l'existence » /105/. Une communication qui se distingue de celle d'avant : de contenus différents, de façon différente.

Pour ces dernières poésies Peters établit un catalogue intéressant des thèmes absents, évités par rapport aux poésies antérieures. Il remarque que le caractère fondamental de la schizophrénie exige la soumission à des règles d'évitement similaires, générés par l'intellect. Même si, d'un côté, cela est partiellement correct, ce mécanisme est, de l'autre côté, caractéristique pour plusieurs pathologies et non pas spécifique pour la schizophrénie.

Kiehn /46/ analyse toutes les poésies de Hölderlin d'un point de vue purement grammatical – le texte est considéré comme une somme de mots. Elle poursuit l'évolution temporelle de 130 traits caractéristiques de langage. Elle constate, dans les dernières années à partir de 1839, l'émergence d'un syndrome grammatical caractérisé par des tendances acommunicatives : une inclination à une utilisation du langage éloignée de la perception actuelle et distanciée de l'objet, vue comme conséquence d'un processus d'aliénation entre le Moi et le monde, compatible avec un trouble de langage schizophrénique.

Le point de vue de Hösch /93/, dans son étude grapho-psychologique, en référence à ces dernières poésies est différent. Elle indique des parallèles avec les haïku japonais – dans la forme externe, et dans le contenu : « Le poète japonais tait les émotions et sensations de son Moi. Dans sa représentation de la nature le Un est contenu dans le Tout, et le Tout dans le Un ... ».

Jakobson et Lübke-Grothues /II,190/ choisissent le dernier poème de Hölderlin comme point de départ de leur analyse impressionnante, qui s'étend en même temps sur l'ensemble du comportement interactif de Hölderlin dans le temps dans la tour : « C'est précisément la perte du dialogue qui donne son empreinte décisive à tout comportement de l'ermite de Tübingen » - le « donner et accepter » disparaît de son comportement à l'égard du monde extérieur. « La possibilité, ou la disponibilité à la communication » - de contenus authentiques, d'émotions – est de plus en plus restreinte. En même temps ces auteurs soulignent la structure planifiée,

équilibrée du point de vue architectonique encore du dernier poème, et sa cohérence avec l'ensemble de l'œuvre : « Jusqu'aux derniers poèmes de Hölderlin ... se justifie la conviction du poète, « comme intimement tout élément particulier est cohérent avec le Tout ... » ».

Franz /48/ étudie les différents aspects du trouble de langage dans leur contexte biographique et les interprète comme réponse au comportement du monde externe. Il dévoile les multiples facettes et stratégies du langage de Hölderlin visant l'évitement de la communication, de l'échange : la codification, la dissimulation, la fuite derrière les flots de mots, l'évitement par échange des objets de communication, l'accentuation d'aspects secondaires, inoffensifs, la répétition implicite, la prise de distance par l'attribution de titres, les réponses « vides ». « La référence à la réalité est déviée dans le labyrinthe du langage ».

Tous ces travaux soulignent le retrait de Hölderlin, la perturbation de l'interaction comme symptôme central. Ce trouble fait partie de différentes pathologies, dont de la schizophrénie.

E 1.4 Trouble de concentration

Plusieurs observateurs en contact personnel avec Hölderlin soulignent une frappante incapacité de focaliser son attention sur une idée, d'élaborer cette idée avec conséquence et de protéger le cours de sa pensée de l'intrusion d'autres idées ou pensées, ou d'autres influences. « Le caractère fondamental de sa folie était la distractibilité de son esprit - conséquence d'un épuisement énorme, l'incohérence de sa pensée et l'incapacité de parcourir avec ses idées un chemin déterminé jusqu'à un but défini. Souvent il ne faisait pas attention à ce qu'on disait, parfois il se perdait, après avoir parlé de façon sensée peu avant, dans un torrent de non-sens ... ». Waiblinger compare cet état avec « ... l'atteinte à la pensée ... que l'on aperçoit en soi pendant une maladie, un fort mal à la tête, à l'occasion d'une grande fatigue, ou le matin après une beuverie excessive. » Ce phénomène, ce trouble de concentration a été relevé déjà en 1803 par Schelling.

Certains auteurs pensent de retrouver l'image de ce même trouble dans des documents écrits : dans les lettres, quand Hölderlin écrit : « Je m'en aperçois que je dois terminer », ou dans certaines poésies, où un début intéressant s'écoule dans une suite banale, ou quand abondent des paroles vides de remplissage. S'il ne s'agit pas d'un déficit qui a ses racines exclusivement dans le contexte interactionnel, il peut s'agir d'une atteinte à la concentration, un déficit dans la focalisation intentionnelle de l'attention – d'une fonction cognitive – sur un but défini : indice possible d'un trouble psychique. Un symptôme de relevance diagnostique, non spécifique pourtant – faisant partie du tableau symptomatique par exemple de la schizophrénie, de la manie, de la dépression, du trouble de stress post-traumatique, du trouble déficit de l'attention (/hyperactivité – TDA et TDAH), et d'autres.

E.1.5 Troubles de la perception : délires et hallucinations:

Comme discuté avant, on ne dispose pas d'indications sûres à l'égard de phénomènes délirants ou hallucinatoires chez Hölderlin. Si on considère les caractéristiques des épisodes éventuels de délire, du début de la période dans la tour, on trouve qu'elles correspondent bien à celles de la manie – la coloration émotionnelle, le caractère ouvert, en partie euphorique, « la couleur d'une imagination poétique exagérée s'efforçant d'être géniale ». Les phénomènes ne portent pas les traits d'un délire schizophrénique – ils ne sont pas bizarres, inadéquates culturellement, ne contiennent pas d'indications de contrôle, menace, influence par des pouvoirs extérieurs.

E.1.6 Vue d'ensemble:

En conclusion il faut constater qu'il n'apparaît pas possible d'attribuer le trouble du langage de Hölderlin – ou en général son comportement cognitif – à une pathologie spécifique. Il est dominé par une forte composante interactionnelle, et semble compatible le mieux avec un trouble maniaque ou schizophrénique, et probablement aussi avec un trouble de stress posttraumatique.

Une comparaison des troubles dans le discours, dans l'expression écrite dans les lettres, et dans l'expression écrite dans les poésies indique la possibilité qu'il n'y ait pas de perturbation marquée de la pensée - en référence et à sa forme, et à son contenu. La capacité à la construction et à l'adaptation de la forme au contenu est constamment présente. Dans les poésies de haute qualité aucune incohérence ne se dessine, l'idéation est intègre ; des traits pathologiques cognitifs sont absents comme aussi dans les lettres et dans la plupart des apophtegmes.

Le trait central du trouble du langage est en tout cas la perturbation de l'interaction, le retrait progressif de l'échange avec l'environnement. Le trouble du langage fait donc partie d'un complexe de symptômes qui sont l'expression de cette perturbation de l'interaction. D'autres symptômes importants dans ce complexe sont le retrait social et la limitation progressive de l'expression d'émotions : cette expression est ouverte et générale au début de la période de la tour, et restreinte ensuite - dans la vie à des membres de la maisonnée et quelques personnes de confiance, dans les lettres à des brefs passages ou à des périodes limitées d'ouverture, dans l'œuvre à certains thèmes – pour s'effacer de plus en plus.

Des émotions authentiques et adéquates, une résonance émotionnelle avec le monde sont à observer tout le long de la période dans la tour, dans l'œuvre et dans le comportement. C. T. Schwab en témoigne : « Tout ce qu'est proche à l'émotion immédiate exerçait une grande influence sur lui, jusqu'à la fin. » Hölderlin est capable de ressentir et d'éveiller dans les autres sympathie et empathie.

Le Moi se confronte avec le monde dans son identité pleine, avec une attitude naïve, résignée dans le destin. L'expression du Moi est claire, sans ambivalence ou incohérence. La perspective, la vision du monde n'est ni bizarre, ni excentrique.

Il y a quelques indications que l'identité du Moi s'affaiblit à partir de 1825 environ, puis à la suite de la mort de la mère et de E. Zimmer. Là aussi, on constate un retrait lent, progressif, en soi-même, un abandon successif des domaines d'investissement émotionnel, et un affaiblissement successif de l'identité du Moi, en parallèle au retrait progressif social.

Plusieurs de ces traits caractéristiques de l'affect et de la cognition sont difficilement compatibles avec un diagnostic de schizophrénie catatonique, et correspondent plutôt à un trouble dans le spectre affectif, ou à un trouble de stress posttraumatique. L'évolution de ces traits caractéristiques au cours du temps pourraient indiquer une composante schizoïde qui se renforce lentement. Dans ce sens, cependant, il faut évaluer aussi les conséquences de la chronicité et de la longue durée de la maladie avec ses séquelles psychiques et sociales – facteurs qui pouvaient avoir eu un effet particulièrement grave sur Hölderlin compte tenu de la structure insolite de sa personnalité.

E.2 Histoire psychologique de la famille :

L'histoire de la famille contient des informations importantes pour le diagnostic : l'apparition ou l'absence de pathologies psychiques, et leur caractère, dans la famille. Les troubles affectifs et aussi la schizophrénie présentent une importante composante génétique. Aussi en

dehors d'une transmission génétique ils existent plusieurs mécanismes et facteurs qui favorisent la transmission de certaines pathologies psychiques dans une famille.

Dans le cas de Hölderlin il n'y a pas d'incidence remarquable de pathologies psychiques dans la famille /106/. Un descendant de la sœur de Hölderlin, Rudolf Breunlin (un arrière arrière-neveu) ne sait rien d'une maladie psychique dans sa famille. Il remarque que plusieurs de ses parents possèdent un talent artistique prononcé /107/ : la famille de Hölderlin, comme un grand nombre d'artistes souabes descend de Regina Burckhardt (« la mère de l'esprit souabe ») /108/.

Tout au plus on peut déduire ici une sensibilité accrue héréditaire qui pourrait s'exprimer dans une vulnérabilité augmentée. De l'autre côté l'absence de pathologies psychiques dans la famille parle en faveur d'une origine traumatique de la maladie de Hölderlin.

E.3 Structure de la personnalité avant l'apparition de la pathologie:

La structure de la personnalité de Hölderlin a été indiquée comme soit cyclothymique, soit schizothymique. Treichler décèle une composante cyclothymique et une schizoïde /109/. Kretschmer identifie Hölderlin comme schizothymique (sous-type hyperesthétique) /110/, à côté de Kant, Fichte et Schiller. Une analyse plus approfondie pourrait donner des indications intéressantes.

E.4 L'âge à l'apparition de la pathologie:

Parfois on utilise l'âge du malade à l'apparition du trouble dans le sens d'un diagnostic différentiel : en général un âge de début plus élevé indique plutôt un trouble affectif. Pourtant, ce critère est trop peu spécifique, et dépend de plusieurs facteurs additionnels – e.g. la composante génétique, l'environnement social. En plus on n'a pas d'informations sur l'âge moyen d'apparition de la pathologie à l'époque de Hölderlin.

E.5 Evolution à long terme:

L'évaluation de l'évolution à long terme de la pathologie de Hölderlin est rendue problématique par le manque d'informations adéquates à propos de l'évolution caractéristique des diverses pathologies au temps de Hölderlin. Une comparaison avec les observations précises de Kraepelin qui commencent 50 ans après la mort de Hölderlin montre, que cette évolution correspond bien à l'évolution typique dans un trouble affectif chronique ; en tout cas on n'observe pas une évolution fortement déficitaire. De l'autre côté, cette évolution à long terme de la maladie de Hölderlin est influencée par divers facteurs inhabituellement positifs : le haut niveau intellectuel et social de Hölderlin, les circonstances de vie tranquilles dans sa famille d'accueil, les conditions matérielles commodes, et surtout la possibilité de s'exprimer et de s'affirmer dans son œuvre. En plus, il existe des doutes fondés sur la validité de ce critère /111/.

F Conclusion:

Il ne semble pas possible d'établir un diagnostic définitif pour la pathologie psychique de Hölderlin pour la période dans la tour de 1807 à 1843. La raison en est l'insuffisance des sources et le caractère relativement peu spécifique des symptômes.

Deux complexes de symptômes se dessinent clairement dans le tableau clinique : des états d'agitation dans des formes diverses, qui se manifestent dans des circonstances différentes, et une perturbation globale des interactions, dans des multiples modalités, déterminant progressivement, de plus en plus, le fonctionnement psychique. Par contre il n'y a pas d'indications distinctes d'un trouble de la pensée, ni concernant sa forme, ni son contenu.

L'hypothèse la plus probable pour la définition de la pathologie est la coopération de plusieurs composantes définissant le tableau symptomatique complexe – une composante traumatique, une affective et une schizoïde. L'importance relative des différentes composantes est difficile à définir et peut varier entre d'amples limites.

On peut proposer diverses formulations de cette hypothèse, par exemple :

- un trouble de stress post-traumatique ayant entraîné un trouble de personnalité dans le spectre schizoaffectif ;
- un trouble psychique dans le spectre schizoaffectif (de coloration maniaque) avec une composante traumatique marquée.

Il y a trois raisons pour exclure un diagnostic de schizophrénie, même si la symptomatologie est compatible avec cette hypothèse :

- on ne peut pas exclure qu'un trouble affectif coexiste avec une schizophrénie éventuelle ;
- il est probable qu'un trouble affectif précède les symptômes schizophréniques ;
- les traits caractéristiques de l'affect et de la cognition, surtout au début du temps dans la tour, sont difficilement compatibles avec une schizophrénie.

Il est possible que au début de la période de 1807 à 1843 la composante schizoïde soit peu importante. L'augmentation progressive de l'importance de la symptomatologie négative, et une amplification éventuelle de traits psychotiques dans les dernières années peuvent être expliquées soit par une importance accrue de la composante schizoïde, soit par la longue durée et la chronicité du trouble.

G Comparaison avec autres études:

Dans les études diverses concernant la pathologie psychique de Hölderlin le contraste entre une approche purement physiologique-psychiatrique et l'approche existentielle, ou psychique-littéraire apparaît frappant. Seulement dans les dernières années, la confrontation, l'agressivité mutuelle semblent céder la place à un rapprochement des points de vue – avec les études de Peters, et surtout de Treichler, Frommer et Stierlin. Une confrontation inutile : sur le plan clinique les deux approches ne s'excluent pas, mais sont complémentaires, comme le émontre la prise en compte de l'importance des facteurs existentiels pour la pathogenèse, l'évolution et le pronostic. Pour éclaircir la problématique existentielle, de l'autre côté, une analyse clinique approfondie peut être utile, même si la psychiatrie ne s'occupe pas en premier lieu de cette thématique.

En 1909 Lange (puis Lange-Eichbaum), sculpteur, peintre, écrivain, et à partir de 1907 psychiatre, a proposé le premier diagnostic dans un sens moderne pour la maladie de

Hölderlin /2/ : *dementia praecox catatonica*, donc le sous-type catatonique de la schizophrénie. On se réfère encore souvent à cette première pathographie de Hölderlin, pourtant elle a été caractérisée comme « insuffisante » déjà par Peters /113/. Lange (comme presque tous ses successeurs) s'appuie sur une sélection arbitraire de symptômes et néglige leur chronologie. De plus, son diagnostic est basé dans une large mesure sur des traits supposés pathologiques dans l'œuvre.

Jaspers /3/ fonde ses conclusions sur la pathographie de Lange, selon lui « très soignée dans les parties psychiatriques », dont il ne refuse que l'analyse de l'œuvre. Il considère donc fiable le diagnostic de schizophrénie et essaie de l'expliquer. Pour lui, le point central est « la véhémence de l'intervention divine » : « De telles expériences en vérité vraies, vraiment dangereuses, n'existent que dans la schizophrénie. Goethe par exemple ne pourrait pas avoir cette expérience ainsi. ». C'est là où il voit le caractère singulier de l'œuvre tardive (pour lui l'œuvre de la deuxième période à Homburg) : « Il n'y a rien de comparable à elle... ». Il souligne l'importance de l'expérience centrale pour la schizophrénie, et de la disposition de l'âme et du danger qu'en résulte. Cela est valable pour la psychose en général.

En 1964 Leonhard /7/ a proposé le diagnostic de schizophasie pour Hölderlin (pour lui « le génie lyrique le plus grand de la langue allemande »), précisé plus tard /22/ comme cataphasie – un sous-type de schizophrénie introduit par lui. Il base son diagnostic en partie sur des traits pathologiques dans l'œuvre tardive.

Schadewaldt, en 1971, dans une étude brève, confirme le diagnostic de Lange-Eichbaum /8,14/. Lui aussi ne prend en considération qu'une sélection de symptômes en négligeant leur chronologie (ou avec une datation incorrecte). Pourtant il est encore amplement cité. Il se base sur des symptômes comme la dépersonnalisation, la désorientation, les états d'agitation, le trouble du langage, l'autisme, et cite l'œuvre et les lettres comme témoins. À remarquer sa position extrême d'attribuer la pathologie de Hölderlin exclusivement à un processus psychotique immanente et endogène /114/.

P. Bertaux /12,13,17,18/ a contribué de façon remarquable à une reconsidération du « cas Hölderlin ». En général on résume son évaluation du trouble psychique de Hölderlin en deux hypothèses :

- Hölderlin a simulé sa folie (« Hölderlin, un simulant ») ;
- Hölderlin n'a été pas un malade psychique.

Ce résumé est incorrect sur ses deux points :

- Le premier point ne reflète le point de vue de Bertaux que de façon superficielle. Au moins dans son exposition tardive /17/ il parle seulement de la possibilité que Hölderlin ait simulé un trouble psychique, à partir de la fin 1804 jusqu'à sa hospitalisation, pour éviter son implication dans la procédure pénale pour haute trahison contre Sinclair, et que ce trouble ait été confirmé par une expertise de complaisance. Pour la période successive, il parle de la possibilité que Hölderlin se soit résigné dans son destin, se soit accommodé de son statut de « fou » /115,116/.

- Le deuxième point mérite aussi d'être considéré attentivement. Bertaux dit /120/ : « Hölderlin est un être exceptionnel, hors normes ... Mais le cas ne me paraît pas relever de la pathologie mentale au sens strict, classique du terme ... ». Il a remarqué : « j'étais vexé par le fait que Hölderlin soit considéré comme un malade mental », et : « Que Hölderlin ait été un

malade mental n'est pas une hypothèse inévitable », ainsi que : « il existe au moins la possibilité d'une explication purement psychologique du comportement sans doute étrange et déconcertant dans la deuxième moitié de sa vie, sans la nécessité de s'appuyer sur les conceptions de la pathologie. ».

Cela a été suffisant pour que la plupart des auteurs ait rejeté l'ensemble des arguments de Bertaux comme non valables /121/. A tort. Même si Bertaux utilise une définition inhabituelle de « maladie mentale » et néglige de l'exposer et de l'opposer à la définition commune, même si il est incertain dans l'utilisation des divers termes techniques, et parfois dans son argumentation, les spécialistes auraient dû essayer de comprendre ce qu'il veut exprimer. En plus, c'est facile à comprendre.

Bertaux adresse le problème toujours actuel de la définition de « normalité » et de « pathologie ». Ensuite il explique la « maladie » de Hölderlin avec des facteurs formatifs et interactifs en se référant explicitement au modèle de Bateson pour la schizophrénie. Il cite Murray Bowen /122/ quand il dit que la schizophrénie est un problème de relations familiales, qu'il ne s'agit donc pas d'«une maladie mentale au sens ordinaire que nous donnons à ce terme. » (ce qu'amène Bertaux à écrire : « la schizophrénie n'est pas une maladie mentale »). De l'autre côté Bertaux souligne l'origine traumatique de la maladie en remarquant que « cet internement a été par lui-même suffisamment traumatisant pour que la santé de Hölderlin en ait été gravement et définitivement affectée », que Hölderlin a été « brisé ». Bertaux explique, en suivant Waiblinger, une grande partie des symptômes négatifs avec l'isolement et la chronicité de l'état de Hölderlin.

Pour Bertaux, comme pour Hegel, la folie est un moment significatif du parcours humain, qu'il faut dépasser pour atteindre à la maturité de l'homme fait. C'est le point de vue de plusieurs philosophes, e.g. de Bergson /123/. Pour Bertaux, Hölderlin n'a pas surmonté cette crise et s'est brisé là. En effet, le destin de Hölderlin peut être vu ainsi : des influences négatives, fatidiques et sa grande vulnérabilité ont compromis le processus d'individuation, où Hölderlin a été intensément impliqué après la séparation de S. Gontard, et l'ont fait échouer finalement.

Bertaux, donc, semble favoriser l'hypothèse de schizophrénie en soulignant l'importance d'une accumulation de facteurs négatifs formatifs et externes pour l'apparition de la pathologie, devenue inévitable à cause des événements traumatiques liés à l'internement dans la clinique de Autenrieth. Il attribue le tableau symptomatique tardif aux circonstances de vie et à la chronicité du trouble.

Dans cette étude j'exclus le diagnostic de schizophrénie en faveur d'un trouble schizoaffectif. A part cette différence - Bertaux ne s'exprime pas à ce propos - ses réflexions sont bien compatibles avec les hypothèses diagnostiques proposées.

Evidemment Bertaux se concentre sur les questions existentielles, la symptomatologie se situant à un niveau inférieur. De façon paradoxale, pourtant, il semble faire aux « malades mentaux » le même tort qu'à son avis ont fait à Hölderlin ses contemporains, et qu'il dénonce. La plupart de ces « malades mentaux » sont des êtres qui ont vécu, et qui vivent tous les jours, comme Hölderlin, un drame existentiel, et qui ont besoin et méritent de l'aide, de la compréhension.

En 1982 Peters a constaté que Hölderlin avait souffert de schizophrénie, dans un livre conçu comme une réponse directe aux thèses de Bertaux – « Hölderlin, contre la thèse du noble simulat » /16/. Cette étude est souvent considérée comme le mot final dans le « cas Hölderlin ». L'évaluation de Peters s'appuie exclusivement sur le trouble du langage. A part les accès de rage auxquels il n'attribue pas de signification diagnostique, Peters ne discute pas les multiples symptômes, et ne les utilise pas pour établir son diagnostic. Peters constate :

« Hölderlin a souffert d'une schizophasie, une forme particulière de schizophrénie ». Comme mentionné avant, il n'est pas admissible de diagnostiquer une schizophrénie à partir d'un seul trouble du langage (en plus, caractérisé de façon insuffisante) ; les éventuels critères d'exclusion ne sont pas pris en compte.

Treichler, qui déjà en 1936 avait écrit sa dissertation sur Hölderlin /5/, résume ses réflexions en 1987 /21/. Il conçoit la pathologie de Hölderlin comme conséquence de sa disposition psychique et de son histoire personnelle, et suit son évolution dans la vie et dans l'œuvre. Il définit la constitution de la personnalité de Hölderlin comme cyclothymique. Il constate une dépression à la suite de la mort de S. Gontard, et l'apparition d'une psychose schizophrénique qui perd progressivement sa coloration émotionnelle : il diagnostique donc un trouble schizoaffectif où la composante schizoïde se renforce dans l'évolution temporelle. Lui aussi ne s'appuie que sur une sélection de symptômes en négligeant leur chronologie exacte. Le problème existentiel est présenté de manière impressionnante à la lumière de l'anthroposophie.

Stierlin précise en 1992 /23/ son diagnostic précédent de schizophrénie /9/ en psychose schizoaffective. Lui aussi ne s'appuie que sur une partie des symptômes dont il néglige parfois la chronologie. Pourtant, il prend en considération – avec la grande capacité à l'intuition qui le distingue – l'histoire personnelle et la problématique existentielle avec leur reflet dans vie et œuvre. Stierlin souligne l'importance de la chronicité de la maladie pour le tableau symptomatique.

Neumayr en 1997 /26/ s'appuie sur une sélection de symptômes qu'il reprend d'une grande partie de ses prédécesseurs Schadewaldt, Lange-Eichbaum et Peters, en commettant plusieurs inexactitudes dans la représentation et la chronologie. Il se joint sans discussion ultérieure au diagnostic de Leonhard de cataphasie et, de manière un peu moins rigide, à la position de Schadewaldt concernant la pathogenèse.

Le point de départ de la psychobiographie de Hölderlin de Joppien /27/ est la thèse : « Avec unanimité la folie de Hölderlin a été diagnostiquée par la psychiatrie comme schizophrénie. » Elle essaie de trouver les racines de cette maladie dans la biographie.

Pour conclure je veux indiquer une controverse intéressante qui s'est développée entre K. R. Jamison et L. A. Sass /124/. Sass avait classé Hölderlin comme schizophrénique dans son livre « Madness and Modernism » /125/ (en s'appuyant sur Jaspers /3/ et sur la première étude de Stierlin /9/). Pour expliquer l'affinité entre la culture du 20^{ème} siècle et les traits caractéristiques des pathologies dans le spectre schizophrénique, il développe l'idée que cette culture a été influencée et en partie formée par l'œuvre de personnages centraux avec des traits schizoïdes – comme Nietzsche, Strindberg, Jarry, Artaud, Hölderlin etc. Jamison, pourtant, dans son livre « Touched with Fire » /126/ avait spécifié la pathologie de Hölderlin comme trouble affectif. Dans le cours de leur discussion, les problèmes du diagnostic différentiel entre schizophrénie et troubles affectifs sont représentés en détail ; pour le cas de Hölderlin un diagnostic de trouble schizoaffectif semble émerger.

Citations, annotations et sources pour Section III :

- /1/ Möbius P. J.: Das Liebesleben Hölderlins, Lenaus u. Heines. Die Zeit 28 (1901) n 362;
- /2/ Lange W.: Hölderlin. Eine Pathographie. Enke, Stuttgart (1909);
- /3/ Jaspers K.: Strindberg und van Gogh (1926), Merve Berlin (1998), pp 163;
- /4/ Kretschmer E.: Geniale Menschen. Springer, Berlin (1929);
- /5/ Treichler R.: Die seelische Erkrankung F. Hölderlins...Med. Diss. Tübingen (1936);
- /6/ Wells F. L., en Journal of abnormal psychology 41 (1946) p 199;
- /7/ Leonhard K., en Psychiatrie, Neurologie u. Medizinische Psychologie 16 (1964) p 41;
- /8/ Schadewaldt H., en Medizinische Welt NF 22 (1971) p 33;
- /9/ Stierlin H., en Psyche 26 (1972) p 530;
- /10/ Laplanche J.: Hölderlin et la question du père, PUF, Paris (1961) ;
- /11/ Fichter G., en Beiträge zur Geschichte der Univ. Tübingen (1977) p 497;
- /12/ Bertaux P.: Friedrich Hölderlin, Suhrkamp, Frankfurt (1978);
- /13/ Bertaux P., en Medizinische Welt 31 (1980) p 486;
- /14/ Schadewaldt H., en Medizinische Welt 31 (1980) p 487 (1980);
- /15/ Peters U. H., en Nervenarzt 52 (1981) p 261;
- /16/ Peters U. H.: Hölderlin. Wider die These vom edlen Simulanten, Reinbek (1982);
- /17/ Bertaux P.: Hölderlin ou le temps d'un poète, Gallimard (1983);
- /18/ Bertaux P.: Hölderlin-Variationen, Suhrkamp (1984);
- /19/ Navratil L.: Schizophrenie und Dichtkunst, DTV (1986);
- /20/ Lange-Eichbaum W., Kurth W.: Genie, Irrsinn und Ruhm, Komet (1987) p 389;
- /21/ Treichler R.: F. Hölderlin, Leben und Dichtung – Krankheit und Schicksal, Verlag Freies Geistesleben (1987);
- /22/ Leonhard K.: Bedeutende Persönlichkeiten in ihren psychischen Krankheiten..., Akademie Verlag (1988);
- /23/ Stierlin H.: Nietzsche, Hölderlin und das Verrückte, Heidelberg(1992) p 41;
- /24/ Sass L. A.: Madness and modernism, Basic Books (1992);
- /25/ Frommer J., en Fortschritte der Neurologie – Psychiatrie 63 (1995) p 341;
- /26/ Neumayr A.: Literatur und Medizin, Pichler (1997);
- /27/ Joppien I.: Friedrich Hölderlin. Eine Psychobiographie, Kohlhammer (1998);
- /28/ American Psychiatric Association : Diagnostic and statistical manual of mental disorders 4th edition DSM-IV, Washington (1994);
- /29/ Dilling H., Mombour W., Schmidt M. H., Schulte-Markwort E.: Internationale Klassifikation psychischer Störungen : ICD-10 Bern (1993);
- /30/ La tentative de définir la pathologie de Hölderlin dans le cadre des critères diagnostiques d'aujourd'hui se base sur la supposition que les tableaux cliniques d'aujourd'hui correspondent à ceux de 200 ans auparavant. Cette supposition est problématique en plusieurs aspects. D'un côté, l'évolution temporelle de la pathologie, contribuant à déterminer le tableau symptomatique dépend des méthodes de prise en charge et des circonstances de vie – différents de ceux en 1800 : e.g. les évolutions chroniques ou inévitablement déficitaires de certains psychoses sont devenues beaucoup plus rares /31/. De plus, les pathologies psychiques sont influencées par des facteurs culturels, sociaux et biologiques qui ne sont pas constants au cours du temps /32/. On ne peut pas exclure que les

critères valables aujourd'hui concernant les symptômes, l'évolution temporelle, ou l'atteinte sociale ne correspondent que très approximativement aux critères d'avant : que donc la définition nette du tableau clinique dans les systèmes de classification modernes ne soit pas possible.

Il faut tenir compte aussi du fait que la fréquence relative des différentes pathologies est changée ; il y a d'indications claires que la schizophrénie – dans sa définition moderne – était plus rare 200 ans auparavant /33/.

/31/ Hare E., en *British Journal of Psychiatry* 138 (1981) p 89, en référence aux effets de la chronicité des troubles affectifs : « .. un processus d'affaiblissement des forces d'esprit qui se peut avérer dans les psychoses affectives et qui, en général, jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, de façon plus prononcée, s'est avéré réellement ;

/32/ en /24/ p 364;

/33/ Hare E., en *British Journal of Psychiatry*, 142 (1983) pp 439, cite le président de la société de psychologie médicale pour la Grande-Bretagne et l'Eire qui disait de la *dementia praecox* en 1906 : « ... avant de toute évidence tellement rare, maintenant si commune. » ;

Dans le même sens vont les résultats de Cooper et Sartorius, en *British Journal of Psychiatry*, 130 (1977) pp 50, et de Torrey : *Schizophrenia and Civilisation*. NY, Aronson (1980), voir pourtant les conclusions différentes de Jeste et al, en *Comprehensive Psychiatry* 26 (1985) pp 493, et Eagles, en *British Journal of Psychiatry* 158 (1991) pp 834.

/34/ Le système de classification du DSM-IV recueille dans les 5 axes séparément des domaines d'information distincts, importantes pour le diagnostic et la thérapie. Le premier axe tient compte du trouble actuel (diagnostic du syndrome), le 2^{ème} du trouble de la personnalité, le 3^{ème} de pathologies physiologiques relevantes, le 4^{ème} de possibles facteurs déclencheurs (life events), le 5^{ème} du degré maximal de l'adaptation sociale dans l'année précédent le trouble actuel ;

/35/ Dans la suite je cite des extraits des descriptions cliniques de Kraepelin, des observations toujours impressionnantes, précises et complètes, d'après :

E. Kraepelin: *Psychiatrie: Ein Lehrbuch für Studierende und Ärzte*, Band III, 8. Auflage, Leipzig (1913).

Des telles observations ne sont plus possibles aujourd'hui, grâce surtout aux possibilités thérapeutiques plus efficaces. En outre, elles datent d'une époque assez proche à la période de vie de Hölderlin.

Il est remarquable d'ailleurs que Kraepelin-même, déjà en 1913, avait abandonné l'hypothèse d'une « détérioration mentale inévitable et progressive » comme trait caractéristique de la *dementia praecox*, le point central de sa classification des psychoses (1896), et qui lui est attribuée encore aujourd'hui :

« La *dementia praecox* se constitue d'une série de tableaux d'état dont le signe commun est une destruction particulière de la cohésion interne de la personnalité psychique, avec atteinte prévalente à la vie affective et à la volonté ... Le point de départ des réflexions qui ont amené à l'établissement de la *dementia praecox* en 1896 a été représenté pour moi d'un côté par l'impression écrasante des états de démence tout à fait semblables, se développant des étapes préliminaires les plus divers cliniquement. ... Il se dessine pourtant que les présuppositions sont devenues pour le moins douteuses ... on ne peut nier qu'un certain nombre de cas de la *dementia praecox* arrive à une guérison complète, durable ... ».

On est donc confronté au fait que les psychoses aujourd'hui sont classées suivant un système dont la base n'a plus été considérée comme valable par son créateur déjà 90 ans auparavant ;

/36/ E. Kraepelin, en /35/, pp 668:

« D'un côté nous observons un affaiblissement de ces motions affectives qui forment constamment les mobiles de notre volonté. En relation à cela se taisent la mobilité mentale et la pulsion à l'activité. Le résultat de ce côté du processus pathologique est l'émoussement affectif, la défaillance des motions de l'esprit, la perte du contrôle sur la volonté, la perte des aspirations et de la faculté de l'activité autonome. Ainsi le noyau de la personnalité est détruit ... Le deuxième groupe des perturbations consiste en la perte de la cohésion interne des prestations mentales, affectives et volitives entre eux et chacune séparément ... »

« ... Troubles de l'attention que nous rencontrons chez nos malades très souvent et avec une importance remarquable. Tout généralement il leur manque la volonté et la capacité d'appliquer leur attention de leur volonté de façon profonde et persistante ... La conscience du malade est, si on ignore les états terminaux de démence, en beaucoup de cas parfaitement et sans cesse conservée. Elle n'est troublée qu'au cours des états d'excitation ou de stupeur bien que, même dans ces cas, elle soit moins altérée qu'il n'y paraît au premier regard ... La mémoire des malades est relativement peu troublée ... Aussi les capacités de mémorisation souvent sont conservées assez bien ... Le cours de la pensée finit toujours, plus au moins rapidement, par être altéré. ... Il est de règle qu'une certaine incohérence de la pensée s'installe ... Dans des cas moins graves, cette incohérence apparaît simplement sous la forme d'une grande distraction ou d'une grande versatilité de la pensée, l'attention du malade s'émoussant très vite et se tournant rapidement ailleurs sans raison ... dans les cas plus graves, un profond désordre du langage se développe avec une perte complète de toute logique interne et la formation de néologismes ... nous rencontrons presque toujours à l'intérieur de la pensée des malades des indices de stéréotypie, des fixations sur certaines représentations ... La constatation d'un goût prononcé pour les rimes, les associations des mots en fonction d'assonances absurdes, les jeux de mots grossiers, est également fréquente. Plus tard, les capacités de jugement sont sans exception gravement perturbées ... Ainsi, ils ne comprennent plus très bien ce qui se déroule autour d'eux, ne s'inquiètent pas de la situation en cours ... C'est au niveau de l'affectivité des malades que l'on constate des perturbations intenses et frappantes ... L'indifférence caractéristique du malade dans ses rapports affectifs, l'émoussement de l'intérêt qu'il porte à ses amis, sa famille, mais aussi de ses possibilités de satisfaction à travers une activité, un travail ... sont fréquemment ... le premier signe ... les malades ne ressentent plus, intérieurement, ni de véritable joie ni de véritable tristesse ; ils n'expriment plus ni souhaits ni craintes ... pour finir complètement immergés dans une morne apathie ou une euphorie sans objet ... Cette totale indifférence à l'égard de tous les événements extérieurs reste, même dans les tableaux terminaux, une des caractéristiques principales de cette entité clinique. Parfois cependant, il s'y ajoute une certaine irritabilité qui, en général, n'apparaît que par moments et ne persiste de façon durable que très rarement.

C'est en relation étroite avec ce désordre profond de l'affectivité que se développent des troubles importants du comportement et des actions ... C'est une diminution des impulsions volontaires qui semble être ici le désordre fondamental ... Parallèlement à cette incapacité des actions autonomes peuvent apparaître, de façon durable ou transitoire, des impulsions à agir, qui, dans certains cas, vont jusqu'à une intense agitation maniaque ... En relation étroite avec la diminution des impulsions volontaires sont l'influencabilité de la volonté dont l'expression la plus frappante est l'automatisme de commande. Souvent on observe toutes sortes de stéréotypies, des manifestations comme écholalie et échopraxie ... Les données fournies par les sens sont souvent gravement perturbées à cause de l'apparition de fausses perceptions ... Les illusions auditives sont les plus fréquentes ... ces illusions ont en général, au début de la maladie, une tonalité désagréable ... plus tard certains malades vivent ces illusions comme des productions artificielles ... le malade s'aperçoit que l'on le regarde étrangement, rit à ses dépens, le gronde, le menace, influence ses pensées. Très souvent on observe le délire d'influence par forces extérieures ...

/38/ C'est valable pareillement pour autres pathologies psychiques. L'attitude du « monde » se montre nettement dans celle de Bertaux qui défend Hölderlin énergiquement de l'« accusation » d'être malade mental. A comparer le point de vue paradoxale que le schizophrène souffre de son incapacité d'accepter la scission fondamentale de notre existence.

/39/ On ne peut pas exclure que la menace d'éloigner Hölderlin de sa famille d'accueil et d'éventuellement l'hospitaliser de nouveau n'a été pas utilisée pour renforcer son obéissance et son respect pour sa famille, et pour la famille d'accueil. Dans les lettres à la mère des déclarations de respect, soumission, obéissance sont un thème répété. Voir aussi l'attitude de E. Zimmer à l'égard de l'origine de la maladie de Hölderlin /II,106/. A part cela, Hölderlin semble convaincu d'être obligé de rester à Tübingen « par ordre suprême ».

/40/ Episodes de dépersonnalisation – perturbations de la perception de soi-même, du sentiment de sa propre réalité physique et mentale – sont communes à plusieurs troubles psychiques. Des épisodes prolongés ou récurrents se manifestent soit dans le cadre d'autres perturbations graves de caractère dissociatif – schizophrénie, troubles aigus de stress ou panique, troubles de l'humeur – soit comme trouble indépendant de dépersonnalisation, avec les caractéristiques (DSM-IV) :

- expérience prolongée ou récurrente d'un sentiment de détachement et d'une impression d'être devenu un observateur extérieur de son propre fonctionnement mental ou de son propre corps (e. g. sentiment d'être dans le rêve) ;

- pendant l'expérience de dépersonnalisation, l'appréciation de la réalité demeure intacte.

/41/ Waiblinger réfère un épisode isolé entre 1822 et 1826 où Hölderlin se nomme Killalusimeno /II,184/ ; peut-être seulement un jeu de mots, une plaisanterie.

/42/ Indices pour une faiblesse du Moi pourraient être, parmi d'autres, l'anxiété, la peur persistante, l'irritabilité, la nécessité de cacher desirs personnels dans la conversation derrière des formules comme « Vous (ne) commandez (pas) cela, Vous (ne) dites (pas) cela etc, ou l'obéissance enfantine.

/43/ Bertaux, en /17/, p 362;

/44/ Pourtant, bien que soient séduisantes les tentatives de trouver une interprétation pour les différents pseudonymes, elle n'est pas possible définitivement à partir des informations disponibles, et donc vaine. En général, ces noms de fantaisie résultent d'une superposition de différentes associations personnelles (en utilisant des mécanismes comme contraction et chiffrement) : dans le cas de Hölderlin leur formation et utilisation est favorisée par sa grande force imaginative et associative.

/45/ A part cela, il donne comme argument la citation, où Hölderlin se nomme Killalusimeno, le fait que Hölderlin s'attribue des pseudonymes, et le fait que Hölderlin insiste sur son titre de bibliothécaire.

/46/ M. Kiehn: Hölderlin. Zur Zeitgestalt seiner Sprachveränderung aus patholinguistischer Sicht. Dissertation Universität Hamburg (1985);

/47/ M. Franz /48/ a démontré clairement que le processus d'interdiction de Hölderlin commence déjà après son retour de Bordeaux. D'ailleurs, on peut supposer que Hölderlin n'ait jamais été considéré complètement « majeur », « responsable » par sa famille, et qu'il n'ait pas été capable d'obtenir cette « majorité ».

/48/ M. Franz: Annäherung an Hölderlins Verrücktheit, in Hölderlin-Jahrbuch 22 (1980-1981), p 274;

/49/ Par exemple la réserve de la famille à l'égard de ses projets et souhaits, le fait (important aussi symboliquement) de le priver de ses chaussures quand il veut aller à Frankfurt.

/50/ Peters en /16/, p 40.

/51/ M. E. Shenton, Y. Hirayasu, D. F. Salisbury, C. C. Dickey, J. S. Kwon, M. M. Niznikiewicz, C. G. Wible, P. G. Nester and R. W. McCarley, in *Schizophrenia Research* 29, 1-2 (1998) p 82 ;

/52/ Par exemple M. Le May, *American Journal of Roentgenology* 143, 2 (1984) p 383 ;

/53/ E. Kraepelin, en /35/, pp 1259:

L'humeur du malade est déterminée tantôt par un découragement interne profond et un morne désespoir, tantôt par une peur indéfinie et par l'agitation. Il est triste, rien ne peut stimuler à long terme son intérêt, rien ne lui fait plaisir ... Il se sent seul, indiciblement malheureux, un déshérité du destin, il doute de Dieu et se traîne avec une certaine soumission terne, qui exclut toute consolation et lueur d'espoir, de jour en jour. Tout le dégoûte, tout l'épuise, compagnie, musique, voyages, sa profession. Partout il ne voit que le côté négatif et les difficultés, les hommes ne sont pas tels, bons et désintéressés comme il les pensait, une déception et désillusion suit l'autre. La vie n'a pas de sens, il est superflu, ne peut plus se tenir, il pense à se suicider sans savoir pourquoi ... »

« La pensée lui est difficile, une perturbation qu'il décrit de multiples façons. Il ne peut pas rassembler ses pensées, les concentrer, elles sont comme paralysées, ne bougent plus ... Il ne réussit plus à apprendre, à suivre le cours d'une pensée, d'un livre ou d'une conversation, il se sent fatigué, épuisé, inattentif, vide intérieurement, n'a pas de mémoire, ne dispose plus de ses connaissances d'autrefois, réfléchit longuement sur des choses simples, fait des erreurs de calcul, se contredit, ne trouve plus les mots, est incapable de former des phrases correctes...

Souvent les malades décrivent cette altération de leur état intérieur qu'on appelle

« dépersonnalisation ... ». »

Particulièrement remarquable est le manque total de force de volonté. Le malade est « sans courage et volonté » ... Toute chose nouvelle lui est incommode et insupportable ... Souvent il développe une vraie manie de rester au lit ... ».

« Dans des cas graves on rencontre toujours le délire qui peut devenir dominant. En parallèle les hallucinations augmentent ... Le diable apparaît à la fenêtre et fait ses grimaces au malade. Celui-ci entend la sentence de son jugement, que l'on charpente l'échafaud, les pleurs de ses proches, qui souffrent par sa faute ou meurent de faim ou périssent misérablement ... Jamais ne manquent des idées délirantes à propos de sa ruine physique et psychique ... Fréquentes sont des angoisses envahissantes passagères ou persistantes ... »

/54/ E. Kraepelin, en /35/, pp 1184:

« L'humeur dans la manie est le plus souvent euphorique, avec une excitation vive d'une coloration particulière d'exubérance joyeuse. Les malades sont hilares, trop gais ou calmement heureux, exaltés. ... En outre, l'humeur du maniaque peut assumer, par moyen d'une coloration de déplaisir, la forme de l'irritabilité souvent enragée. Les malades deviennent prétentieux, arrogants, se mettent en colère démesurée à cause d'une contradiction ou pour des raisons négligeables ... Très essentiel pour la teneur de l'humeur du maniaque est le fait qu'il est régulièrement soumis à des fluctuations imprévues. Au milieu d'une gaieté joyeuse ne s'insèrent pas seulement des accès de rage, mais aussi des pleurs et sanglots indomptables. »

« Les malades aperçoivent de façon superficielle et imprécise ... Un rôle important pour cette défaillance de la perception joue sûrement la distractibilité extraordinaire ... Dans les états d'agitation ils ne réussissent plus à suivre le cours prévu de leur pensées ... Une quelconque question trouve peut-être une réponse correcte au début, mais il s'y attachent un tas de remarques secondaires ... la cohésion du raisonnement se dénoue de plus en plus. »

/55/ dans des cas graves en présence d'un délire : Kraepelin en /35/, pp 1190:

« Régulièrement, dans les formes plus graves de la maladie, la conscience des malades est légèrement atteinte. Au maximum de l'agitation les impressions et les concepts deviennent imprécis. En conséquence la netteté de l'orientation souffre ... »

Et après, en agitation :

« Les expressions orales comprennent des sons inarticulés, prières, des jurons, imprécations, bégaiement, discours incohérent où on décerne assonance, rimes insensés, diversion par impressions externes, insistance sur ces phrases individuelles etc ... flexibilité cirreuse, écholalie et échopraxie sont fréquents ... »

« ... l'état est accompagné d'un obscurcissement profond de la conscience, et de déceptions extraordinaires et imprécises de la perception et de phénomènes délirants ... Le délire et les hallucinations ... fréquemment peuvent assumer une forme rappelant des accès paranoïdes. L'environnement apparaît altéré aux malade ; il voit St. Augustin, Joseph avec son bâton de berger, l'archange Gabriele, le kaiser, fantômes, Dieu, la Sainte Vierge ... Dans son oreille il y a des voix ; le grincement du sol, le son des cloches se transforme en mots. Le malade se trouve en communication télépathique avec une noble fiancée, ressent le courant électrique dans le mur, se croit hypnotisé, de la transmission de pensées a lieu ... Les idées délirantes qui se forment souvent ont un caractère religieux ... Le malade prêche au nom de Dieu, veut dévoiler des grandes choses au monde, exprime des ordres en concordance avec la volonté divine ... »

/56/ F. K. Goodwin et K. R. Jamison, *Manic-Depressive Illness*, Oxford University Press (1990), pp 146, discutent les différentes définitions de chronicité, et les facteurs influençant la fraction des troubles affectifs chroniques, qui semble être de 20% environ.

/57/ à propos du trouble affectif chronique: Kraepelin, en /35/, pp 1350:

« Ici les traits maniaques dominant le tableau. Les malades en général sont conscients et ordonnés, et aussi la mémoire et la capacité de mémorisation sont assez bien conservées. Pourtant on observe une distractibilité accrue, discours divergent et inconstance de la pensée, inclination aux jeux de mots, pauvreté de la pensée. Les malades n'ont pas de compréhension pour leur état ...

L'humeur n'est plus hilare, gaie, active, mais puérile, fanfaronne ; parfois un accès sans force et persistance. La vie affective plus élevée est sensiblement atteinte ... Seulement les plaisirs grossiers, manger, boire, fumer, priser réveillent encore des sentiments vifs, et en plus la satisfaction de leurs désirs et besoins personnels ; tout le reste leur est plus ou moins égal ... ».

/58/ E. Kraepelin en /35/, pp 1317:

Une forme ultérieure de l'humeur maniaco-dépressive, la forme « irritable », se laisse percevoir peut-être le mieux comme un mélange des états d'humeur décrits jusqu'ici ... Les malades dès leur enfance montrent un équilibre affectif fluctuant d'une manière extraordinairement exprimée et sont touchés par tout événement de façon très vive ... Tandis que d'un côté ils sont sensibles, inclinés à l'exaltation et l'exagération émotionnelle, ils démontrent de l'autre côté une grande irritabilité et sensibilité ... »

/59/ Les différents événements déclencheurs possibles pour le trouble:

1. Un événement pendant le voyage en France 1801/1802 /60/:

Il y a beaucoup de conjectures, mais peu de certitudes à l'égard de ce voyage : Hölderlin part le 10 décembre 1801, rejoint à pied ou en diligence Straßburg, où il se présente le 14 décembre pour demander le permis d'aller à Bordeaux. Le 29 décembre on lui communique qu'il doit prendre la route Lyon-Bordeaux (peut-être le retard de 14 jours a été causé par son souhait explicite de prendre la route de Lyon /60/). Il arrive le 9 janvier 1802 à Lyon, et décrit à sa mère un long voyage « pénible et plein d'enseignements, mais il m'a apporté aussi mainte

joie pure. ». Le 28 janvier Hölderlin arrive à Bordeaux, après un voyage probablement pour la plupart en diligence, et réfère à la mère, avec des expressions dramatiques, d'un voyage dangereux. Il écrit : « ... de plus, j'ai éprouvé tant de choses que je ne puis guère en parler encore. ». Il s'installe comme précepteur chez le Konsul Meyer, où il « n'y pourrait pas aller mieux ». Le 16 avril il écrit à la mère : « Je pense que l'on ne peut pas exister sans un esprit fort ... moi pour ma part suis obligé de conserver et maintenir mon âme si longuement ... Donnez mes saluts à mes amis et faites mes excuses que je n'écris pas », et s'exprime encore satisfait de son travail. Le 10 mai il demande son passeport pour rentrer en Allemagne, fait un prêt de 77 florins et transverse le Rhin à Kehl le 7 juin. Le 1 juillet environ Hölderlin est à Stuttgart, se présente chez Matthison « pâle comme un mort, amaigri, d'un œil vide et sauvage, cheveux et barbe longs, vêtu comme un mendiant » et retourne à Nürtingen les premiers jours de juillet : « Arrivé à Nürtingen chez sa mère il la chassa elle et tous les habitants hors de la maison ». Hölderlin mentionne son voyage dans une esquisse d'une lettre à Böhlendorff en novembre 1802: « et comme on dit des héros je puis bien dire que Apollon m'a frappé »; les poèmes « Andenken », « das Nächste Beste », et le fragment « vom Abgrund nemlich » témoignent de souvenirs positifs du séjour en France.

Plusieurs hypothèses ont été énoncées à propos de ce voyage :

- Waiblinger réfère que « vie déréglée » en France ait « dérangé son esprit », Kühne dans sa suite parle de « vertige de sensualité », Zoller : « Le malheureux tomba dans les griffes d'une femme turpide », une notice de l'an 1834 réfère : « L'amour détruit la riche vie de ce poète disparu, à Frankfurt sur le Main en Maria Anadyomene, et comme Venus vulgivaga à Bordeaux ... ».

- Certains interprètes voient dans la phrase « frappé par Apollon » une allusion à un sévère coup de soleil subi par Hölderlin sur le voyage de retour. Treichler y voit, plus raisonnablement, une allusion à une expérience d'illumination.

- Bertaux suppose que Hölderlin à Bordeaux ait su l'état critique de santé de Susette Gontard, se soit précipité à Frankfurt et l'ait vu une dernière fois. Son état égaré serait à expliquer par sa mort, et l'accès de fureur au retour à Nürtingen par le fait que la mère de Hölderlin ait fouillée dans son coffre de voyage et trouvé les lettres cachées de S. Gontard. Déjà Fischer (en /I,1/, (459) et (460)) et C.T. Schwab (/I,10/, p 55 – s'appuyant sur l'esquisse biographique de K. Gok) parlent de la possibilité qu'encore en France Hölderlin ait eu connaissance de la maladie de S. Gontard. Deux faits contredisent cette version :

- S. Gontard n'est tombée gravement malade que dix jours avant sa mort,

- Hölderlin n'entreprit pas le voyage de retour en toute hâte : le voyage dura environ le double du temps minimum, et probablement Hölderlin a pris le temps d'étudier la collection d'antiques à Paris.

Pourtant, il est tout à fait possible, et même probable, que Hölderlin - après son retour en Allemagne le 7 juin, et avant son apparition à Stuttgart dans les derniers jours du juin - ait reçu la nouvelle de la maladie et de la mort de son amante : cause directe donc de son égarement.

- Hölderlin aurait eu des problèmes avec son poste : on aurait « exigé des choses qu'il ni voulait ni pouvait faire ».

Il faut donc discuter les possibilités suivantes pour un événement traumatique :

- un événement sur le voyage d'aller, entre Lyon et Bordeaux, un fait violent, un acte de violence arbitraire qu'il a vécu ou auquel il a assisté. Cette hypothèse pourrait être compatible avec l'évolution du trouble : peu après Hölderlin ne peut pas encore en parler explicitement, plus tard il sent le besoin de rassembler ses forces et limite ses contacts sans pouvoir éviter l'éclosion acute du trouble 4 ou 5 mois après le trauma. Le trouble se manifeste par agitation,

manque de contrôle des impulsions, négligence des soins personnels. Successivement le trouble s'établit sous l'influence soit d'ultérieurs événements traumatiques, soit des circonstances de vie peu propices et devient chronique : le trauma se reflète dans la peur, l'humilité, la crainte d'étrangers, l'incapacité de parler de ce voyage. Hölderlin dit à Waiblinger ne plus pouvoir voyager et devoir rester à la maison. Pourtant, ces indices ne sont pas catégoriques, tous les symptômes ayant des explications alternatives : il n'existent pas des références spécifiques à cet événement hypothétique.

- La mort de Susette Gontard, la personne de référence la plus importante dans sa vie adulte, son grand appui même après leur séparation. Cette mort a été - sans aucun doute - une grave atteinte à la psyché de Hölderlin et peut avoir contribué – comme « life event », comme deuil non élaboré /61/ – à l'établissement d'un trouble psychique, seul, ou en collaboration avec d'autres événements. En outre il n'est pas probable qu'il n'y ait pas de lien entre le retour de Hölderlin et cette mort (pas nécessairement causal). Cependant, Hölderlin dans la période de la tour s'occupe en permanence de S. Gontard dans ses pensées, avec désir et nostalgie – il écrit les Hypérion fragments, il lit (à partir de fin 1822) sans cesse dans son Hypérion, il a des souvenirs agréables de Frankfurt, veut y aller à pied. S. Gontard est présente en permanence, de façon soit ouverte, soit voilée /62/. L'événement de sa mort ne semble pas jouer un rôle angoissant, envahissant, et serait donc à exclure comme événement traumatique central d'un trouble. Pourtant, la confrontation inévitable avec le sentiment subjectif de culpabilité – à propos de leur séparation, de la mort de cette femme, des vies détruites – pourrait avoir eu un caractère traumatique : dans le comportement de Hölderlin on peut voir des multiples références à cette culpabilité. Ainsi l'accès de rage au retour à Nürtingen peut être vu comme projection de cette culpabilité sur sa famille.

- Un événement durant son séjour à Bordeaux, insupportable pour ses conceptions morales (Schelling à Hegel, le 11/07/1803 : « car on exigeait de lui des choses que d'une part il était incapable de faire, et que d'autre part il ne pouvait pas concilier avec sa sensibilité ... »). Aucun thème, e.g. des réactions d'évitement ou d'agitation, n'indique pas un tel événement /63/. Pourtant, l'allusion de Schelling donnerait une explication simple pour la rupture du rapport de travail comme « précepteur et prédicateur privé dans une maison allemande-protestante », sans la nécessité de supposer l'arrivée d'une nouvelle dramatique, ou l'éclosion d'un trouble mental. Au moins trois raisons semblent possibles :

- Une incompatibilité de caractère entre Hölderlin et son patron, qui d'un côté est défini « homme d'honneur » par son neveu, d'autre côté est décrit hautain et arrogant déjà dans sa jeunesse (StA 6,2, p 1082) ; ou globalement une telle incompatibilité avec la « bonne société », bourgeoise et superficielle, à Bordeaux ;
- les relations étroites entre les personnes de son entourage à Bordeaux et les cercles d'hommes d'affaires et de banquiers de Hamburg et Frankfurt ;
- les intérêts commerciaux du Konsul Meyer, qui concernaient parmi d'autres le financement de la traite d'esclaves : à la suite de la révocation effective de l'interdit de la traite – sous pression énergique aussi du conseil de commerce de Bordeaux – au printemps 1802 par Napoléon (en corrigeant une acquisition de la révolution : une déception ultérieure pour Hölderlin), le 6 mai 1802 la « Confiance » quitta Bordeaux pour le Mozambique, la première expédition négrière après une longue interruption.

- Un événement durant le voyage de retour. Pour l'hypothèse de Treichler /65/ d'un événement d'illumination on ne trouve pas d'indices concrets ou directs dans le comportement, ou dans l'œuvre. Plusieurs auteurs ont supposé que à la base du trouble de Hölderlin soit une telle expérience, un indice pourrait être un changement général dans le caractère de l'œuvre après le retour de la France. Un tel événement ne peut pas être vu comme trauma, envahissant, angoissant, mais comme expérience de grande importance pour le

psychisme (tel life event), déstabilisant (et souvent conséquence d'une déstabilisation, un affaiblissement du lien avec la réalité), potentiellement dangereux et enrichissant.

2. Le mariage de sa fiancée supposée Maria Eberhardine Blöst avec son demi-frère le 29 mai 1804. Il n'existent pas de preuves pour la réalité de cet événement /66/ – dont parlent Waiblinger et E. Zimmer (C. T. Schwab l'omet /I,10/). Il pourrait être une des raisons du désaccord entre Hölderlin et sa famille et expliquer pourquoi Hölderlin ne veut plus reconnaître son demi-frère, mais ne semble pas correspondre aux caractéristiques d'un trauma psychique. Si il était réel, il se placerait dans la série de comportements de la famille visant à écarter, mépriser Hölderlin comme adulte responsable.

3. Les événements autour, et l'implication de Hölderlin dans le procès pour haute trahison contre Sinclair : Début 1805 le cercle d'amis autour de Sinclair, dont Hölderlin, est soupçonné de haute trahison /67/, Sinclair est arrêté le 26 février. Selon l'acte d'accusation Hölderlin – « un ci-devant révolutionnaire » - , à partir de la fin 1804 ou du début 1805, maugrée contre Sinclair, en public et sans cesse /68/. Un certificat médical constate que « la folie de Hölderlin s'est transformée en rage furieuse » /69/, et il évite ainsi l'inculpation. Sinclair est libéré le 10 juin 1805, mais pas encore acquitté. Dans le cours de cette affaire les accusés, les complices et les autres personnes impliqués sont menacés de la peine capitale, leurs familles de la confiscation de leurs biens. Un événement grave, donc, pour Hölderlin et sa famille /70/. Il y est exposé sans défense, et réagit avec agitation et une perturbation du langage, documentée ici pour la première fois. Un événement qui pouvait représenter un trauma psychique pour Hölderlin : la grande anxiété, sa peur de la mort pourraient être liés à ce complexe d'événements.

4. L'internement de Hölderlin dans la clinique Autenrieth : Décisif pour l'internement dans la clinique psychiatrique a été d'un côté le désaccord de Hölderlin avec Sinclair /72/, de l'autre côté la volonté de la famille de Hölderlin ainsi que les circonstances extérieures devenues difficiles. L'état de santé de Hölderlin actuel, probablement amélioré, n'avait plus d'importance /73/. Ainsi l'internement a été organisé par Sinclair et la famille – par la mère et le demi-frère – ensemble ; l'accord du consistoire était nécessaire. Le prétexte pour le voyage était probablement un achat de livres pour la bibliothèque de la cour à réaliser par Hölderlin : au dernier moment il s'aperçut de la tromperie et s'y opposa violemment en blessant son accompagnateur, engagé par Sinclair /74/. Ce complexe d'événements – le départ forcé, le voyage de plusieurs jours sous contrainte, l'internement forcé – est une expérience grave, où Hölderlin a été exposé à la violence physique, à un destin inconnu, sans possibilité de se défendre ou soustraire. Il réagit avec agitation et peur extrêmes. Ces expériences pourraient sans doute représenter l'événement central d'un trauma psychique. L'attitude ultérieure de Hölderlin à l'égard de sa famille, du consistoire et du personnel de la clinique en peuvent être les conséquences, ainsi que l'angoisse, la peur de la mort, la peur « que il doive partir ».

5. Le séjour dans la clinique : Uffhausen a clairement décrit le caractère de cette hospitalisation : exposition, sans possibilité de se défendre, à des actes de violence physique et psychique, accompagnés par un traitement médicamenteux périlleux /75/. Déjà les contemporains étaient unanimes sur le fait que cette hospitalisation avait aggravé l'état de Hölderlin /76/. De façon plus intense encore que l'internement, ce séjour représente un traumatisme psychique : l'attitude ultérieure de Hölderlin à l'égard de sa famille, du consistoire et du personnel de la clinique, ainsi que l'angoisse, la peur de la mort, la peur « que il doive partir » peuvent être des indications de ces expériences traumatiques.

/60/ J.– P. Lefèvre, en: „Hölderlin et la France“, Nicole Parfait éd., L'harmattan (1999) pp 21, en référence au séjour de Hölderlin en France dit : « il y a une espèce d'amnésie » et parle d'une dénégation générale à propos de la France et de Bordeaux, une ville qu'il compare avec Frankfurt : « ... une ville d'expériences contradictoires dont il ne veut parler à personne ... ».

/61/ Bettina von Arnim, „Die Günderrode“, Briefroman (1840): « mais qui épouse des tombes, facile qu'il semble fou aux vivants, - car il rêve donc ici de jour, comme nous rêvons la nuit ... » Cette citation concernant Hölderlin est une allusion à son lien avec son amie morte. B. v. Arnim a eu ses informations de Sinclair en 1805/1806.

/62/ Ainsi par exemple ses initiales dans l'ode « Si depuis le ciel ... », voir M. Franz: Die Anwesenheit Diotimas, en „Le pauvre Holterling. Blätter zur Frankfurter Ausgabe, Nr. 4/5 (1980) pp 15 ; et les chaînes d'allitérations de la lettre « d » dans le dernier poème /II,190/.

/63/ Uffhausen en /64/ suppose (Nachtrag 1 p 359), que cette rumeur se base sur l'hypothèse psychiatrique de Autenrieth que à la base de la manie soit inévitablement une pathologie génitale.

/64/ D. Uffhausen, en : Hölderlin Jahrbuch 24 (1984-1985) p 306. Je cite le plus souvent le résumé de Uffhausen qui puise de façon importante des œuvres fondamentales de M. Franz, en „Le pauvre Holterling – Blätter zur Frankfurter Ausgabe“, Nr. 6 (1983) pp 9, et G. Fichtner: „Der „Fall“ Hölderlin“, Festschrift 500 Jahre Eberhard-Karls-Universität Tübingen (1977) pp 493;

/65/ en /21/, p 113;

/66/ à comparer la succession temporelle de quelques événements : Le départ de Hölderlin de Nürtingen le 10/12/1801, le retour du demi-frère à Nürtingen en début 1802, l'accès de fureur de Hölderlin en rentrant à Nürtingen début juillet 1802 ; le mariage du demi-frère le 29/05/1804, peu après Hölderlin quitte Nürtingen pour toujours.

/67/ A propos de ces événements: W. Kirchner, Der Hochverratsprozeß gegen Sinclair. Marburg/Lahn (1949), et les remarques de Uffhausen en /64/, pp 313;

/68/ et s'écrit : « Je ne veux pas être jacobin, loin tous les jacobins. Vive le Roi ! Je peux paraître devant notre Clément Prince Electeur avec une conscience tranquille » (StA 7, 2, Nr 332, pp 330);

/69/ Certificat médical du Dr. Müller du 9/04/1805: « ...Mais comment je me suis effrayé trouvant le pauvre homme tellement dérangé, on ne pouvait pas échanger avec lui ni un mot sensé, et lui sans cesse dans des mouvements les plus fortes. Mes visites je les répétais quelques fois mais trouvais le malade de fois en fois pire et son discours de plus en plus incompréhensible ... A moitié allemand, à moitié grec et à moitié latin ... Et maintenant il est, à un tel point que sa folie est passée à la rage furieuse, et que l'on ne comprend plus du tout ... son discours. » (StA 7, 2, Nr 337, p 337).

Ce certificat est considéré de complaisance par Bertaux et Uffhausen, ayant pour but de protéger Hölderlin contre une procédure pénale – et en effet il a arrêté l'instruction judiciaire. Peters suppose que le compte rendu du Dr. Müller se fonde sur une observation précise, parce que la description des symptômes correspond exactement aux descriptions du tableau clinique plus tard, dans la tour. En plus, Peters exclut que Hölderlin puisse avoir simulé les symptômes, car il n'avait pas connaissance des descriptions cliniques de la schizophasie par Kraepelin (faites 100 ans plus tard).

D'un côté, pourtant, la description de Muller est trop incomplète pour pouvoir déduire nettement une schizophasie, ou même pour pouvoir juger, si le trouble du langage correspond à celui documenté plus précisément plus tard. De l'autre côté on ne peut pas exclure que Hölderlin ait pris le comportement d'un vrai « fou » comme exemple. De toute façon, il semble probable que Hölderlin ait montré un comportement dérangé devant le Dr. Müller.

/70/ peut-être le motif déclencheur pour les efforts de mettre sous tutelle Hölderlin qui commencent avec la demande du « Gratia » le 29/11/1805 /71/;

/71/ V. Schäfer, en Hölderlin-Jahrbuch 1984-1985, pp 283;

/72/ Déjà les propos cités sous /68/ sont dirigés contre Sinclair. Sinclair de sa part se distancie de Hölderlin (Uffhausen en /64/, p 316) et déclenche directement l'éloignement de Hölderlin de Homburg avec sa lettre à la mère de Hölderlin le 3/08/1806 (StA 7, 2, Nr 345, p 352). Il semble que Hölderlin soit venu aux mains avec Sinclair dans cette période (lettre de K. v. Woltmann à A. Jung (1843)). La situation de Hölderlin a été devenue intenable, aussi à cause de la dissolution de la Cour de Hessen-Homburg (employeur et protecteur de Hölderlin) – Sinclair même l'avance comme raison principale (StA 7, 2, Nr 350, p 355). A voir aussi : W. Kirchner, Hölderlin, Aufsätze zu seiner Homburger Zeit, Vandenhoeck, Göttingen, 1967, p 69);

/73/ Hölderlin même semble plus tranquille déjà en juillet 1805 (en /67/, p 147). Au moins ce que regarde son aspect extérieur son état s'est amélioré avant le 12/09/1806 (en /64/, p 320);

/74/ La fameuse lettre de la Comtesse, la Landgräfin Carolin, au Comte, Landgraf de Hessen-Homburg du 11(?)09/1806 (dévoilant la tentative de cacher la vérité à propos de ce transport avec une fausse version des faits, présentée dans la biographie de Schwab):

« Le pauvre Holterling a été transporté ce matin pour être remis à ses parens. Il a fait tous ses efforts pour se jeter hors de la Voiture, mais l'homme qui devoit avoir soin de lui le repoussa en Arrière. Holterling crioit que des Harschierer l'amenes, et faisoit de nouveaux efforts et grata cet homme, au point, avec ses Ongles d'une longueur énorme qu'il étoit tout en sang. » (StA 7, 2, Nr 347, p 353), en français dans l'original;

/75/ en /64/, p 335. L'évaluation du traitement médicamenteux semble incertaine (voir /16/, pp 125). La remarque de G. Schoder en /I,1/, (2) : G. Schoder à I. Hoch, le 3/10/1806:

« ... Kerner aide à purger le titan chuté Hölderlin dans la clinique et lui fait une mauvaise [ou méchante] tête. Par ce moyen Autenrieth veut expulser la poésie et la folie au même temps. » se pourrait référer à l'utilisation du « masque » d'Autenrieth ;

/76/ W. Waiblinger, en /I,1/, (181):

« Deux ans il demeura ici [dans la clinique], mais son esprit ne redevint plus clair, sa capacité de penser était détruite, ses nerfs incroyablement détraqués, et enfin il tomba dans l'état terrible où il se trouve maintenant ... »,

et en /I,1/, (277) E. Zimmer à un inconnu, le 22/12/1835:

« Dans la clinique il s'aggrava encore. »,

et en /I,10/, p 60:

« ...Mais la cure entreprise ne fit que aggraver le mal et on décida, avant que celui-ci n'atteignît un degré encore plus élevé, de le donner en pension et tutelle à une brave famille bourgeoise. »

/77/ Pour illustrer cela je cite les symptômes listés par A. Beck (StA 7, 3, p 341) qui pour celui-ci « permettent l'attribution de la maladie de Hölderlin à la schizophrénie de prévalence catatonique » :

1. Etats de forte agitation, paroxysmes, accès de rage, fureur ;
2. Forte agitation moteur, mouvement continu, marcher de qua et de là dans la chambre pour des heures, souvent aussi pendant la nuit ;
3. Certaines actions stéréotypées;
4. Incohérence de la pensée, manque de cohésion dans les idées ;
5. Formation de néologismes;
6. Négativisme intellectuel ;
7. Soliloques (peut-être hallucination schizophrène : entend des voix);

8. Négation de son nom, appropriation d'un autre nom, complexe de dépersonnalisation comme une des perturbations fondamentales de la schizophrénie.

Les positions 1 – 7 dans cette liste (qui n'est pas complète, se basant surtout sur Schadewaldt /8/, et qu'en plus néglige l'évolution temporelle du tableau symptomatique : de item 2 à item 7 concernant la période de 1822 à 1843, item 1 est documenté jusqu'à 1812) sont, aussi dans leur ensemble, compatibles avec les 3 hypothèses diagnostiques énoncées, surtout dans leur forme chronique. Elles témoignent d'une perturbation marquée du fonctionnement psychique général, pouvant avoir pour cause diverses origines.

Concernant la « dépersonnalisation » je réfère aux remarques faites avant : même s'il s'agit d'une dépersonnalisation psychotique (qui pourtant n'est pas exclusive de la schizophrénie) celle n'apparaît que dans les 6 dernières des 36 années à Tübingen.

/78/ Plusieurs auteurs supposent une phase de mélancolie entre 1802 et 1806. Peters /16/, pp 89, constate pour cette période une « dépression schizophrénique », qu'il caractérise comme coexistence d'une perturbation fondamentale cognitive avec une mélancolie. D'une part, cela semble vouloir décrire un trouble schizoaffectif de type dépressif, d'autre part Peters ignore que aussi un trouble affectif est caractérisé par des troubles fondamentaux de la cognition : ainsi la dépression parmi d'autres par des problèmes de concentration et pauvreté de la pensée – exactement ces mêmes symptômes qui amènent Peters à identifier la composante schizophrénique dans cette dépression (en plus il admet que ce diagnostic est très incertain). Au moins sans analyse détaillée des documents, on ne peut donc constater que l'apparition d'une dépression marquée (majeure) entre 1802 et 1806, sans pouvoir exclure la présence d'un trouble schizoaffectif.

/79/ voir /24/, pp 101;

/80/ N. C. Andreasen, en Archives of General Psychiatry, 36 (1979) pp 1315 et pp 1325;

/81/ Les 18 subtypes selon Andreasen:

1. Pauvreté du discours (dans sa quantité) ; 2. Pauvreté du discours (contenu) ; 3. Discours sous pression, logorrhée ; 4. Discours divergent ; 5. Discours tangentiel ; 6. Déraillement ; 7. Incohérence ; 8. Illogisme ; 9. Assonance et allitération ; 10. Néologismes ; 11. Approximations de mots ; 12. Discours circonstanciel ; 13. Perte de but ; 14. Persévération ; Echolalie ; 16. Blocage ; 17. Discours emphatique ; 18. Discours auto-référentiel.

/82/ par exemple :

- W. I. Fraser et al, British Journal of Psychiatry, 148 (1986) pp 275;

- P. Thomas et al, Acta Psychiatrica Scandinavia, 76 (1987), pp 144;

- J. Frommer et W. Tress, en : Fortschritte der Neurologischen Psychiatrie, 57 (1989) pp 85 ;

- P. R. Lott et al, Psychopathology, 35 (2002), pp 220; etc.

Il n'existe pas d'unanimité dans les résultats. L'analyse est compliquée par le fait que les différentes pathologies parcourent des phases diverses avec des caractéristiques du discours différentes, et par le fait que e. g. la schizophrénie comprend un groupe de pathologies avec des caractéristiques différentes. Difficile aussi le diagnostic et l'attribution des troubles schizoaffectifs.

Dans des circonstances idéales une analyse linguistique de ce genre (sans l'analyse d'un enregistrement audio) donne une fiabilité de 70 % environ pour le diagnostic différentiel.

/83/ en /24/ pp 176;

/84/ Une remarque intéressante de Manfred Bleuler (cité en /24/, p 175) :

« Un patient peut parler de façon très dissociée, difficile à comprendre, mais le même patient peut être capable d'écrire ses lettres aussi bien qu'un être normal. Un autre schizophrénique est capable de parler très clair et cohérent avec moi, mais avec ses parents seulement de façon

très incohérente et particulière. Un autre, qui n'a prononcé aucune phrase sensée pour des semaines, d'un coup m'expose de manière complètement cohérente les raisons pour son désir d'être remis de l'hôpital. »

/85/ R. D. Laing, *The divided self*, Penguin Books (1965), p 164, parle d'un patient (Lawrence) qui lui avait dit, qu'il utilise, quand il est agité ou énervé, son langage « schizophrénique » ; il observe qu'une grande partie du langage schizophrénique pourrait être « simplement non-sens », avec une fonction de défense et protection.

/86/ P. Holzman a été surpris à l'occasion d'une inondation à Topeka 1951 que des patients, ayant souffert de schizophrénie chronique pendant 20 ans n'aidaient pas seulement pendant des jours à remplir et porter des sacs de sable, mais surveillaient même ces travaux. Quand le danger était passé ils retournaient dans leur état d'avant (cité en /24/, p 24) ;

/87/ E. Kraepelin: *Psychiatrie*, Leipzig (1913), III-2, pp 859:

« ... malades avec troubles du langage. Il s'agit de maladies dont le cours et l'évolution générale correspond à celle de la *dementia praecox*. Elles s'en différencient par un état terminal caractérisé par une perturbation très frappante de l'expression linguistique accompagnée par une atteinte relativement peu importante des autres capacités de la psyché ... Perception et mémoire ne démontrent pas de perturbations marquées ; en tout cas les malades sont orientés dans l'espace et le temps, reconnaissent très bien les personnes de leur environnement, même si fréquemment ils leur donnent des appellations aventureuses, pour la plupart fixes. Des hallucinations auditives semblent encore perdurer ne jouant pourtant aucun rôle pour leur vie psychique ... Aussi des indications d'idées délirantes se manifestent, idées de persécution, plaintes d'influences nocturnes, intrusions, et idées de grandeur ... Tous les malades montrent une certaine pression du discours se manifestant seulement dans la conversation, parfois dans des soliloques. A peine s'adresse-t-on à eux ils répondent avec une grande vivacité en assumant tout de suite une position d'orateur. D'habitude, à une question simple, prononcée énergiquement, on reçoit une réponse brève, sensée. Ou il se déclenche tout de suite, ou au moins après les premières phrases encore à moitié sensées, ce flot de mots fluent sans relation, le plus souvent totalement incompréhensible, mélangé amplement de déraillements et néologismes, prononcé avec une certaine satisfaction ... des histoires du passé, plaintes, vanteries, taquineries, le tout caché derrière les tournures les plus surprenantes ... L'intensité dont se manifeste ce trouble du langage est sujette à des fluctuations multiples. Certains malades sont capables de s'exprimer en général de façon compréhensible au début, mais se perdent dans le discours insensé quand on parle avec eux plus longuement ou quand ils sont agités. En outre on observe fréquemment des périodes se répétant à peu près régulièrement, où les malades sont plus irrités ou excités et où la perturbation se montre plus facilement ; cette particularité correspond totalement aux observations d'autres états terminaux de la *dementia praecox* ... » ;

/88/ Eugen Bleuler réfère la constatation suivante d'un patient : « Quand on exprime une idée on voit l'idée contraire. Cela devient plus intense et tellement rapide que l'on ne sait plus vraiment qui était le premier. » (cité en /24/, p 129) (Ailleurs il parle d'un patient qui remplissait ses lettres avec des phrases vides comme : « Le soussigné qui écrit ces lignes se permet la liberté d'envoyer ce courrier »)

De l'autre côté : K. M. Lipkin, J. Dyrud et G. G. Meyer, *Arch Gen Psychiatry* 22 (1970) pp 262, soulignent les problèmes du diagnostic différentiel entre schizophrénie et manie en présence d'un comportement « négativistique, paranoïde, excité et hyperactif ».

/89/ Plusieurs auteurs soulignent que les patients soit évitent certains mots, soit les utilisent dans un sens inhabituel – des mots d'une valeur personnelle élevée ;

/90/ R Klaiber : *Beobachtungen an Hölderlins Handschrift*, en *Hölderlin-Jahrbuch* 21 (1978-1979), p 284. Analyse faite en connaissance de l'auteur de l'écriture.

/91/ « Haute sensibilité et perturbabilité, augmentation de la réceptivité pour stimuli et de l'impressionnabilité, manque de capacité de prendre les distances de personnes et objets, capacité trop faible d'autoguérison et d'élaboration et en conséquence capacité trop faible de coping. »

/92/ En référence à l'écriture avant 1806 ;

/93/ E. Hösch, Zeitschrift für Menschenkunde 57,3 (1993) p 159;

/94/ en /27/, p 189;

/95/ Le mécanisme mentionné est à identifier avec la dénégation, analysée pour la première fois par Freud (en Imago, vol. 11, 3 (1925), pp 217): „Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer un passage à la conscience, à condition qu'il puisse être *dénié*. »

En tout cas l'attitude de Hölderlin est toujours ambivalente :

- il semble probable que la volonté de Hölderlin de communiquer avec sa mère et sa famille est authentique. Il ressent une vraie attraction, un besoin de proximité affective qu'il exprime avec chaleur dans certaines lettres.

- peut-être essaie-t-il de maintenir sa sécurité matérielle et sa permanence chez sa famille d'accueil avec des déclarations d'obéissance et bonne conduite,

- il semble espérer par moments obtenir l'annulation de sa mise sous tutelle,

- en outre, son attitude soumise, enfantine reflète un aspect de son développement personnel : la soumission enfantine, naïve, sans rébellion, sous le destin, la volonté de pureté, de s'approcher de l'image idéal que espère sa mère. Mais pas seulement dans le sens d'une relation enfantine avec le monde : La volonté de pureté, de harmonie est un but essentiel de sa vie comme individu adulte, qu'il a choisi et auquel il aspire consciemment.

/96/ Plusieurs auteurs ont cru entrevoir la maladie de Hölderlin dans son œuvre : à partir de J. Kerner, K. P. Conz, L. Uhland, E. Mörike, G. Schwab, W. Waiblinger, C. T. Schwab, en suite H. Hettner, J. Schmidt, W. Scherer, P. J. Möbius, W. Lange, jusqu'à K. Leonhard, H. Schadewaldt, et en partie encore U. H. Peters et A. Neumayr.

/97/ W. Dilthey: Das Erlebnis und die Dichtung (1905). Göttingen (1985), p 315;

/98/ F. Zinkernagel, en Euphorion, 25 (1924), pp 279;

/99/ Polledri /II,351/, en référence à l'hymne « en bleu adorable ... » décrit l'attitude du poète à l'égard du monde comme « naïve et quasiment enfantine ». Elle résume le contenu ainsi :

« Hölderlin fait l'éloge les images belles et simples de la nature et l'homme pur et vertueux ; mais il parle aussi de la puissance du destin, qui emporte et détruit le pauvre homme, et de la souffrance que chacun est obligé de porter. Il contemple et présente toutes les contradictions de la vie. Dans la vie notre œil trouve la sérénité et la douleur, la beauté et le tragique ; l'homme souffre lorsque la nature s'éblouit allégrement. Le paysage le console, sans plus pouvoir guérir sa blessure la plus profonde.

A la fin il semble que le poète a accepté la vie avec ses contradictions et contraires incompréhensibles, même s'il doit continuer à porter sa souffrance ; la mort est acceptée comme une vie différente, nouvelle. »

/100/ U. Häussermann, en Germanisch-romanische Zeitschrift (1961), p 99, remarque :

« l'âme qui respire, qui porte, qui souffre avec le poète (à quel degré la poésie de Hölderlin vit d'elle !) se retire. »

et F. Beißner, en : Hölderlin-Jahrbuch (1948), p 6:

« le poète tient loin d'eux [les poèmes] soigneusement tout ce qui lui appartient, à sa personne ... Aucun ton d'un besoin propre, aucune plainte surtout. », et en peu plus avant :

« ... mais en eux il ne se donne soi même, rien de sa propre peur et de son tourment, il ne s'expose pas, il voile là aussi son essence la plus intime. »

/101/ Peters donne la liste des thèmes évités par rapport à avant :

- « toute communication à propos de l'état intérieur du poète, et aussi du Moi lyrique (le mot « cœur » disparaît en 1832) ;
- toute mention du rapport des deux gendres l'un par rapport à l'autre ;
- mais aussi de l'amour entre les hommes dans un sens plus vaste ... ;
- relation des êtres humains entre eux ... ;
- toute allusion pleine de signification aux thèmes mentionnés ;
- tout l'individuel ;
- tout le saint, religieux, chrétien ; Dieu ;
- l'existence héroïque ;
- la beauté, féminine, masculine, mais aussi dans un sens plus large, e.g. grecque ... ;
- tout mot qui se réfère dans ses multiples sens, de façon figurative aux thèmes mentionnés ».

Ils s'y ajoutent changements formels, évitement de toute impureté dans la rime, de toute rime masculine, des mesures antiques.

/102/ W. Kudzus: Sprachverlust und Sinnwandel. Zur späten und spätesten Lyrik Hölderlins. Metzler, Stuttgart (1969);

/103/ Wittkop, en /I,1/, p 350;

/104/ B. Böschstein, en : Hölderlin-Jahrbuch 1965/1966, p 44;

/105/ Ils interprètent le fait que Hölderlin nie son nom et en assume d'autres comme refus de communiquer, de « donner » son nom aux autres.

/106/ Lange-Eichbaum, en /20/, p 389: « un cas totalement parallèle chez un petit-neveu ». Il y voit une confirmation pour son diagnostic de schizophrénie catatonique. Pourtant, en fait, il s'agit d'un petit-petit-petit-fils de l'arrière-grand-père de Hölderlin : une parentèle trop éloignée donc pour pouvoir être significative. En plus, on ne dispose pas d'informations indépendantes suffisantes à propos des caractéristiques de cette pathologie. La fréquence des maladies mentales dans la famille de Hölderlin, à déduire de l'arbre généalogique présenté par Lange-Eichbaum, correspond, dans les limites statistiques, à la moyenne pour la population d'aujourd'hui.

Jochen Bertheau (en: Hölderlins französische Bildung. Heidelberger Beiträge zur deutschen Literatur Bd. 14 (2003)), en reprenant cette idée, attribue la maladie de Hölderlin à une « tare héréditaire énorme ». Ses arguments seront discutés en détail dans l'Appendice A.

/107/ R. Breunlin: Matthäus Breunlin und Heinrike Hölderlin. Eine Lebens- und Familiengeschichte, édition privée (1996);

et: R. Breunlin: communication privée;

/108/ H. W. Rath: Regina, die schwäbische Geistesmutter (1927). Starke, Limburg (1981);

/109/ en /21/, p 207;

/110/ E. Kretschmer: Physique and Character, Harcourt Brace and World, NY (1925), pp 151;

/111/ J. Angst, en Psychopathology 19, suppl 2 (1986) pp 47, suggère d'exclure l'évolution à long terme comme critère de classification des psychoses endogènes parce qu'elle peut être

influencée par des facteurs non spécifiques, et parce que souvent les patients manifestent des symptômes « affectifs » et « schizophréniques » pendant différentes phases de leur maladie.

/113/ en /16/, p 56;

/114/ « On ne peut pas s'opposer de façon assez tranchante au point de vue que la maladie mentale de Hölderlin doive être expliquée comme réaction à des influences tragiques externes dans sa vie sur les champs personnels ou sociaux, et que l'intervention justement de la société d'alors aurait pu, soit empêcher l'apparition de la maladie, soit comme Martin Walser enfin croit devoir affirmer, guérir la maladie apparaissante. » (en /8/ et /14/). A l'égard de cette vue « néo-kraepelinienne » (mais voir /35/) de la schizophrénie comme maladie inévitable conduisant à la démence, Sass remarque /124/ que même si elle est possible, elle n'est pas du tout prouvée ou même reconnue généralement ; en tout cas, elle ne correspond pas à l'expérience clinique moderne.

/115/ en /17/, pp 386: « En tête d'un hymne de jeunesse il plaçait en épigraphe un vers d'Eschyle : « Plier le genou devant le destin est le fait du sage. » Echappé de l'enfer de la clinique, quand il arrive chez Zimmer il reconnaît l'intervention d'un dieu bienveillant. Il a enfin trouvé chez les humains un statut : celui de fou, pensionné à ce titre. Va-t-il protester contre la grâce qui lui est faite ? Voilà qui serait proprement insensé. ... Pourquoi ne se serait-il pas souvenu de la maxime d'Epictète : « Veux-tu avancer dans la sagesse, souffre, à l'égard des choses extérieures, de passer pour fou et imbécile » ? Il faudrait parler non plus de la folie de Hölderlin, mais de sa sagesse. » ;

/116/ Dans les troubles psychiques la « simulation » joue tout à fait un certain rôle, et il n'est pas toujours facile distinguer entre conscient et inconscient, entre volontaire et involontaire, contrôlé, incontrôlé et compulsif. A comparer les remarques de Sass /117/, Peters /118/, et du patient schizophrénique Lawrence /119/ ;

/117/ en /24/, p 111;

/118/ Peters, en /16/ pp 218, discute l'hypothèse de la simulation. Il remarque que souvent le psychiatre a l'impression de simulation au contact avec un malade psychique et ne l'exclut pas. Justement il observe qu'il faut poser la question si le malade pourrait vraiment agir autrement, que la simulation donc peut être tout à fait un symptôme. Son argument décisif et central pour rejeter la thèse : « Hölderlin, un simulant », cependant, n'est pas valide : Sa question rhétorique : « Comment Hölderlin pouvait imiter avec une telle précision les manifestations d'une maladie qui ne sera décrite que 100 ans après ? » trouve une réponse (à part le fait qu'on ne peut parler aucunement d'une concordance exacte) : Hölderlin aurait très bien pu prendre l'exemple d'un vrai « fou ».

/119/ voir aussi en /24/, pp 207;

/120/ en /17/, p 341;

/121/ A ce rejet violent, mais superficiel – « le jugement extrêmement outrecuidant d'un historien de littérature », « pas sérieux », épouvantable ignorance psychiatrique », « recherche commerciale de sensations » etc. – probablement ont contribué les accusations de Bertaux pas moins violentes à l'adresse de « la psychiatrie » : « traitement complètement sans méthode », « avec si peu de critique, si superficiel, avec légèreté ... Tout improvisation » /13/. Des accusations graves, pas toujours infondées.

/122/ en /17/, p 383;

/123/ H. Bergson, à voir surtout: Les deux sources de la morale et de la religion, PUF (1932), pp 223;

/124/ en: Creativity Research Journal 13,1 (2000/2001);

/125/ L. A. Sass, en /109/ p 66;

/126/ K. R. Jamison: Touched with fire. Free Press NY (1993).

IV CONCLUSION

Dans cette étude j'essaie, en premier lieu, d'établir une symptomatologie complète de Hölderlin pour la période de 1807 à 1843.

Dans les limites imposées par l'insuffisance des sources, on peut délimiter des périodes qui se distinguent par un tableau symptomatique différent, évoluant en continu. Deux complexes de symptômes se dessinent distinctement: des états d'agitation dans des formes diverses qui se manifestent dans des circonstances différentes, et un groupe de symptômes définissant une perturbation de l'interaction globale avec l'environnement, un comportement de retrait, à aspects multiples, qui devient de plus en plus important dans le cours du temps.

Il n'y a pas d'indications distinctes d'un trouble de la pensée, ni concernant sa forme, ni son contenu. Des émotions authentiques et adéquates sont à observer en continu, le fonctionnement affectif pourtant est influencé par le retrait progressif – qui montre une phase d'activation relative entre 1822 et 1826. Pendant des longues années le Moi se confronte avec le monde dans son identité pleine, la vision du monde n'est ni bizarre, ni excentrique.

Le deuxième objectif de cette étude était - en restreignant consciemment le champ de recherche - d'éclaircir dans quelle mesure la psychiatrie, dans le cadre des systèmes de classification actuels, peut contribuer à interpréter le tableau symptomatique.

Un diagnostic définitif pour la perturbation du fonctionnement psychique de Hölderlin entre 1807 et 1843 ne semble pas possible. D'un côté à cause de l'insuffisance des sources – le tableau clinique n'est documenté de façon suffisamment complète qu'à partir de 1822 environ -, de l'autre côté à cause du caractère relativement peu spécifique des symptômes.

L'hypothèse la plus probable pour la définition de la pathologie est la coopération de plusieurs composantes définissant le tableau symptomatique complexe – d'une composante traumatique, une affective et une schizoïde. L'importance relative des différentes composantes est difficile à définir, et peut varier entre d'amples limites.

On peut proposer diverses formulations de cette hypothèse, par exemple :

- un trouble de stress post-traumatique ayant entraîné un trouble de personnalité dans le spectre schizoaffectif ;
- un trouble psychique dans le spectre schizoaffectif (de coloration maniaque) avec une composante traumatique marquée.

L'augmentation progressive de l'importance de la symptomatologie négative, et une amplification éventuelle de traits psychotiques dans les dernières années peuvent être expliquée, soit par une importance accrue de la composante schizoïde – peu marquée au début -, soit par la longue durée et la chronicité du trouble.

*Comme des ruisseaux m'emportent la fin de
quelque chose, là, et qui se déploie comme l'Asie.*

V Epilogue

Quand je relis cette étude, elle provoque en moi des sentiments ambivalents.

D'abord mécontentement, déception – à cause de diverses insuffisances, disharmonies, et surtout parce qu'elle est implantée dans un domaine – l'analyse intellectuelle –, que je veux abandonner, car elle est stérile, sur laquelle, pourtant, je reviens toujours. Nécessité de se retrouver, par dissection, dans le monde matériel, de s'y ancrer, légitimer ? Peut-être comme Hölderlin, qui avec Hegel et Schelling se mit à éclaircir le monde au moyen de l'intellect. Qui arriva à un entendement profond, dépassant l'analyse intellectuelle, de ce monde ; qui pourtant ressentit toujours la nécessité d'expliquer. Jusqu'au point où là, dans l'intellectuel, ne resta enfin que des questions, des contradictions qui se contredisent. Peu de choses peut contribuer l'analyse intellectuelle pour saisir cet entendement global : ici, cependant, beaucoup d'autres déjà ont dit l'essentiel. Le danger, l'exposition labile à cause de cette compréhension, son voisinage avec la folie, la difficulté de conserver une cohérence harmonieuse, d'éviter une dissonance – source de maladie - avec les principes fondamentaux du monde.

Mais aussi contentement – d'avoir éclairé. D'abord dans la tentative de relativiser les conclusions de diverses analyses psychiatriques superficielles, et aussi de diverses représentations enjolivées tout aussi superficielles. Mais surtout d'avoir pu connaître « mon patient » dans ses multiples aspects, en représentant le plus complètement possible les symptômes et en réfléchissant sur leur signification dans la lumière des diverses hypothèses diagnostiques. Pour pouvoir trouver le contact avec la réalité de sa vie et de ses sentiments pendant les longues années dans la « tour », dans sa vulnérabilité et sa blessure. D'être parvenu à un « rapprochement » : à ce point où enfin les détails, la discussion circonstanciée semblent superflus et n'ont plus vraiment d'importance, tout comme la question de la « maladie », de la diversité, de la « folie », ou la question du caractère de cette maladie – classification technique, « étiquetage ». Ces termes qui perdent leur importance et leur sens quand le rapprochement empathique est possible, et qui ne sont menaçants que quand ils restent vides et peuvent être remplis avec des contenus personnels, des peurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à cette étude !

En particulier je remercie le Dr. Michael Franz pour son intérêt, son aide généreuse et les discussions stimulantes, Madame Marianne Schütz du Hölderlin-Archiv pour son aide précise et aimable, et Madame Martine Rixte pour la correction du texte français. Je remercie le professeur Dr. Gerhard Fichtner, le Dr. Hans Gerhard Steimer, le Dr. Matias Mieth, le professeur Dr. Elena Polledri, le professeur Dr. Franck Chaillan, le Dr. Marie-France Fruttoso pour suggestions précieuses, discussions et littérature.

VI APPENDICE:

A – Transmission familiale

Presque cent ans après Lange, Bertheau /1/ a repris cette analyse, à partir d'une base bien meilleure /2/. Il présume que « la tare génétique était immense » pour Friedrich Hölderlin : « Comme conséquence de l'endogamie professionnelle depuis ses arrière-grands-parents et probablement encore plus avant, la maladie mentale répète de se manifester dans la descendance du frère du grand-père du poète. »

Bertheau voit la cause pour cette « endogamie professionnelle » d'un côté dans l'ascendance généalogique de Hölderlin, dans les anciens « dynasties de pasteurs » (ce qu'il relativise pourtant, justement), et puis dans le fait, plus grave selon lui, que les ancêtres de Hölderlin demeuraient « des générations durant » dans les mêmes lieux, et qu'ils choisissaient leurs partenaires « pour ne pas disperser les patrimoines, dans d'autres familles administratrices de patrimoines ».

L'hypothèse de Bertheau est ainsi que Hölderlin souffrait d'une maladie psychique ayant une origine familiale. Une telle origine familiale est à différencier en une composante génétique et en une composante environnementale s'exprimant dans des facteurs biologiques, psychologiques et sociaux. Ces deux composantes interagissent de façon complexe.

Pour examiner l'hypothèse de Bertheau il faut donc trouver la réponse à cette question : l'incidence de la pathologie de Hölderlin diffère-t-elle de l'incidence générale de cette même pathologie dans la population entière, soit dans la famille Hölderlin en général, soit dans une branche donnée de cette famille en relation de parentèle étroite avec Friedrich Hölderlin?

Base et point de départ d'une analyse visant à examiner l'hypothèse de Bertheau est donc nécessairement le diagnostic de la maladie de Hölderlin, le repérage et le diagnostic d'éventuelles maladies dans sa famille, ainsi que des données concernant la prévalence de ces maladies dans la population entière pour la période entre 1750 et 1850 approximativement.

Ces informations fondamentales ne sont pas disponibles, l'hypothèse de Bertheau ne peut donc pas être vérifiée ou rejetée. Pour quand même essayer d'exprimer un quelque jugement, on est obligé de faire appel à des présuppositions qui de prime abord rendent douteuse la validité d'un éventuel résultat.

La première de ces présuppositions pourrait être que la prévalence des maladies mentales en question autour l'an 1800 était égale à celle d'aujourd'hui – une conjecture indémontrable et probablement fausse.

Le plus grand problème est lié au diagnostic des éventuelles maladies mentales. Même dans le cas de Hölderlin, un diagnostic définitif n'est pas possible, bien que l'ensemble des sources soit beaucoup plus riche que dans les autres cas, où la maladie pour la plupart n'est décrite que par une notion, qui souvent, en plus, n'a pas de signification précise. Or, en général, chaque composante et chaque facteur de la transmission familiale est différente pour les différentes maladies mentales /3/ : on ne peut qu'examiner la transmission familiale à partir d'un diagnostic catégorique pour les différents membres de la famille. La seule possibilité semble, dans le sens d'une évaluation « worst case », de supposer que tous les cas d'éventuelle maladie mentale dans la famille Hölderlin se réfèrent à la même pathologie.

Un problème ultérieur concerne la généalogie de la famille Hölderlin. La liste généalogique de Kress ne recense qu'une partie de la famille et ne fait pas mention de la descendance des filles des mâles portant le nom de Hölderlin /4/. Il faudrait donc faire la conjecture additionnelle que la partie recensée soit représentative pour la famille entière.

Bertheau s'appuie sur les données de Kress /2/, de Lange /5/ et sur des recherches personnelles. Il décèle les cas suivants /6/ (cas de 1 à 9) :

	Prénom	* - †	N° (Kress /2/)	Diagnostic
1	Johann Adam	1741 – 1758	sans N°, fils de 92	„maniacus“ /1,7/
2	Johann Christian Friedrich	1770 – 1843	148, petit-fils du frère de 92	schizoaffectif ? /8/
3	Friederike	1786 - ?	154, petite-fille de 92	suicide de l'époux /9/
4	Catharina Heinrike	1808 – 1873	176, arrière petite-fille de 92	„en 1858 remise à Kornthal“ /2,10/
5	Albertine	1818 - ?	177, arrière petite-fille de 92	„en 1870 remise à Kornthal“ /2,10/
6	Johann Carl	1815 – 1885	180, arrière petit-fils de 92	idiotie notoire /2/
7	Luise Emilie	1846 – 1865	186, arrière petite-fille de 92	épilepsie /2/
8	Wilhelm Friedrich	1849 – 1879	190, parentèle éloignée	épilepsie /2/
9	Paul	1878 – 1914	202, parentèle éloignée	„cas complètement parallèle“ de 148 /2,5/

A	Carl Wilhelm	1823 – 1889	181, arrière petit-fils de 92	„président d'un tribunal régional ... (psychopathe)“ /2/
B	Johann Leonhard	1784 – ?	153, petit-fils de 92	suicide de l'épouse /2/

Tableau 1:

Les numéros de 1 à 9: personnes portant le nom de famille Hölderlin, d'après la liste de Kress /2/, dont l'éventuelle maladie mentale est à la base de l'hypothèse de Bertheau /1/ d'une tare génétique pour Friedrich Hölderlin. Les cas A et B représentent deux cas ultérieurs qui, adoptant les critères de Bertheau, pourraient être considérés (dans le sens d'un repérage de tous les cas qui dans le sens le plus large pourraient indiquer une maladie mentale). La personne avec le numéro 92 (d'après Kress) est Johann Leonhard Hölderlin, le frère du grand-père du poète Friedrich Hölderlin (lui-même le numéro 148).

Les pathologies possiblement en jeu pourraient être : schizophrénie, trouble bipolaire (« pathologie maniaco-dépressive »), trouble dépressif unipolaire grave (dépression majeure), épilepsie et retard mental (démence). Le cas de suicide est difficile à classer : on suppose qu'aujourd'hui plus de la moitié des suicides est à attribuer à un trouble affectif grave.

Comme détaillé plus avant, l'apparition de la schizophrénie et des troubles affectifs est due à une coopération de plusieurs facteurs dont quelques uns sont soumis à la transmission familiale. La composante génétique de cette transmission est considérée comme vulnérabilité, qui peut s'exprimer de façon pathogène en interaction avec d'autres facteurs.

La notion d'épilepsie réunit un groupe de pathologies qui, en partie, peuvent avoir des causes familiales. Le retard mental comprend nombre de syndromes différents avec une détermination familiale de 0% à 100%.

Les données – représentatives pour la population en Allemagne en 2000 - pour la prévalence totale (probabilité pour une personne (avec une durée de vie correspondant à la durée moyenne dans une population) d'être affecté par une pathologie donnée pendant toute sa vie) et pour le risque familial (ici intergénérationnel : la probabilité qu'un enfant sera affecté par la même pathologie qu'un des parents) sont représentées dans le tableau 2. En outre sont citées les probabilités pour retard mental et pour suicide dans la moyenne de la population. Ces données sont prises de sources publiquement accessibles qui ne sont pas citées séparément, elles ont des marges d'erreur considérables, jusqu'au 100%.

	Prévalence totale	Risque familial
Schizophrenie	1 – 2 %	7 – 10 %
Trouble bipolaire	0,4 – 1,6 %	7 %
Dépression majeure	2 % (?)	10 %
Epilepsie	0,7 – 1 %	2 – 10 %
Retard mental	1 %	0 – 100 %
Suicide	0,2 %	?

Tableau 2: Prévalence totale et risque familial pour différents troubles psychiques ensemble avec la prévalence totale pour retard mental et pour suicide.

En comparant, sous les présuppositions citées plus haut, les données pour la prévalence totale avec la fréquence des différentes pathologies observées (pourtant non identifiables avec précision) dans la famille Hölderlin (les 300 personnes d'environ incluses dans la liste de Kress), on constate que cette fréquence – dans l'hypothèse « worst case » que toutes les personnes mentionnées dans le tableau 1 étaient affectées de la même maladie – ne dépasse que de peu la fréquence moyenne de la population pour schizophrénie, trouble bipolaire et dépression majeure.

Vu l'extrémité de cette hypothèse « worst case » on peut supposer qu'il n'existe pas d'indication pour un effet pathogène (en référence à une pathologie psychique) de l'endogamie professionnelle supposée dans l'entière famille Hölderlin /11/.

Si l'on examine spécifiquement une certaine branche de cette famille, la descendance du frère du grand-père de Hölderlin, donc de Johann Leonhard Hölderlin (N° 92), on constate que le premier cas de pathologie psychique supposée concerne un fils de Johann Leonhard, Johann Adam Hölderlin. Ce même cas est celui avec la distance généalogique la plus petite de Friedrich Hölderlin. Evidemment, cette distance est trop grande de loin – trois générations et une relation fraternelle /12/ - pour pouvoir déduire une influence familiale mutuelle significative.

Il n'existe donc aucune indication que la pathologie de Friedrich Hölderlin serait à reconduire à une prévalence totale significativement élevée d'une pathologie psychique dans sa famille.

Annotations:

/1/ Bertheau J.: Hölderlins französische Bildung. Heidelberger Beiträge zur deutschen Literatur Bd. 14 (2003);

/2/ Kress H. W.: Stammliste der Hölderlin. Südwestdeutsche Blätter für Familien- und Wappenkunde, Sonderheft (1993);

/3/ Même s'il y a quelques indications que la vulnérabilité pour quelques unes de ces pathologies pourrait avoir certaines causes familiales communes, les pathologies sont clairement distinctes dans leur tableau symptomatique et dans les différents facteurs de la transmission familiale.

Ici, il n'existe que peu de recherches sérieuses. Par exemple, on a trouvé qu'un épileptique à une probabilité un peu au-dessus de la moyenne d'être affecté d'une schizophrénie. Pourtant, dans la transmission familiale l'épilepsie n'est pas un facteur de risque clair pour la schizophrénie. On ne peut donc pas supposer qu'un cas de dépression majeure accroît de façon significative le risque pour un enfant d'être affecté d'une épilepsie, ou que le retard mental soit un facteur de risque pour la schizophrénie, etc.

/4/ Bertheau souligne l'importance d'examiner cette partie de la famille. En fait, un cas de pathologie psychique chez un parent étroit de Hölderlin – avec une distance généalogique d'au maximum deux générations – pourrait être relevant. De l'autre côté, il n'y a pas d'indications que le risque familial pour les pathologies psychiques chez les femmes soit différent de façon significative de celui pour les hommes, et l'exploration de la parentèle lointaine n'a donc pas d'importance dans ce contexte.

/5/ Lange W.: Hölderlin. Eine Pathographie. Enke, Stuttgart (1909);

/6/ Bertheau J., en /1/, p. 184: « Une autre [à part Johann Adam, fils de Johann Leonhard Hölderlin (N° 92)] fille du curé se suicide. Dans sa descendance cinq générations durant Kress trouve huit autres personnes affectées d'une pathologie psychique. » ; et J. Bertheau, communication privée.

/7/ G. Fichtner („Der „Fall“ Hölderlin“, Festschrift 500 Jahre Eberhard-Karls-Universität Tübingen (1977), p. 497) constate que le diagnostic de « manie » est, autour l'an 1800, « un fourre-tout pour les descriptions des plus diverses pathologies », se distinguant surtout par l'état d'excitation et un trouble du « sensorium commune » - de la pensée, du sentiment, de la volonté (et donc peut-être à identifier le mieux avec la notion de « psychose »).

/8/ Cette étude : G. W. Wallner : Friedrich Hölderlin, période de la tour : 1807 – 1843. Symptomatologie et hypothèses pour un diagnostic. Mémoires de l'EPC, Aix-en-Provence (2005);

/9/ Georg Martin Ebelin * 13.12.1774, † registre paroissial : « s'est noyé lui-même dans l'eau » ; voir /2/ et H. W. Kress : communication privée.

/10/ Cela désigne probablement la communauté piétiste (Brüdergemein(d)e) Korntal en Wurtemberg, avec des hospices pour pauvres et personnes âgées. On ne peut pas exclure qu'elle accueillait aussi des handicapés mentaux (en tout cas sans troubles graves, pourtant).

/11/ Si l'on, plus réalistement, ne tient pas compte du cas du suicide du mari /9/ et des deux cas A et B, et si l'on adopte le diagnostic d'épilepsie pour les deux cas cités (tableau 1), la prévalence de ces pathologies dans la famille Hölderlin est plus basse que la prévalence moyenne dans la population générale.

/12/ A partir des données du tableau 2, le risque familial pour les descendants avec une distance généalogique de deux générations est déjà en dessous du risque moyen (dans l'hypothèse la plus évidente: mécanisme de transmission défini sans équivoque et constant).

B – Correspondance des codes

Les codes des documents utilisés de : Gregor Wittkop (éd.) : Hölderlin, der Pflegsohn, J. B. Metzler (1993), et les codes correspondants de la StA, et du volume 9 de la FHA :

Wittkop	StA	FHA 9	Wittkop	StA	FHA 9	Wittkop	StA	FHA 9
2	8, 17		124	6,1, p 459		277	7,3,pp132	LX
7	7,2, p368	XXIX	137	6,1, p 460		279		
10	7,2, p 381	XXX	138	6,1, p 460		280		
11	7,2, p 381	XXXII	140	6,1, p 460		283		
12	7,2,pp386		141	6,1, p 461		286		
13	7,2,pp399	XXXIV	143	7,3, pp 3	XLIV	289		
20	7,2, p 411	XXXVII	144	6,1, p 469		292	7,3, p 139	
22	7,2,pp412		145	7,2, p 565	XLVIII	293		
23	7,3,pp470	XXXVI	147	6,1, p 461		297		
25	7,2, p 415		148	7,3, p 22		300		
26	7,2, p 416		149	7,3,pp478	XLV	304		
27	7,2,pp419	XXXVIII	151	6,1, p 461		308	7,3,pp145	LXI
28	7,2,pp422	XXXIX	152	6,1, p 462		309		
30	6,1, p 443		153	6,1, p 462		313	7,3, p 169	
33	6,1, p 443		154	6,1, p 463		314		
34	7,2, p 428	XL	155	6,1, p 463		320	7,3, p 170	
35	6,1, p 444		156	6,1, p 463		324		
36	6,1, p 444		158	6,1, p 464		326		
37	6,1, p 445		160	6,1, p 464		328	7,3,pp153	
39	7,2, p 428	XLI	162	6,1, p 464		335		
40	6,1, p 444		164	6,1, p 465		338		
42	6,1, p 446		166	7,1,pp187		339		
45	6,1, p 447		167	7,3, pp 26		342		
46	6,1, p 447		168	7,3,pp483		344		
47	6,1, p 448		170	7,3, p 44		346		
48	6,1, p 448		173	6,1,pp467		352		
49	6,1, p 449			+7,1,p483		356		
51	6,1, p 449		174	6,1, p 465		357	7,3, p 38	
53	6,1, p 450		176	6,1, p 466		358		
54	6,1, p 450		177	6,1, p 466		362		
56	6,1, p 450		178	6,1, p 466		364		
57	6,1, p 451		179	6,1, p 467		368	7,3,pp202	LXIII
58	6,1, p 451		180	6,1, p 467		369	7,3, p 210	
59	6,1, p 452		181	7,3, pp50	LIII	371	7,3, p 211	
61	6,1, p 452		187	7,3, p 103		372	7,3, p 213	
62	6,1, p 452		188	7,3, p 105	LVI	385	7,3,pp229	
63	6,1, p 453		190	7,3, p 106	LVII	392	7,3, p 248	
64	6,1, p 453		191	7,3, p 106		397	7,3,pp552	LXVI
65	6,1, p 453		192	7,3, p 107		414		
66	6,1, p 454		193	7,3, p 108		417		LXXXIII
67	6,1, p 454		194	7,1, p 483		422		
68	6,1, p 454		196	7,3, p 108	LVIII	427	7,3, p 276	LXVIII
69	6,1, p 455		200	7,3, p 111	LIX	429	7,3, p 280	LXIX
70	6,1, p 456		201	7,3, p 112		430	7,3,pp281	LXX
71	6,1, p 456		202	7,3, p 112		431		
72	6,1, p 456		205	7,3, p 114		435		
73	6,1, p 456		216	7,3, p 124		443		
74	7,2, p 439		218			449	7,3, p 291	
75	6,1, p 456		219			451		
76	6,1, p 457		226	8, pp 32		454		
82	6,1, p 457		228			457	7,3,pp292	LXXII
83	6,1, p 458		233			458	7,3, p 294	LXXIII
88	7,2, p 457	XLII	237			459	7,3,pp295	
90	7,2,pp460		241			460	7,3,pp297	LXXV
91	6,1, p 458		245			462	7,3, p 313	
92	7,2,pp464	XLIII	250			470	7,3, p 321	LXXVIII
100	6,1, p 458		256			482	7,3, p 336	
108	6,1, p 459		265			483	7,2, p 338	

--	--	--	--	--	--	--	--	--